This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

C45

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

POÈTES FRANÇAIS,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DES AUTEURS

DU SECOND ET DU TROISIÈME ORDRE,

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

Avec des Notices sur chacun de ces Auteurs;

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

POÈTES FRANÇAIS.

SENECÉ.

Antoine Bauderon de Senecé, né à Macon, le 13 octobre 1643, devint après des accidens divers, premier valet-de-chambre de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Il mourut dans sa patrie, le 1er janvier 1737. Il se faisait un plaisir de cultiver les muses. Sa versification est un peu négligée, mais les grâces de son style compensent ce défaut.

LES TRAVAUX D'APOLLON,

POÈME SATIRIQUE.

Trompeuse volupté, torture ingénieuse,
Ingrat amusement, peine capricieuse,
Compagne du mépris et de la pauvreté,
Muse, sors pour jamais de mon cœur rebuté.
Maudit soit l'ascendant qui força mon génie
A trouver des douceurs dans la vaine harmonie,
Maudite soit l'erreur du goût pernicieux
Qui me fit méditer ton langage des dieux!
Langage plus obscur que les livres arabes,
Étude où le temps s'use à compter des syllabes.
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,
Admis avec honneur au palais de Plutus :

L'un dans un char pompeux traîne l'arithmétique;
L'autre, aux frais des clients, dore sa rhétorique :
Un autre, de la parque augmentant les trésors,
S'enrichit avec elle à commercer des morts :
Et moi, des bons esprits essuyant la révolte,
J'attends avec le peuple une heureuse récolte.
Trop heureux si, fidèle aux soins de mes guérets,
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès!
En vain, pour ranimer mes espérances mortes,
Tu me viens alléguer Boisrobert et Desportes,
Estimés à la cour, chéris, comblés de biens,
Avec des vers plus durs et plus froids que les tiens.
Le dernier pour autrui, par complaisance extrême,
Faisoit des vers galants, et les portoit lui-même :
Et l'autre, de Momus élève bien-disant,
Vit croître le poète à l'ombre du plaisant.
Mais moi, qui fuis l'intrigue et qui fais mal un conte;
Moi, que les bas emplois feroient mourir de honte,
Par où puis-je à la cour espérer du soutien?
Qui n'y fait que des vers n'y fera jamais rien.
Il est temps que mon âge à d'autres soins s'occupe;
On est, en cheveux gris, inexcusable dupe.
Laisse aux réflexions le reste de mes ans;
Va, reprends pour jamais tes frivoles présents.

L'impétueux Acanthe, assis au pied d'un aune,
Exhalant ses regrets sur les bords de la Saône [1],

1 Mâcon, patrie de l'auteur, est situé au bord de la Saône.

D'une main sacrilége et prompte à tout oser
Saisit ses chalumeaux, qu'il s'en alloit briser,
Lorsque du lit profond où dort cette onde claire,
Il entend qu'on lui crie : Arrête, téméraire!
Sa fureur diminue, et sa frayeur s'accroît.
L'eau s'entr'rouvre; un fantôme à ses yeux apparoît,
Moins affreux aux regards que le spectre incommode
Qui remplit de terreur le sanguinaire Hérode,
Lorsqu'un songe, du ciel rigoureux trucheman,
Lui montre Aristobule envoyé par Tristan [1].
Un héros lui parut, à la mine hautaine,
Vêtu superbement à l'antique romaine;
Comme, au temps des romans, le complaisant graveur,
Aux dépens de Courbé [2] décoroit un auteur.
Acanthe de ses traits démêlés avec peine,
Cherchoit à rappeler quelqu'idée incertaine,
Quand l'ombre, d'un air grave et d'un accent plein d'art :
« N'en doute plus, dit-elle, et reconnois Maynard,
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,
Contraignit Bilbilis [3] de céder à Toulouse [4] :
Si ton esprit, encor capable de raison,
Peut adoucir ses maux par la comparaison,
Apprends mon infortune, et connois dans sa suite
A quel point la richesse abhorre le mérite.

1 Auteur d'une tragédie de *Marianne*.
2 Libraire du temps.
3 Patrie de Martial.
4 Patrie de Maynard.

Jamais un siècle ingrat approcha-t-il du mien?
J'y présentai la gloire à troquer pour du bien [1].
Ma muse y fut souvent, d'une voix importune,
Jusque dans son palais, quereller la Fortune.
La déesse, attentive aux destins des guerriers,
A se sécher sans fruit condamna mes lauriers,
Et me fit consumer dans une plainte vaine,
Quand, jusqu'à Colletet, tous trouvoient leur Mécène.
Oui, lâche que j'étois! d'un encens immortel,
Des idoles du temps je fis fumer l'autel;
Je le fis sans succès. Armand eut le courage
De me laisser languir dans un obscur village,
Malgré mon beau placet, cité par Pélisson [2],
Dont un superbe *rien* me paya la façon,
Preuve que la faveur, rebelle à la justice,
Se refuse au mérite et se donne au caprice.
La mort, plus équitable, et moins sourde à mes vœux,
A consacré mon nom dans les champs bienheureux,
D'où je viens soulager la peine qui t'outrage,
Et contre la fortune affermir ton courage.
Je prétends aujourd'hui, dans ton cœur abattu,
Assis à tes côtés, ranimer la vertu;
Et par une doctrine à la source puisée,
Faire de ta campagne un second Élysée.

Acanthe, à ce discours, saisi d'étonnement,

1 Pensée de Maynard dans une de ses épigrammes.
2 Histoire de l'Académie française.

Résistoit avec peine au premier mouvement;
Quand, la réflexion réveillant son audace,
Son cœur à son secours invoqua le Parnasse,
Cet endroit si fertile en apparitions,
Où tout faiseur de vers se fait aux visions.
Alors, envisagé par des regards plus fermes,
Le fantôme éloquent poursuivit en ces termes :

« Par un arrêt célèbre, et sur le bronze écrit,
Le sort à la misère unit le bel esprit;
Mais surtout cet esprit de qui l'effort sublime
S'astreint à la mesure, ou se gêne à la rime.
Soit que du double mont les sons harmonieux
L'arrachent à la terre en l'élevant aux cieux;
Soit que du peuple obscur la jalouse foiblesse
S'efforce d'offusquer un éclat qui la blesse;
Soit enfin que les dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail, vendent un peu d'honneur,
L'histoire de nos jours et les fastes antiques
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.
Hésiode, à nos yeux, s'y montre assassiné,
Homère mendiant, Lucrèce empoisonné.
Des scandaleux accès de leur double folie,
Le Tasse et le Marin font rougir l'Italie;
Et le zèle françois, cruellement dévot,
Fit languir dans l'exil Théophile et Marot.
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire?
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire,

Fit voir cet univers où brille sa splendeur
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.
Ses malheurs sont semés dans les métamorphoses;
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

Apollon fut soumis, avant que d'être né,
A l'injuste rigueur d'un astre infortuné.
Sa mère, de fureurs par vengeance agitée,
Sentit Junon jalouse, et Lucine irritée :
La terre la refuse en son vaste contour;
Le dieu de la lumière a peine à voir le jour;
Et de tant de climats honorés par sa course
La flottante Délos est sa seule ressource.
Latone, dans ses bras portant ses chers jumeaux,
Se voit dans sa misère interdire les eaux;
Et d'un bien qu'en commun la nature partage
Le rustique insolent lui dispute l'usage.
Le peuple est accablé d'un châtiment subit;
D'une sale grenouille il endosse l'habit;
De l'eau qu'il a troublée il devient l'infamie;
Et, provoquant des dieux la puissance ennemie,
Par cent cris redoublés, de son marais bourbeux,
Il consomme son crime et blasphême contre eux.

L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée,
Qu'une rage nouvelle à sa perte est tournée.
Le gouffre ténébreux où commande Pluton
Vomit pour l'engloutir l'effroyable Python,
Ce monstre furieux, dont la brûlante haleine

Dévoroit le bocage et ravageoit la plaine :
Il est vrai que ses traits l'en rendirent vainqueur ;
Mais, hélas ! ce ne fut qu'aux dépens de son cœur !
L'amour, juste vengeur d'un injuste reproche,
Lui fit sentir l'effet des flèches qu'il décoche.
En vain, pour émouvoir l'insensible Daphné,
Phébus peint les talents dont les dieux l'ont orné,
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite et plus de vanité
Ils ont, et moi, comme eux, si souvent imité :
Rien ne peut attendrir la belle fugitive ;
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive ;
Long-temps ses pas légers, à la fuite obstinés,
Laissent loin derrière eux les zéphirs étonnés.
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit si grand, si peu commun,
Que tu sus assembler de triomphes en un !
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre
Sur tous ses descendants établit ton empire.
Un seul coup t'asservit Ovide, Anacréon,
L'ami de Mécénas, l'amante de Phaon,
Aux charmes de Lesbie assujettit Catulle,
Fit célébrer Délie et soupirer Tibulle,
Anima les regrets que Pétrarque a poussés,
Enflamma Jean second [1] dans des climats glacés,

1 Fameux Poète latin moderne, né à La Haye.

Et dicta les beaux vers qu'une galante muse
Publia depuis peu sous le nom de la Suze.
Pour moi, je comprends mal ce qu'on nous a conté
Des Filles de mémoire et de leur chasteté.
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaise au sublime,
Et leur chanson languit, si l'amour ne l'anime.
Ton cœur en est, Acanthe, un exemple évident :
Une double fureur, par un double ascendant,
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine
La flamme de l'amour avec l'eau d'Hippocrène.

Mais qui l'auroit pu croire? Apollon bien traité
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.
L'Amour, ingénieux à montrer sa puissance,
Sur lui, par ses présents, acheva sa vengeance.
A peine pour Daphné ses regrets sont finis,
Que le traître, à ses yeux, présente Coronis,
A la constance près, en mérite complète,
Plus belle que Vénus et plus fine coquette.
Il vit, à peu de frais, au gré de ses désirs,
Voler la récompense au-devant des soupirs;
Mais cet astre sans pair fut mis en parallèle,
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.
De deux rayons nouveaux un mortel insolent
Orna du blond Phébus le front étincelant;
Et l'indiscret corbeau, rustiquement fidèle,
Lui conta comme un sot la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,

Les oiseaux publieront vos infidélités.
Apollon rétrograde, aveuglé de colère,
Quitte le capricorne et rentre au sagittaire,
D'où son courroux, trop prompt et trop bien obéi,
Perce d'un trait mortel ce cœur qui l'a trahi.
Malheureux dans l'affront dont on le déshonore!
Dans la punition plus malheureux encore!

Pour adoucir l'aigreur de son mortel ennui,
Il prend soin d'un enfant qu'il croyoit être à lui.
A la mère expirante il arrache ce gage,
L'emporte et le confie aux nymphes d'un bocage.
Par elles chez Chiron secrètement conduit,
Le centaure fameux dans sa grotte l'instruit.
Croissez, jeune Esculape, et dans la solitude
Méditez ce grand art digne de votre étude;
Cet art si respecté, dont le puissant secours
Commande à la douleur et prolonge les jours.
Par vos nobles travaux à vous suivre excitée,
Une postérité nombreuse, accréditée,
Aux timides mortels imposera des lois,
Et pour premiers sujets pourra compter des rois.
On aura foi pour tous. Le trop lent galénique,
Le chimique trop prompt, l'impudent spagirique,
Auront chacun leur dupe, et, par divers chemins,
Feront expérience aux frais des corps humains.
On verra constamment la crainte et la foiblesse
Attacher à leur char l'honneur et la richesse:

De l'amour de la vie ardents à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter;
Et quand ils quitteront vos fidèles maximes,
La terre dans son sein recélera leurs crimes.

Déjà le demi-dieu, par son père inspiré,
Signaloit son savoir, des hommes adoré :
Déjà de ses secrets les merveilles hardies
Relégnoient aux enfers l'essaim des maladies;
Et toujours bienfaisant, à la honte des Dieux,
Il déroboit la terre aux châtiments des cieux,
Quand, par une entreprise à son art interdite,
Pour complaire à Diane, il ranime Hippolyte;
Et forçant de fléchir l'inflexible destin,
Des griffes de la mort il ravit son butin.
Alors de l'Achéron le monarque barbare
D'un coup de son trident entr'ouvre le Ténare,
Et sur un tourbillon de bitume et de poix,
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix.
« Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,
Jupiter? n'es-tu pas content de ton partage?
Et cet audacieux, superbe de son art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part?...
Ah! si je le croyois!.... » La nature tremblante,
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante;
Jupiter, d'un souris, rassérénant les airs :
« Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers.
Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,

Bientôt ses successeurs t'en enverront sans nombre. »
Mais, pour calmer l'esprit de son frère irrité,
Il lance un coup mortel au dieu de la santé.
L'atteinte en est certaine, et la brûlante foudre
Prend à sa longue barbe et le réduit en poudre.

Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur?
Lui qui colore tout, en perdit sa couleur.
Il disparut aux yeux. A la nature entière
Une éclipse imprévue interdit la lumière;
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,
Les siens privent du jour le cyclope odieux.
Vulcain n'est plus servi dans sa grotte enfumée,
Et du maître des cieux la droite est désarmée.
Ainsi, quand un lion, par le Maure chassé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,
Au désert effrayé dénoncent le carnage.
De ses rugissements tout cœur est palpitant;
L'écho qu'il y contraint tremble en le répétant;
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,
Brise en éclats sanglants la flèche qui le perce.
Du dieu qui vous inspire, ardents imitateurs,
Armez-vous comme lui, redoutables auteurs:
Vos vers sont vos enfants, vos armes la satire;
Périsse par ses traits quiconque ose leur nuire!

Lorsque d'un plus puissant on se trouve offensé,
Dissimuler sa peine est un acte sensé.

On achète bien cher un transport téméraire,
Et le prompt repentir suit la prompte colère.
Implacable vengeur, Dieu sévère et jaloux,
Jupiter, malheureux qui se brouille avec vous!
Sans les soins protecteurs de la troupe immortelle,
Il plongeoit le soleil dans la nuit éternelle:
Mais les Dieux suppliants lui font donner les mains
A ne l'humilier qu'au destin des humains.

Dans les fertiles champs où le fameux Pénée
Enrichit de moissons la plaine fortunée,
Régnoit alors Admète, un prince fort vanté,
Par l'amour conjugal du trépas racheté,
Qui n'auroit point revu la lumière céleste,
S'il eût eu pour épouse une moderne Alceste.
Pour produire avec fruit ses talents au grand jour,
Notre illustre banni s'achemine à sa cour,
Plein d'espoir d'y puiser les grâces dans leur source,
N'ayant que l'art des vers pour unique ressource.
Quelle ressource! ô ciel! Bien loin d'être admiré,
Il y passa bientôt pour un fou déclaré;
Et de ses vers pompeux les sublimes figures
Y parurent aux sots extravagances pures.
L'intendant des troupeaux, qui se piquoit d'esprit,
Le tirant de leurs mains, à ses gages le prit,
Et, berger tout nouveau, dans les plaines fleuries
L'envoya débiter ses doctes rêveries.
Vous voilà donc réduit à paître des troupeaux,

Vive fécondité, qui, jusqu'au fond des eaux,
Portant sur vos rayons les subtiles essences,
Dans le sein de la terre animiez les semences!
Cet œil qui vit sous soi, parmi les airs mouvants,
Le choc des tourbillons et la guerre des vents,
A donc pour tout spectacle, au fond d'une prairie,
Le combat des taureaux qu'Amour met en furie!
Non, je ne puis souffrir d'entendre déclamer
Ceux qu'à la pauvreté réduit l'art de rimer.
J'ai tort de l'avoir fait. Une simple chaumière
A borné devant nous le dieu de la lumière.
Que ses chants furent beaux! que les rustiques dieux
Goûtoient avidement ses sons mélodieux,
Quand sur ses chalumeaux sa tendresse fertile
Fit folâtrer l'églogue ou soupirer l'idylle!
Heureux si, du destin toujours persécuté,
Il n'eût pas vu fuir cette tranquillité!

Mercure, en ces temps-là, dans les champs de la Grèce,
Par de petits larcins cultivoit son adresse;
Comme un caméléon variant ses couleurs,
Il méritoit le rang de patron des voleurs,
Et concevoit déjà la sublime espérance
De ranger sous ses lois la robe et la finance.
Aussitôt que d'Admète il eut vu les troupeaux
Bondissant sur les fleurs, s'égayant dans les eaux,
Il sort d'une retraite en rustique équipage;
D'un berger du pays empruntant le visage,

Il aborde Phébus de l'air riant et doux
Que prend la trahison pour faire ses grands coups,
Et lui dit : « Étranger, quelle étoile obligeante
Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante?
Sous cet antique chêne à rêver occupé,
Mon oreille a reçu tes sons qui m'ont frappé.
O ciel! qu'ils sont touchants! que je hais l'inhumaine
Qui charge un tel amant d'une si rude chaîne!
Mais ce n'est qu'une feinte. Est-il quelque beauté
Qui rebute un amour si tendrement chanté?
De grâce, redis-moi cette dernière stance.
Quel tour! quels vers nombreux! quelle heureuse cadence!
Non, le dieu du Parnasse, entouré des neuf sœurs,
Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.
Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'amant solitaire
Qui regrette Syrinx par sa plainte ordinaire?
O piége inévitable et finement tendu!
Quel auteur contre toi s'est jamais défendu?
Le plus ferme d'entre eux cède à cette machine;
C'est un poison qui tue, un charme qui fascine;
Chacun pour s'estimer se forme des sujets,
L'amour-propre triomphe à grossir les objets;
Mais de tous les humains que sa vapeur occupe,
Le poète orgueilleux est la plus sûre dupe.
A force de louange, Apollon prévenu,
D'abord, sans réfléchir, se livre à l'inconnu;
Il s'applaudit dans l'âme, et sa joie est extrême
De voir qu'à ses chansons on le prend pour lui-même.

Plus son admirateur s'empresse à l'écouter,
Plus le dieu complaisant s'épuise à répéter;
De ses amours chantés il raconte l'histoire,
Et, poussant son récit jusques à la nuit noire,
Qui sous un voile obscur les champs ensevelit,
Il offre à son flatteur la moitié de son lit :
C'est le but où la ruse étoit acheminée.
Phébus dort en berger lassé de sa journée;
La verge narcotique affermit son sommeil.
Mercure à se lever devance le soleil,
Et, faisant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du bocage.
« Otez-vous de ces lieux, ô berger imprudent!
Vous n'y pouvez rester sans péril évident. »
Ainsi parle au Soleil la vigilante Aurore :
De ses pleurs redoublés s'accroît l'émail de Flore.
Phébus suit son conseil, et d'un nouvel affront
Dans les champs lydiens court se couvrir le front.
Las de traîner un corps qui lui servoit de peine,
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine;
Et, couché sur la mousse, au pied d'un vert ormeau,
Charmoit sa lassitude au son du chalumeau.
Les oiseaux enchantés suspendoient leur ramage,
Les zéphyrs inquiets faisoient grâce au feuillage;
La babillarde Écho n'osoit pas respirer,
Et les ruisseaux voisins couloient sans murmurer.
La beauté de son chant en cet endroit attire
Le berger, le chasseur, la nymphe et le satyre.

Midas, roi du pays, le premier y parut,
Pan, d'un buisson voisin à la hâte y courut,
Pan, le dieu des forêts, dont la rustique adresse
S'est fait un instrument des os de sa maîtresse,
Et qui, dans l'art du chant prétendant exceller,
Frémit qu'en sa présence on ose s'en mêler.
D'abord à ce rival, devant la compagnie,
Il propose un défi de vers et d'harmonie :
Le dieu des vers l'accepte en modeste berger :
Midas avec Tmolus est commis pour juger.
Sur un gazon fleuri le sénat prend séance,
Le vulgaire est debout, et tous prêtent silence.
Alors, entremêlant sa flûte avec ses chants,
Le dieu Pan de ses vers fit retentir les champs.
« L'espoir de ma victoire en votre appui se fonde;
Déclarez-vous pour moi, belle moitié du monde,
Honneur de l'univers, dernier effort des dieux,
Doux supplice de l'âme, et délice des yeux;
Vous êtes de l'esprit souveraines arbitres;
Pour ennoblir les vers vous accordez les titres;
Et vos décisions font tomber un auteur,
Eût-il, avec ses sœurs, Phébus pour protecteur.
Dans ces chants que mon cœur vous offre pour victime,
Beautés, vous allez voir combien je vous estime. »
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter
Tout ce qu'aux cœurs galants apprend l'art de flatter;
Mais, changeant tout à coup par un froid stratagême,
Pan contre le beau sexe insolemment blasphême,

Et s'épuise en efforts pour noircir ses attraits
Par une aigre satire et de sanglants portraits.
Quelques méchants rieurs à la feinte applaudissent,
Le reste paroît froid, et les nymphes rougissent.
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu!
Le berger indigné cache à peine le dieu;
Et sans l'ordre absolu qui borne sa puissance,
Il eût à coups de traits puni cette impudence;
Mais, soumis au destin dont il sent les rigueurs,
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.
L'Amour suit de ses sons les volantes merveilles,
Et, porté sur leur aile, entre par les oreilles.
Le sauvage Tmolus, dieu du mont sourcilleux,
Baisse, pour applaudir, son sommet orgueilleux;
Et l'épaisse forêt qui lui sert de couronne
S'incline, en le suivant, au beau fils de Latone.
Je n'entreprendrai point ici de réciter
L'ode qu'en langue attique il lui plut de chanter.
Pour traduire les dieux nous n'avons point de style.
Perrin [1] se morfondit sur le divin Virgile,
Et Lucain chez Brébeuf, au goût de Despréaux,
Ne peut être admiré que des provinciaux [2].

1 Auteur d'une mauvaise traduction en vers de l'*Enéïde*.

2 Allusion à ces vers de Boileau:

Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit *la Pharsale aux provinces si chère*.

LUTRIN, chant V.

Il suffit de savoir que du sexe adorable
Il fit avec tant d'art l'éloge inimitable,
Que, sans délibérer, ses auditeurs surpris,
En tumulte au berger accordèrent le prix;
Et pour rendre sa gloire encore plus complète,
Pan lui-même tout haut avouoit sa défaite.
Midas seul, du bon goût ennemi déclaré,
Méprisa le talent de la troupe admiré;
Et du dieu des forêts, aux yeux des nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.
Que te dirai-je encor? Tu sais le châtiment
Qui sur l'heure suivit l'inique jugement;
Et comme, aux spectateurs donnant la comédie,
Le juge fut pourvu d'oreilles d'Arcadie.
Divinité des lois, si les grands jours des cieux
Commettoient Apollon, qu'il revînt en ces lieux
Réprimer l'injustice et punir l'ignorance,
Pour dérober aux yeux sa risible vengeance,
Dans tous les tribunaux que l'on croit les plus nets,
O Thémis! qu'il faudroit élargir de bonnets!

Et toi, triste sujet d'une immortelle plainte,
Mes vers t'oublieront-ils, déplorable Hyacinthe?
Dois-je, en rafraîchissant une juste douleur,
Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur?
Quoi donc? sur le galant, sur le tendre Zéphire,
L'implacable colère a-t-elle tant d'empire?
Et tes jeunes appas avoient-ils mérité

Un destin si funeste et si précipité ?
Mais ne réveillons point la coupable mémoire
Qui de l'astre du jour pourroit ternir la gloire.
Par-là ses nourrissons, mis en mauvaise odeur,
Furent long-temps suspects d'une odieuse ardeur;
Leurs vers en sont noircis, et dans le sang d'Orphée,
La honte de ces feux ne fut pas étouffée.
Aujourd'hui le Parnasse heureusement purgé,
Soumis à la nature et sous sa loi rangé,
Constant à rejeter les usages obliques,
Laisse aux enfants de Mars leurs manières antiques.
Du destin d'Apollon l'ordre persécutant
Lui réservoit encore un outrage insultant.
Misère impérieuse, hélas ! qui peut comprendre
A quelle indignité tu forces de descendre !
Le tyran des Troyens, bouillant d'ambition,
Élevoit les remparts du superbe Ilion :
Et, bâtissant des siens le fameux cimetière,
De la gloire des Grecs préparoit la matière.
Notre dieu, que le sort privoit de tout appui,
S'associe à Neptune exilé comme lui.
Et cette même main, dont la savante adresse
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse,
Et charmoit les neuf sœurs sur le sacré côteau,
Empoigne la truelle et saisit le marteau.
Infortunés rimeurs, manœuvres du Parnasse,
De la muse françoise inépuisable crasse,
Si la Parque en ce temps avoit filé vos jours,

Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours,
J'en sais tel d'entre vous, aux épaules carrées,
Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrées,
Qui, d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,
Eût été merveilleux pour un aide à maçons.
Déjà du mur fatal la massive structure
Terminoit en créneaux sa fière architecture;
Et se manifestant pour chef-d'œuvre des dieux,
Épouvantoit la terre et menaçoit les cieux.
L'ingrat Laomédon, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage :
Et, pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis,
Et de termes si bas il arme sa colère,
Que je suis tout honteux de les voir dans Homère,
N'en déplaise au parti qui de l'antiquité
Veut que, jusqu'aux défauts tout y soit respecté.
O race à l'injustice en tout temps adonnée!
Grands, vous voilà bien peints; c'est une destinée
Dont tout homme né libre a lieu d'être effrayé,
Servir maître superbe et n'être point payé.

Acanthe, tu m'attends à la fin de l'histoire,
Et tu crois qu'Apollon, rétabli dans sa gloire,
Au milieu des grandeurs dont il fut possesseur,
Goûta d'un heureux sort la tranquille douceur;
Abus : de sa vertu sans cesse traversée
Partout la fermeté devoit être exercée.

Je ne veux point ici chanter sur le haut ton
L'ambitieuse mort du jeune Phaéton,
Ou sur les bords du Pô, par des redites fades,
Changer en peupliers les tristes Heliades.
Je ne veux point encore à ses malheurs connus
Ajouter le récit de ses feux pour Vénus,
Qui, pour hommes et dieux également traitable,
Fut pour le seul Soleil toujours inexorable :
D'où vient qu'en délateur cet amant érigé,
Et par l'art de Vulcain risiblement vengé,
Fit prendre au sein de Mars la déesse endormie,
Réduite à désirer cette douce infamie ?
A nos réflexions ajoutons seulement
Que, dans tous ses emplois, Phébus également,
Qu'il habite la terre ou la voûte étoilée,
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlée.
Dieu du jour, il s'occupe à d'immenses travaux;
Il guide avec péril de fantasques chevaux;
Il grimpe le matin par des sentiers rapides;
Le soir se précipite aux abimes humides :
Dans son brûlant midi, de flammes entouré,
Par cent monstres affreux il seroit dévoré,
Si, toujours attentif à ses fidèles bornes,
Du taureau mugissant il n'évitoit les cornes,
Le venin dangereux du piquant scorpion,
La flèche du centaure ou la dent du lion.
En vain la sombre Nuit, à la cour d'Amphitrite,
Des délassants plaisirs veut rassembler l'élite;

Dans les sacrés festins son gosier desséché,
A louer Jupiter sans cesse est écorché;
Et des géants vaincus il fredonne l'histoire,
Quand le reste des dieux se divertit à boire.
Dieu des vers, son destin n'est pas plus fortuné :
Sur la croupe d'un mont tristement confiné,
Dont l'avare fortune a fait son héritage;
Cultivant sans succès, dans ce rocher sauvage,
Des arbres, de la vie inutile soutien,
Toujours verts, et pourtant qui ne produisent rien;
Du stérile laurier mâchant la feuille amère,
Se repaissant de sons et buvant de l'eau claire;
Habitant des forêts la rebutante horreur,
Saisi de rêverie, agité de fureur;
Et pour mettre le comble à ses peines cruelles,
Réduit à contenter neuf bizarres pucelles.
Acanthe, à ton avis, qu'en pouvons-nous penser,
Nous, qu'une seule a su si souvent exercer?
Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire?
Tu vois par quels degrés on arrive à la gloire :
Le travail y conduit, et la fatalité
Enchaîne le plaisir avec l'obscurité.
Au point de recueillir les fruits de ton étude,
N'en corromps pas l'espoir par ton inquiétude :
De la nécessité subis l'heureuse loi;
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.
Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles.

Comme un foible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.
Le soleil ennoblit la pesante matière;
Il élève, il soutient une vapeur grossière :
De l'éclat de Louis attends le même fruit;
Il élève, il soutient un auteur qui le suit.
Jupiter put souffrir, du trône de la nue,
Le nom de Phidias au pied de sa statue,
Et vit, sans s'irriter, le peuple adorateur
Encenser le monarque et louer le sculpteur;
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage.
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,
Et jetant de dépit couleurs, toile et pinceaux,
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point; change, corrige, efface,
Médite à tous propos les maîtres du Parnasse.
Si quelque expression t'échappe par hasard,
Indigne de ton prince, indigne de ton art,
Fais-toi cette apostrophe : « O muse infortunée!
Est-ce ainsi que Virgile auroit parlé d'Énée?
Lâche! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Simoïs,
Homère, dans ses vers, eût fait vaincre Louis,
Si, pour prendre en huit jours une fatale ville,
Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille,
Qui, malgré sa valeur et les dieux conjurés,
Dix fois devant ses murs vit les épis dorés? »
Repasse en ton esprit cent conquêtes célèbres,
Qui du sombre avenir perceront les ténèbres.

Mons, Besançon, Namur, dont un seul bastion,
Dont le moindre dehors valoit tout Ilion.
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante
Embarrasse, éblouit, désespère, épouvante,
Lorsque de les chanter l'ambitieux désir
Ne peut suffire à tout, et ne sait que choisir.
Par ces fidèles soins, une heureuse harmonie
Doit avec ton modèle assortir ton génie;
Et nos derniers neveux, de sa gloire étonnés,
Aux pieds de ton héros en esprit prosternés,
Contemplant de Louis cette image parfaite,
Pourront se souvenir que c'est toi qui l'as faite.

Je vois ce qui s'oppose à ton ambition,
Et je veux prévenir ta grande objection,
Le moyen de suffire à cette illustre envie,
Occupé du souci des besoins de la vie,
Diras-tu? quel esprit, borné servilement
Par la basse frayeur de manquer d'aliment,
Peut jamais s'élever à la hauteur sublime
Que tes hardis conseils proposent à ma rime?
Crois-tu donc que Virgile, en ton esprit troublé,
Repasse tristement la disette du blé,
Quand sa muse énergique avec tant d'art ajuste
Le beau trait de Marcel, qui fait pleurer Auguste?
Le bonheur, dans Horace, au mérite fut joint;
On voit dans ses écrits briller son embonpoint:
Et lorsqu'il pousse en l'air Pégase qu'il gouverne,

Il a ses pleins celliers de Grec et de Falerne.
D'accord : quand un auteur sur une œuvre pâlit,
Trop de bien le relâche, et trop peut l'avilit.
Eh bien! veux-tu forcer ton prince incomparable
A jeter sur tes vers un regard favorable,
Et, par quelques bienfaits, de ton sort obstiné
Changer royalement le cours empoisonné?
Je m'en vais te guider par un avis fidèle;
Le voici, cher Acanthe, en un seul mot : excelle.
Depuis que de l'État le vigilant démon
Dans ses puissantes mains en a mis le timon,
Tout genre de vertu brillante et distinguée
S'est vu de ses bontés la source prodiguée.
En quelque art que l'on prime, à ce roi bienfaisant,
C'est toujours pour ses dons un titre suffisant;
Et sans retour sur soi, sans rapport à sa gloire,
Sa faveur enrichit jusqu'à l'Observatoire.
Fais retentir ses faits dans le sacré vallon,
Et sois sûr qu'il paiera les travaux d'Apollon.
Mais, pour chanter son nom, à toi-même sévère,
Ami, sur sa grandeur forme ton caractère;
Et dans des sentiments en contrainte exprimés,
Ne va pas confier sa gloire aux bouts-rimés.»

En finissant ces mots d'un ton plein d'amertume,
Comme une exhalaison qui dans la nuit s'allume,
Disparut le héros au vêtement romain,
Et traça dans les airs un lumineux chemin.

Acanthe, encouragé par cette remontrance,
Plus rimeur que jamais, plus plein de confiance,
L'âme moins agitée et les yeux éblouis,
Regagna sa cabane en méditant Louis.

CONTES.

Camille ou la manière de filer le parfait amour.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste [1]
Du Ferrarois, adoptant ses bons mots.
Chrétiens étoient; quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,
Lui, son copiste, et tous ses adhérens,
Maudits païens, qui d'un sexe adorable
Font des portraits du vrai si différens :
Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquants dont ils sont hérissés,
Gens à fagots, et cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit;

1 Vieille expression qui signifie *à la guise*, *sur le modèle*, etc.

Contre eux ne dois rétorquer la satire;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui me parut si noir,
En racontant l'histoire mémorable
D'une beauté fidèle à son devoir.
Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grâce. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal, c'est jubilation;
Dit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs;
Si peut m'en faut, que ce n'est pas la peine :
Or, je commence à l'aide des neuf sœurs.

Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme, et vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencements sont doux en mariage;
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables moments.
Bientôt après, quand pleine jouissance

De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,
Y font languir l'appétit émoussé.
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion;
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.

« Dans quels soucis as-tu l'âme égarée,
Lui dit un jour sa belle, et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
A tes froideurs trouve au moins une excuse.
Pour te complaire ai-je rien négligé?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse;
Je suis la même, et ton cœur est changé!
Ah! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagements,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux serments. »

Sur Hippolyte un si tendre langage
Fit son effet. Il sent son cœur grossi ;
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainte, et lui répond ainsi :
« Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement :
Je vous adore, et jamais dans mon âme
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie
Je vous fais voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause : homme qui se marie
Mieux que devant connoît sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse
Sans la fortune est un fardeau pesant !
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devroit respecter,
Soit confinée en ce château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter ?
Mais quoi ! la cour ! sa dépense effrénée
M'accableroit d'un désordre subit :
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit ?
Une ressource à ma peine se montre.
De l'empereur je suis un peu connu ;
De mon courage, en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.

Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur ni mérite,
Sans les patrons, ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien. »
De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé :
A ce départ il ne peut se résoudre;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour, propice à son époux fidèle,
Pour les sécher lui prêta son bandeau.
Sur ce qu'il fit pour consoler la belle
La modestie a tiré le rideau.

Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose et la croit sérieuse;
Elle y consent : il part deux jours après.
Seul ne partit : cruelle jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,
Chemin faisant, trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux ?
Laisser seulette épouse jeune et belle,
Est-ce, Hippolyte, un acte de bon sens ?
C'est la livrer à quelque ardeur nouvelle.

Ignores-tu quel tort ont les absents?
Ces campagnards dont elle est entourée,
Gens désœuvrés, et d'un tendron surpris,
Cherchent à faire amoureuse curée....
Est-ce un danger si digne de mépris?
Bien sots sont-ils. Mais si le goût fantasque
L'extravagant, la saisit tout à coup,
Elle peut mettre un cimier sur ton casque
Dont l'ornement te déplairoit beaucoup. »
Trois fois la crainte à sa flamme timide
Sonne retraite et lui glace le sein;
Trois fois l'honneur le saisit par la bride
Et l'encourage à suivre son dessein.

Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur savoir du commun distingués.
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,
A l'opéra meshui sont relégués.
Plus ne connois d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolyte passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse et lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : « Pauvre abusé!

Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le diable,
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre; et son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image :
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidèle
Au sacrement dont le sort la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure,
Noire et puante on la voit devenir. »

Ce beau présent du jaloux Hippolyte
Fut fort prisé, fut payé largement,
Et par la main du charitable ermite
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plaît d'éprouver!
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.

Notre guerrier se remet en voyage,

Et le poursuit gai comme un papillon.
Lui, sa poupée et tout son équipage,
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'empereur Charlemagne
Et ses barons, faisant guerre en ce temps,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,
Avoient conduit cent mille combattants.
Gens de valeur étoient lors de requête.
A la bonne heure Hippolyte est venu;
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire aux chrétiens sont acquis,
Et l'empereur, par ses lettres patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche, et tout brillant de gloire;
Et ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections!
Qu'il désira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions!
Mais la fortune, incessamment alerte,

Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.

Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord, certain fat se présente,
Caracolant sur un beau palefroi :
Franc étourdi qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommoit *petit-maître :*
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
« Bonjour, baron; connois-tu bien Anseaume
De Riparol? Aux hommes de valeur
Je suis acquis plus qu'autre du royaume,
Et je te veux servir vers l'empereur :
Compte sur moi; j'y fais quelque figure.... »
Notre Hippolyte, à ce plaisant début,
Vous l'envisage : il connoît l'encolure,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : « On dit que ton épouse
Passe pour belle, et je suis étonné
Qu'étant issu de nation jalouse,
Par toi le soin en soit abandonné.
Lorsque ton front, loin de son domicile,
Est de lauriers couvert par des exploits,
Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois?

Pareil souci, repartit Hippolyte,
Un seul moment ne peut m'inquiéter :
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
Bon! dit Anseaume, elle te paroît sage
Dans un désert et loin de tout danger;
Mais résister aux gens de son village
Est un effort d'un mérite léger.
Si courtisans essayoient l'aventure...
Moi, par exemple, en tirer bon parti,
Dans peu de jours seroit affaire sûre.
Qui? vous? — Oui, moi. — Vous en avez menti. »
Flamberge au vent. On court, on les sépare.
A Charlemagne on fait, à son dîner,
Tout le détail d'un démêlé si rare.
En sa présence il les fait amener.

Plein de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hippolyte en l'honneur outragé,
Jette son gant, et, pour avoir bataille,
A l'empereur il demande congé.
Adonc Anseaume : « Avoir l'âme peureuse
Est un défaut qu'on ne m'impute point;
Pas ne croirois ma victoire douteuse
Quand Hippolyte à Roland seroit joint.
Mais un combat tient la chose indécise :
Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
Si son épouse a sur sa foi promise

Un si grand fonds d'invincible vertu?
La Vérité, d'autres soins occupée,
A point nommé viendra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée?
Arrêt douteux ou faux. Mais, faisons mieux:
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne;
Mal à propos si je me suis vanté,
Je veux les perdre, et je les abandonne
A lui, ses hoirs et leur postérité.
Contre mes biens je ne veux d'autre gage
Que mon plaisir, sa honte et son ennui;
Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
De la gageure il ne donne chez lui. »
D'un tel marché fut content Hippolyte,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin, qui n'étoit qu'hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce temps-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux contractants par les tabellions:
Terme, trois mois, attendu la distance.

Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même,
Vil chevalier? A quoi t'es-tu soumis?

Et cet honneur, dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis?
S'il est parfois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est. Mais ils plaisent aux belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons,
A du courage et paroît intrépide
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent pas d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé...
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il en ouvrant son étui;
Reste toujours aussi blanche, aussi pure,
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui. »

Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Chez Hippolyte agissent tour-à-tour,
Pour son voyage Anseaume en diligence
Fait ses apprêts et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,

Et se crût bien comme défunt Médor,
Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or.
Assez savoit le raffiné manœuvre
Que, des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin. Ce sont là de nos traits :
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture,
En peu de temps battent bien du pays.

Dans son château, Camille, plus fleurie
Que le printemps, vivoit paisiblement :
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie,
Etoient l'objet de son amusement :
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressoient le côté.
Pour des amours pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,

Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aile et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière.
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le temps lui ramène
Gaîté, vigueur et premier ornement.
Comme Camille, un soir sur la terrasse,
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Éveillé; va-t-en voir au plus vite
Si ces gens-là ne viendroient point du camp,
Et s'ils sauroient nouvelles d'Hippolyte. »
L'Éveillé trotte et revient sur-le-champ.
Un écuyer à sa suite s'avance;
Il la salue, et pour un inconnu
Venant du camp il demande audience.
Camille alors : « Qu'il soit le bienvenu. »
Bientôt après le téméraire Anseaume,
(Car c'étoit lui) paré comme un époux,
En linge blanc et flairant comme baume,

Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolyte :
« C'est un héros, c'est un Mars qui du roi
Est distingué parmi ses chefs d'élite.
Des Sarrasins son nom seul est l'effroi. »
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,
Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
Douce est fortune, et pompeuse est victoire;
Mais, rien n'est tel que vivre en vos liens.
J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée;
Sans vanité, j'y fais force jaloux;
Mais au récit de votre renommée,
J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
Qu'il m'a trompé ce récit peu fidèle
Qui me vantoit le charme de vos yeux!
Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux. »
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulements d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués de soupirs et de mines,
Des jurements et des contorsions,
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitants des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille, au reste, entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur

Que les douceurs font entrer en furie.
Elle sourit, et de son suborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolents desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Itălie
En sait assez pour chevalier gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard;
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
C'est une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez sur la main droite :
Un corridor dans une tour conduit;
Glissez-vous-y par une porte étroite,
Fermez sur vous; j'y serai vers la nuit. »

Tout transporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pousse la porte et querelle la lune,
Trop paresseuse au gré de son amour.
Les murs tout nus laissoient voir les ardoises

Dans cette tour. On y respiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
« Quel sombre endroit, et quels préliminaires
Pour mes plaisirs! Est-ce une trahison?
Non, c'est bon signe! Aux amoureux mystères
On vaque mieux en étroite prison. »

La nuit arrive, et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château....
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure;
Des pieds, des mains, il tente les ressorts;
Bons clous rivés, puissante garniture,
Et double pêne, éludent ses efforts;
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrâce,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.
Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, et, du haut du grenier,
Certaine voix lui crie : « Ho! notre maître!
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.

Votre attentat est de ces cas pendables
Dont nous faisons justice par nos mains.
Larrons d'honneurs sont-ils plus pardonnables
Que ne le sont voleurs de grands chemins?
Une quenouille à ses pieds est jetée :
Il la ramasse, il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits :
On ne fait point l'amour, mais on le file
Dans ce château. Filez, brave étranger;
Filez, filez, chevalier de Camille,
Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne au travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement;
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.

« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, et ce courroux est vain :
Filez, filez, séducteur de Camille;
Vous filerez ou vous mourrez de faim.
Nécessité vous apprendra l'usage
De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
Elle apprend bien à tirer dans leur cage

Avec leur bec de jolis petits seaux.
Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
Par ces chemins qui sont peu fréquentés?
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare et que vous méritez.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir.
Si vous avez accompli votre tâche,
Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir. »

Le revoici, ce loup pris dans un piége.
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par la crainte est dompté.
Il réfléchit; il voit que sa furie
Est moins que rien, et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille et commence à filer.
Le soir arrive; avec lui Marinette
A la lucarne. « Eh bien! travaillez-vous?
Je viens savoir si votre tâche est faite,
Et quel dessein vous a conduit chez nous. »
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil, et, pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
Quel fil grossier, et qu'il est inégal!

Qu'en peut-on faire? un torchon de cuisine
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal. »
Ventre affamé qui fait métier d'apprendre
Par ses leçons l'endoctrina si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égaloit pas le sien.
Par certains trous de vieilles entresoles,
Dame et suivante alloient se régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles,
Qu'elles étoient, de sa grâce à filer.
Camille même, au bailli du village,
A toutes fins un acte demanda;
Et son curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.

Que devenoit cependant Hippolyte?
Bien triste étoit et bien inquiété,
Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais et vermeil il le retrouve encore;
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil taloune de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice;
Sa face en change et devient d'or bruni,
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;

Il en fut quitte à ce coup pour la peur;
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grâce, et le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi-bien mon conte
Est un peu long), par un courrier exprès,
De son amant Camille apprit la honte
A son époux. Il n'en plaignit les frais.
A l'empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure;
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'empereur pria l'impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier sur vieille haquenée,
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs la quenouille au côté.
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les *enfants sans souci*.
Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi :

Dans l'art de plaire Anseaume est plus habile
Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé.
Filez, filez, chevalier de Camille;
Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle?
Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?
C'est là l'entendre, et là ce qu'on appelle,
En bon français, filer l'amour parfait.

Déshonoré, le rival d'Hippolyte,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp et se rendit ermite,
Comme le diable alors qu'il devient vieux.
Cent ans et plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chantèrent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence:
Filez, filez, et vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit je vous donne à connoître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe; il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du temps, *faites filer l'amour.*
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenants bien lâchement rendus,
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillants se seroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévère doctrine,
Lorsqu'à beautés je parlois sans témoins.

Ans m'ont changé; comme a dit feu Racine
Après Pétrarque : *autres temps, autres soins.*
Quand vieux renard ne put, par son adresse,
Sortir des lacs sans sa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguoit sans cesse
Vives raisons pour se la retrancher.
Mais concluons; trève de badinage.
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

LA CONFIANCE PERDUE,

Ou le Serpent mangeur de kaimack, et le Turc son pourvoyeur.

Les Turcs font si grand cas d'une certaine fable,
Que la pièce à leur gré tient presque du divin;
Conte bleu cependant, et bleu d'un bleu turquin,
Bizarrement pensé, heurtant le vraisemblable,
Et pis que tout cela, plus long qu'un jour sans pain;
Mais, au défaut de l'agréable
Qui n'en est pas le beau côté,
Peut-être pourroit-on le trouver supportable,
En se fixant à sa moralité.
Enfin passable ou non passable,
Voici ce qu'à peu près on m'en a raconté.

Dans le coin d'un faubourg de Pruse, en Bithynie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre Musulman,

Bon homme, de qui la manie
Étoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en savoir par cœur toute la litanie,
Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie;
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,
Et si dévot, que dans le voisinage
Il servoit de modèle à tous les vrais croyants.
Il avoit femme aux yeux noirs et brillants,
Belle, bien faite, égale, douce, sage;
Pour couper court, femme aimable en tout sens,
Et qui l'aimoit on ne peut davantage :
Puis, comme on sait, dévots et pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plupart de grands faiseurs d'enfants.
Aussi Mahoud (c'est notre personnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.
Or une année il advint qu'en un temps,
Temps de grossesse, où femmes de bon sens
Quelquefois paroîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts sont extravagants,
La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage
Qu'on nomme en turc du *kaïmack*.
« J'ai, disoit-elle, un feu dans l'estomac
Qui me dévore, et suis sûre, je gage,
Sans me regarder au miroir,
Qu'il y paroît sur mon visage.

Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,
Fais-moi manger du kaïmack ce soir. »
« Ce soir? s'écria-t-il; je voudrois le pouvoir;
Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;
C'est fort loin, il est tard; tu sais bien tout cela.
Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage,
Je t'en irai chercher. Cependant, d'ici là,
Observe bien tes mains; car, dis-moi, quel dommage,
Si te grattant partout où le hasard voudra,
Tu nous allois planter un morceau de fromage
Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra! »
La pauvrette, à ce badinage,
Sourit, prit patience, et pourtant soupira.
Dès la pointe du jour Mahoud lui tint parole,
Choisit un plat bien écuré,
Et court, ou plutôt vole,
Au laitage tant désiré.
Mais en allant s'il fut Éole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,
Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine,
Dont le soleil faisoit un four.
Heureusement au bout il vit une fontaine
Rencognée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.
Son bassin regorgeoit d'une eau riante et saine;
Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour;
Un plane l'ombrageoit par son vaste contour,
Et les zéphirs au frais, sans agiter l'arène,

Luttoient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout sembloit dire en ce séjour :
« Ou dormez, ou faites l'amour. »
Faire l'amour! Mahoud n'en avoit point envie,
Quand même il auroit eu de quoi;
Mais ouï bien de dormir, et plus que de sa vie :
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme;
J'en pense au rebours, quant à moi.
Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,
Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le kaïmack et remonte au plus vite,
Et juste dans le plat d'étain
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreille,
Laisse tomber un beau sequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,
Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,
Ne pouvant concevoir ni par qui ni par où,
Dans un lieu si désert, lui venoit telle chance,
Quand l'animal, passant la tête hors du trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance,
Siffle pour l'avertir, et lui dit : « Cher Mahoud,
D'un petit air de connoissance,
Vraiment ton kaïmack étoit de fort bon goût;

Il y paroît, je crois, à ma reconnoissance :
En effet, j'en suis si content,
Que si tu me promets de garder le silence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,
Un sequin tous les jours sera ta récompense. »
Notre homme, qui de peur étoit quasi perclus,
A de si doux propos, si richement conçus,
Se dégourdit, se lève, et fait la révérence,
Promet du secret tant et plus
A l'illustre animal, qu'il traite d'*Excellence*
(Beaux titres de tout temps suivirent la finance),
Et, devenu léger, de nouveau recourut
Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.
Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,
Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,
Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close.
Mais de retour à son taudis,
Aussitôt la première chose
Fut le corps contre terre et l'âme au paradis,
De rendre grâce au ciel de sa bonne aventure ;
Puis en digne patron des zélés osmanlis,
« Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure
Seulement cinq ans accomplis,
Je te jure d'aller à ces lieux ennoblis
Par ta naissance et par ta sépulture.
Oh ! pour moi quelle joie inénarrable et pure,
Si je puis sur ce point contenter mes désirs !
Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,

Dont au seul nom mon cœur tressaille d'allégresse,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,
Si ce bon serpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient sa promesse ;
Et de fait, ce temps révolu,
Il étoit à partir déjà tout résolu,
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête :
Il songe qu'il va se priver
D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête,
Et méritoit bien d'y rêver.
Mais en fait d'intérêt, un manant, une bête,
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver
Qu'homme du monde et bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras :
Il s'en fut au serpent, comme un frère à la quête;
Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas,
Lui fit, d'un ton piteux, une adroite requête
Sur son vœu qui le trouble, et, demi-prosterné,
Finit en le priant, avec très-humble instance,
De permettre qu'Osmin, de ses enfans l'aîné,
Garçon de vingt ans, bien tourné,
Sage, discret, fidèle et plein d'intelligence,
Eût l'honneur, pendant son absence,
De lui porter le déjeuné.
Le reptile d'abord, par un air refrogné,
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance,
Et, loin d'y consentir, au vieillard étonné
Fit cette verte remontrance :

« Pauvre homme, lui dit-il, quel désir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge?
Sur quoi, pour ton salut, plus vif qu'illuminé,
Fondes-tu le besoin de ce pélerinage?
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné :
Oui; mais non pas à toi, par l'hymen enchaîné.
Prends l'esprit du prophète, et lis bien ce passage;
Ni sa loi, ni ton vœu si mal imaginé,
Ne sauroient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois-moi; des tiens environné,
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage.
Voilà l'essentiel, le reste n'est qu'usage
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage.
Chez eux l'amour-propre incarné,
Toujours dans un enfant offre une belle image;
Un père en lui s'admire, et, d'un œil fasciné,
Se contemplant dans son ouvrage,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.
Au reste, pourtant je veux croire
Qu'à toutes les vertus le tien discipliné
Mérite l'éloge et la gloire
Dont tu me l'as enluminé;
Mais, le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en saine politique,
De me livrer ainsi, moi, serpent suranné,

A jeune adolescent au menton cotonné :
Je veux un homme fait, et dont la barbe pique ;
Tu m'entends; songes-y : bon soir, point de réplique.»
Mahoud, de ce sermon, interdit, consterné,
En petit béat obstiné,
Jugea le premier point tout-à-fait hérétique,
Et, comme père un peu berné,
Trouva le second fort caustique.
Mais il sait prudemment contenir son chagrin,
Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,
Ou le voyage de la Mecque.
Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
Et conserver son hypothèque,
Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,
Par son importune prière,
Le serpent, malgré soi, consent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitière.
Ravi de ce succès, il vous part de la main,
Vient tout dire à son fils, lui montre la manière
De servir en secret la bête familière
Qu'ils vont voir dès le lendemain;
Et, pour être plus sûr qu'il saura son chemin,
Et retrouvera bien le plane,
Il l'y conduit encor trois jours à même fin;
Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin.
Laissons-le à sa façon, monté sur son roussin,

Courir à la béatitude,
Et voyons à présent ce que va faire Osmin.
Le serpent soupçonneux et fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude
Que, s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé.
Item, que sous sa solitude
Son kaïmack seroit porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendroit écarté,
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,
Mangeroit à sa volonté.
Tout cela fut promis et fut exécuté,
Pendant près d'une année, avec exactitude.
Mais le temps à la longue engendre l'habitude,
L'habitude, conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,
Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude;
Car s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude,
Et de l'air de simplicité
Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude
Pour masquer sa perversité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, et fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
« Oui-dà, dit à par soi ce cœur de crocodile,

Un jour qu'il l'avoit bien flatté,
Puisque vous êtes si docile,
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,
Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans, tous les jours il en sort
Sequins d'un très-bon poids et meilleurs qu'à la ville;
Mais comptez que demain vous serez mis à mort,
Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
C'est bien à vous, ma foi, bête rampante et vile,
A jouir d'un si grand trésor.
L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est fait pour l'or;
L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile;
Tant pis pour un père imbécille
Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux.
Foible d'esprit et scrupuleux
Ne sont que des mots synonymes. »
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,
Forme déjà mille projets.
Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,
Et tous les plaisirs à l'excès.
« Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes;
Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,
Cent valets, six sérails, dix ou douze chiffiks,
Le reste à l'avenant; et je ferai de sorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers Pachas;
Car avec de l'argent que ne devient-on pas? »
De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,

Qu'il n'en dormit non plus, durant toute la nuit,
Que pucelle à vingt ans la veille de ses noces;
Mais, sitôt que l'aurore luit,
Ses mains avides et féroces
Brûlant déjà de s'assouvir
Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut ravir,
A sa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaïmack
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : « *Monseigneur*, selon notre almanach,
C'est aujourd'hui *Bairam*; j'ai cru pouvoir vous plaire
En vous y faisant prendre part.
L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire :
Excusez si je sens ma faute un peu trop tard;
Au surplus je voudrois, en l'avouant sans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle;
Mais que vous présenter ? La nature, ni l'art,
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle. »
Par ces mots emmiellés le doucereux cafard
Enjôle de façon le reptile richard,
Que celui-ci, charmé, de tout le remercie,
Et barbotte, en mangeant, quasi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant; mais, que ce soit hasard,
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,

Notre agile bête avertie
Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin ne lui coupe la queue.
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.
Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela;
Pour le conte, il suffit que jaune, bleue ou brune,
Sautant au col d'Osmin, elle vous l'étrangla;
Et que, comme aux Pachas cette fin est commune,
Lui qui vouloit tant l'être, au moins le fut par-là.
Le serpent le suçoit encore avec délices,
Quand plusieurs passagers, courant de çà, de là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services,
Il n'en étoit plus temps; déjà de son étui,
L'âme du scélérat, qu'escortoient tous les vices,
Au fond des enfers avoit fui.
Quelqu'un le reconnut; on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent.
C'étoit de la maison l'espérance et l'appui.
On peut s'imaginer ce que dirent et firent
Les parens désolés dans leur premier transport;
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,
Voici qu'à point nommé notre Mahoud arrive.
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!
Il en tombe presque en foiblesse.
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport,
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,

Qu'il s'arrache le poil et rugit de détresse.
« Vrai Dieu, quel bon papa ! Voyez quelle tendresse ! »
Se disoient les voisins. Ils n'étoient pas au fait :
Lui seul sait où le bât le blesse ;
Vu que, saintement fou, par un zèle indiscret
Qui fournira peu de copies,
Et comptant sur son fils qu'il croyoit si parfait,
Il ne lui restoit rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies ;
En sorte qu'accablé de regrets infinis,
De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine,
Que des colifichets et des haillons bénis,
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine,
Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivants ;
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfants,
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.
Que devenir dorénavant
Avec sa nombreuse famille,
Si son bienfaiteur le serpent
Ne le nourrit et ne l'habille ?
Après donc quelque temps passé dans les douleurs,
A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte,
Va devant l'animal répandre force pleurs,
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver son compte.
Il s'informe de tout : l'animal le lui conte
Juste de point en point ; puis, faisant le plongeon,
Plante là mon pleureur avec sa courte honte.

Mahoud, au désespoir d'un si dur abandon,
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle,
Traite son fils d'*ingrat*, de *monstre*, d'*infidèle*,
Maudit sa mémoire et ses jours....
«Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours?
Nous étions tant amis, soyons-le encor de même,
Et de notre marché renouvelons le cours.»
Le reptile, inflexible à tous ces beaux discours,
Aussi soûl de le voir que dégoûté de crême,
Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours :
«Amis? soit, j'y consens, mais au moins d'une lieue;
Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :
Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis.»
Dès que la confiance est une fois perdue,
Ne comptez plus de la ravoir.
On peut, par l'amitié réelle ou prétendue,
En montrer le fantôme et le faire valoir;
Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,
Cela passe l'humain pouvoir.

PIÈCES DIVERSES.

Vers pour mettre au-dessous du portrait de Benserade.

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

Vers pour mettre au bas du portrait de Bontemps, premier valet-de-chambre du roi.

Vivre en faveur sans ostentation;
Faire du bien seulement pour le faire;
Être équitable au pied du sanctuaire;
Joindre au bonheur la modération;
N'être jamais à personne contraire,
Mais d'obliger saisir l'occasion;
Prendre les arts sous sa protection;
En beau chemin, content du nécessaire,
D'accumuler fuir la contagion,
Ce sont sentiers que peu d'hommes battirent
Sans s'écarter, et plus de cinquante ans;
Ce sont vertus qui de la cour sortirent
Le même jour que trépassa Bontemps.

ÉPITAPHE DE M. LE MARQUIS DE CRÉQUI.

Par le dieu des combats à l'honneur immolé,
Dans le milieu de sa carrière,
Créqui, dont on a tant parlé,
Créqui n'est qu'un peu de poussière.
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants
Auroient enrichi nos histoires!
Mais au lieu de compter ses ans,
La parque a compté ses victoires.

MORALITÉ.

Jouissons, bergère,
Jouissons du temps:
Sa course légère
Entraîne les ans.
Après leur printemps,
Tout n'est que chimère,
Que douleur amère,
Que regrets cuisants.
Jouissons, bergère,
Jouissons du temps;
Ce lieu solitaire
Est propre au mystère
Des amours contents;
Le soleil éclaire
Moins qu'à l'ordinaire:
Ses feux complaisants

Forcent à se taire
Ta pudeur austère.
Jouissons tu temps,
Jouissons, bergère.

AUTRE.

Toi qui sais que le temps, si léger à la fuite,
Échappe à nos désirs,
Tu remets à demain, quand je te sollicite
De goûter les plaisirs :
Qu'il est lent à venir ce demain ridicule!
En quels lieux se tient-il?
En Norwège, en Guinée, aux Colonnes d'Hercule,
A la Chine, au Brésil?
Quel titre à ce demain te donne confiance?
En as-tu caution?
On peut la discuter, et pour ton espérance
Je crains l'éviction :
Parmi tant de délais j'aperçois la vieillesse
Qui te livre à l'ennui;
Demain n'est qu'un nuage, Acanthe; et la sagesse
Veut qu'on vive aujourd'hui.

AUTRE.

Amis, ne cherchons point dans la philosophie
De quoi nous consoler de nos plaisirs perdus :
Malheur à l'esprit qui s'y fie,
Et c'est le vrai chemin de consumer sa vie

En soupirs éternels et regrets assidus.
Aux volontés du sort pour ajuster la nôtre,
De ce qu'il nous refuse étouffons le désir :
Rien ne fait oublier l'absence d'un plaisir
Comme la présence d'un autre.

AUTRE.

Un économe négligent,
Peut par mauvais ménage épuiser ta finance :
Un voleur peut en ton absence
Rompre tes coffres-forts et piller ton argent :
L'injure des saisons rendra ton champ stérile :
Le feu consumera tes maisons de la ville :
Sur tes troupeaux nombreux les loups s'acharneront:
Un banquier frauduleux te fera banqueroute :
Tes vaisseaux, par l'orage écartés de leur route,
Sur les écueils se briseront.
Pour te mettre à couvert d'une atteinte importune,
Fais du bien; hâte-toi, Damis;
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.

MADRIGAL.

Aux jardins de Paphos dépouillés de leurs charmes
On ne voit plus de danse, on n'entend plus de chants;
Les Grâces sont en deuil, Vénus se fond en larmes;
L'Amour a pris la clef des champs :

On promet un baiser de la reine des belles,
A qui du fugitif lui donnera nouvelles,
Non pas de ces baisers qu'à Vulcain l'enfumé
Elle donne à regret en présentant l'oreille,
Mais de ceux qu'Adonis, si tendrement aimé,
Obtint de sa bouche vermeille :
Venez, venez, déesse, et voyez dans mon cœur
Les funestes effets de sa cruelle flamme;
Voyez avec quelle rigueur
Il fait le dégât dans mon âme;
Il vint chez moi se reposer;
Le repos qu'il y prit, le perfide me l'ôte,
Délivrez-moi d'un pareil hôte,
Et je vous quitte du baiser.

ÉPIGRAMME.

Dans folle noise, un badaud de Paris
D'un coup de pinte eut la tête ferue.
On le pansoit; il poussoit de hauts cris,
Qui s'entendoient des deux bouts de la rue.
Lors, dit le maître, ou donnez-moi congé,
Ou laissez voir, pour faire bonne cure,
Si le cerveau n'est point endommagé :
Ouvrer ne puis sans sonder la blessure.
Hélas! monsieur, dit le pauvre blessé,
C'est temps perdu de chercher ma cervelle;
De ce tourment, tenez-moi dispensé;
Brin n'en avois lorsque je pris querelle.

AUTRE

Sur la satire de Boileau *contre les femmes.*

Menacé d'un écrit fatal à son empire,
L'Amour, depuis dix ans, a le cœur affligé :
Elle paroît enfin, cette froide satire;
Amour, consolez-vous; le beau sexe est vengé.

AUTRE.

Dans un endroit obscur passant avec Céphise,
Un amant trop discret lui disoit d'un ton doux :
Quelle commodité, trop aimable marquise,
Pour une amoureuse entreprise,
Si c'étoit une autre que vous!
Lors d'un souris moqueur insultant au coupable,
Et les yeux allumés d'amour et de courroux :
Oui, la commodité, dit-elle, est admirable,
Si c'étoit un autre que vous.

AUTRE.

Que Pernelle est contredisante!
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter!
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis;
Je suis un flatteur, quand je loue;

Un fanatique quand je lis;
Un dissipateur, quand je joue.
Si je suis gai, je suis un fou;
Si je suis triste, un loup-garou :
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit;
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule :
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie :
Pour moi j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disois : Ma tante,
Tout vous déplaît; tout vous tourmente,
Quand aurez-vous contentement?
Quand? reprit-elle : au monument;
Et pour moi la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternûment,
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur : Dieu vous contente!

AUTRE.

Tu me dis que j'épouse Claire,
Et qu'elle a des louis l'un sur l'autre entassés :
Damon, Claire est trop vieille, et ne l'est pas assez:
Vingt ans plus, vingt ans moins, je ferois son affaire.

AUTRE.

Paul, qui s'érige en auteur,
Donna dimanche une fête,
A deux pistoles par tête,
Chez un excellent traiteur.
Du récit d'un long ouvrage
Ce beau festin fut suivi;
Le convive à chaque page
Exclamoit comme ravi.
Blaise dit tout bas à George :
Vous mentez tout par la gorge :
Cela n'a rien de piquant.
George répondit à Blaise :
Tais-toi, critique choquant;
D'accord : c'est une fadaise;
Mais, si sa pièce est mauvaise,
Son repas est éloquent.

AUTRE.

Quand un ami tendre et sincère
Prévient et comble vos souhaits,
Il faut divulguer ses bienfaits;
C'est être ingrat que de se taire.
En amour, c'est une autre affaire,
Il faut savoir dissimuler :
Les faveurs veulent du mystère;
C'est être ingrat que de parler.

AUTRE.

Damon me dit à tout propos :
Je ne reçois point tes excuses;
Marque-moi quelque jour où je puisse en repos
Entendre les beaux vers que t'inspirent les Muses.
A ce discours flatteur en garde je me tiens :
Il m'en cuiroit, si je m'en laissois prendre.
Ce ne sont pas mes vers qu'il désire d'entendre,
Il veut me réciter les siens.

AUTRE.

J'ai reçu de la venaison.
Où dois-je la garder par ces chaleurs? Opine.
—Conserve-la dans ta cuisine;
C'est le lieu le plus froid qui soit dans ta maison.

SAINT-AULAIRE.

François Joseph de Beaupoil, marquis de Saint-Aulaire, poète aimable et spirituel, né dans le Limosin, d'une ancienne famille, fit pendant quarante ans les délices de la cour de la duchesse du Maine. Il mourut le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Il était de l'Académie française.

LES CHARMES DE L'AMITIÉ,

Plus durables que ceux de l'amour.

Divinité dont les traits délicats
Font reconnoître l'air de ton aveugle frère,

Mais qui joins à tous ces états
Les yeux clairs et sereins de ta céleste mère ;
Tendre amitié, doux asile des cœurs,
C'est à toi que je sacrifie ;
Si l'amour nous donne la vie,
Toi seule en donnes les douceurs.
Qu'un insensé porte à ce dieu cruel
Le sacrifice de ses larmes ;
Que d'un cœur déchiré de chagrins et d'alarmes
Il aille parer son autel ;
S'il en obtint une couronne,
Il ignore quel prix elle doit lui coûter.
Ta libéralité nous donne
Les biens que ce tyran nous fait trop acheter.
Quand les appas d'une douce union
Nous engagent sous son empire,
Ils ne viennent pas nous séduire
Par une courte illusion.
Chez toi, la vertu, le mérite
Nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
Chez toi, les vrais plaisirs sont toujours à la suite
De l'innocence et de la paix.

En amour tout est imposture ;
Jusqu'au silence tout y ment :
Ce qui pour l'un est siècle, est pour l'autre un moment.
Tout s'y donne à fausse mesure ;
Chez toi la vérité fait entendre sa voix ;

Sa lumière nous sert de guide :
Sur nos goûts la raison décide,
Et le temps respecte son choix.
Au joug d'airain les cœurs assujettis,
Font l'un de l'autre le supplice,
Quand par un bizarre caprice,
Amour les a fait assortis.
Sous les aimables lois dont l'amitié nous lie,
Et les biens et les maux tout doit se partager :
Mais quel partage heureux ! le bien s'y multiplie
Et le mal y devient léger.

IMPROMPTU

En réponse à la duchesse du Maine, qui lui demandoit son sentiment sur Newton et sur Descartes.

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes :
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes,
Des cartes,
Des cartes.

AUTRE

A la même personne, qui lui demandoit son secret, en le nommant Apollon.

La divinité qui s'amuse
A me demander un secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse;
Elle seroit Thétis, et le jour finiroit.

A MADAME ***,

Qui demanda à l'auteur, faisant l'éloge de la vieillesse, s'il aimeroit à vieillir.

Il est un cas où tout de bon
J'aimerois à vieillir, charmante Éléonore,
C'est si vous étiez l'Aurore
Et que je fusse Tithon.

HAMILTON.

Antoine, comte d'Hamilton, auteur des *Mémoires du comte de Grammont*, né en Irlande, vers 1646, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 6 août 1720, avait l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante, un jugement sûr et beaucoup de goût. Voltaire a dit dans le *Temple du goût :*

Auprès d'eux le vif Hamilton
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce
Et même d'un peu mieux, dit-on.

POÉSIES DIVERSES.

Pour Madame l'Abbesse de Poussai, fille de M. le comte de Grammont, au commencement de l'année.

Charmante Abbesse ! de ma part
Recevez, suivant un usage
Établi devant Saint-Bernard
Et ses confrères d'ermitage,
Ce petit compliment sans fard,
De qui le sincère langage
A plus de vérité que d'art ;
Du nouvel an c'est l'apanage :
Mais j'ai beau presser son départ,
Entre nous, c'est un grand hasard,
Si, pour vous faire mon message,
Il n'arrive deux jours trop tard :
Car ce château de haut étage,
Qui n'a que le ciel pour rempart,
Et Mircour, la fin du voyage
De ce chétif menu suffrage,
Sont, fort l'un de l'autre, à l'écart ;
Trois fois heureux, si quelque mage,
Par un enchantement gaillard,
Mettoit notre cour au rivage
Du fleuve où, vers la Saint-Médard,
Tantôt déesse au fier regard

De cent trésors fait l'étalage,
Et tantôt nage le canard
Habitant de votre village!
En hiver, triste et sombre plage
Humide empire du brouillard;
Mais, pour m'acquitter de la dette,
(J'entends en argent de poète)
Sans aller au climat persan
Vous chercher quelque riche emplette,
Ou bien, par magique baguette
Aller au sérail du sultan
Enlever la perle et l'aigrette
Qu'il porte au haut de son turban,
Pour qu'aux bons jours on vous les mette
Au col en guise de carcan.
Voici ce que je vous souhaite
Pendant le cours du nouvel an :
Une santé longue et parfaite,
Sans qu'un nouvelliste inquiète
D'un doux repos l'aimable plan
Par quelque visite indiscrète,
De nouveautés faux artisan,
Grand commentateur de gazette
Et des visions du prophète
Qui fait l'almanach de Milan.
Item que vous soyez défaite
De tout campagnard courtisan,
Qui fadeurs sur fadeurs répète,

Subtil et galant interprète
Des énigmes de chaque écran :
Bref, que jamais chez vous squelette
N'entre avec l'air d'une S....,
Près de quelque élève de Pan,
Que toute naïade ainsi faite,
Avec son museau de belette
Et sa paupière de merlan,
(Digne objet de telle amourette)
Dans quelque marais d'Astracan,
Loin des humains, soit en retraite,
Et fasse avec lui chansonnette,
Où la flûte de l'Égipan
Réponde aux vers de la chouette.
Voilà ce que je vous souhaite
Pendant le cours du nouvel an.

Bouquet pour la belle Varice.

Du saint dont vous portez le nom
La fête m'étoit échappée
Sans que j'en sache la raison;
Car pour vous mon attention
N'étoit point ailleurs dissipée;
Mais l'octave étant rattrapée,
Il faut vous demander pardon
D'une erreur où l'intention
Ne fut jamais enveloppée,
Et vous offrir un petit don

Dont l'influence d'Apollon
Soit aujourd'hui seule occupée;
Car désormais Flore en manchon
(De bouquets fort mal équipée)
Laisse sa cour à l'abandon
Des frimas qui l'ont usurpée;
Par-ci, par-là, quelque chardon
Sort de la terre détrempée;
Mais fleurs ne sont plus de saison.
Cependant que pourrois-je écrire
Qui fût digne de vos appas?
Quoi! les célébrer sans redire
Ce que j'ai dit en pareil cas.
Phébus lui-même avec sa lyre,
Et les neuf Muses sur ses pas,
A peine y pourroit-il suffire;
Car ce n'est pas tout que de luire,
Et faire en l'air bien du fracas;
Des tons sublimes on est las
Souvent tandis qu'on les admire;
Il n'appartient qu'au cœur d'instruire
Dans l'art d'orner tendres fatras;
Puisque enfin si l'objet n'inspire,
On a beau chanter et beau dire,
Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le dieu du mariage
M'avoit banni de votre cour;

A peine y suis-je de retour
Que, sans vous ôter l'avantage
D'être plus belle que le jour,
L'Amour m'y fait voir un visage
Du même éclat, du même tour,
Des mêmes traits et du même âge
Qu'eut celle qui blessa l'Amour.
Les grâces sont votre partage,
Chez vous elles font leur séjour;
La belle Laure est leur ouvrage,
Et ce n'est pas être volage
Que de soupirer tour à tour,
Ou pour vous, ou pour votre image

Réflexions.

Grace au ciel! je respire enfin
Au bord fatal du précipice
Où m'avoient entraîné le désordre et le vice
Qui règnent dans le cœur humain.
Le Sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai senti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.
Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
Volupté, vif objet de nos désirs errants,
Ivresse d'une âme insensée!
Ne troublez plus de tranquille moments;
Fuyez, spectacles séduisants:
Fantômes qui teniez ma raison balancée

Entre vos vains engagements !
Éloignez de mes yeux tous ces enchantements,
Et n'offrez plus à ma pensée
Vos frivoles amusements.

Et vous, profane poésie,
Inutile présent des cieux,
Douce erreur de l'esprit, pompeuse frénésie,
Fabuleux être de vos dieux,
Source féconde en trompeuses merveilles !
Ceux qui vous possèdent le mieux
Ne réussissent par leurs veilles
Qu'à remplir mollement le cœur et les oreilles
De vos songes harmonieux.

Si je me suis laissé conduire
Au faux éclat de vos brillants,
Vous n'avez plus pour me séduire
Que quelques restes impuissants
D'un souvenir qui ne peut nuire
Au repos heureux que je sens.

Un nouveau rayon de lumière
Me découvre la vérité,
Et m'ouvre la seule carrière
Qui mène à l'immortalité.

Choisissons désormais cette clarté pour guide;
Qu'elle règle tous nos penchants,

Et que l'auguste éclat de sa beauté solide,
Nous élevant d'un vol rapide,
Soit l'unique objet de nos chants.

Fille du ciel, pure innocence!
Asile contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui dont la constance
(Vous conservant dans l'abondance)
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue et triste indigence!

Égal dans l'un et l'autre sort,
Soutenu d'un espoir que rien ne peut éteindre,
Il attend l'infaillible mort
Sans la souhaiter ni la craindre.
Heureux de qui l'esprit à la fin rebuté
De l'impérieux esclavage
Du monde et de sa vanité,
De larmes, et d'humilité,
Offrant un salutaire hommage
Au trône du juge irrité,
Établit sa félicité
Dans un immortel héritage,
Et se garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité!

De l'usage de la vie dans la Vieillesse [1].

Soixante et dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire,
A quatre-vingts l'on ne va guère;
Qui vit plus, tout le temps qu'il vit
N'est que douleur et que misère.
Pour moi, j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juste;
Et pour aller à quatre-vingts,
Je suis peut-être assez robuste;
Mais qu'un peu plus tôt, ou plus tard,
Le moment arrive où la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long-temps avoir part;
Quel emploi donc, et quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin?
J'en dois envisager la fin,
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la dernière main
Qu'un artisan habile et sage
Doit bientôt mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre,
Et je dois, pour y concourir,

[1] Cette pièce se trouve aussi dans les Œuvres de Regnier-Desmarais.

Après avoir su long-temps vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude,
Qui puisse être à compter pour rien,
Ni qui se fasse jamais bien
Quand on n'en a pas l'habitude;
On ne peut trop tôt y penser;
Il n'est pas temps de commencer
A se la rendre familière,
Quand le corps vient à s'affaisser,
Que l'esprit commence à baisser,
Et qu'enfin la machine entière,
Prête à manquer à tout moment,
Partout s'arrête et se dément;
C'est une étude malaisée,
Il est tard de s'y prendre alors;
Il faut, sain d'esprit et de corps,
La faire à tête reposée;
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est, et ce qu'on doit être;
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître;
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,

Peu savoir sagement finir;
Ils savoient, avant leur vieillesse
(Bons acteurs, et judicieux),
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux;
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge,
Ils ne savent pas être vieux.
Et lorsque, amis de la retraite,
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent partout leur squelette,
Et ne font que se dissiper;
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde et le bruit;
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient;
Mais c'est en vain. L'ennui les suit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit;
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit,
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi respectable
Le vieillard sage et vénérable,
Qui vert encore, et vigoureux,
Sait terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable!

Il me semble encore le voir
A Paris, chez lui vers le soir
Se prêter quelque temps au monde,
Vivre à lui le reste du jour,
Et jouir d'un paix profonde,
Par son choix banni de la cour.
C'est ainsi que, tranquille et ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt à tous moments à partir,
Il attendit son dernier terme.
C'est ainsi qu'il sut de ses jours
Couronner dignement le cours.

Pour vivre et mourir quel modèle !
On ne peut assez respecter
Une fin si sage et si belle,
On ne peut assez l'imiter.

RONDEAU.

Dans un Rondeau, me dit le dieu des vers,
Peins la beauté dont tu portes les fers;
Du grand Voiture emprunte la manière,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumière,
Dont en rimant moi-même je me sers.

Pour copier ses agréments divers,
Trace Vénus sortant du sein des mers,
Et mets enfin Clarice tout entière
Dans un Rondeau.

Père du jour, lui dis-je, et des concerts,
Quand sur mon front j'aurois vos lauriers verts,
Je ne pourrois fournir telle carrière :
Je tarirois plutôt votre rivière,
Et je mettrois plutôt tout l'univers
Dans un Rondeau.

AUTRE, SUR LE MÊME SUJET.

L'astre du jour ne voit rien ici-bas
Qui soit égal à ces divins appas,
A ces beautés dont Flore est le modèle;
C'est de Vénus la figure immortelle,
C'est son éclat, c'est sa bouche et ses bras.

De l'admirer nos yeux ne sont point las;
Moins de trésors ont ces heureux climats,
Que va dorer de sa clarté nouvelle
L'astre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas,
Celle pour qui Pâris fit tant de pas,
La belle Hélène enfin étoit moins belle,
Et n'avoit pas de son temps fait comme elle
Et ce que voit, et ce que ne voit pas
L'astre du jour.

CHANSONS.

REPENTIR.

AIR : *Ah! petite Brunette.*

Muse, je me dédis
D'un serment téméraire :
Je me rends, et j'obéis
Au bel astre qui m'éclaire :
Mais en faveur de Claire
Ranimons mes écrits.

Aux bords de l'Hélicon,
Aux rives du Permesse,
Muse, célébrez son nom,
Ses attraits, et ma tendresse ;
Qu'on les chante sans cesse
Dans le sacré vallon.

L'éclat des nouveaux lis
Semble étalé sur elle ;
En sortant des flots, jadis,
Vénus n'étoit pas si belle ;
Ni lorsque l'immortelle
Charma le beau Pâris.

Chez elle est des attraits
L'éternel assemblage,

Pour l'amour sont fait exprès
Son air noble et son visage;
Mais son cœur trop sauvage
Ne l'écouta jamais.

Le brillant dieu du jour
Achevant sa carrière,
Lui dit : Brillons tour à tour;
C'est assez de la lumière
Qui sort de ta paupière
Jusques à mon retour.

POUR MADEMOISELLE B....

AIR : *De Joconde.*

D'UN nom fameux pour les beautés
Vous soutenez la gloire;
La vôtre va de tous côtés
De victoire en victoire;
Si vous alliez vous mettre en train
De faire des conquêtes,
Dieu! que vous feriez de chemin
Dans l'état où vous êtes.

Dans cet aimable ajustement
Qui peut suivre vos traces?
Votre taille et votre agrément
Sont l'ouvrage des Grâces;

La liberté se défend mal,
En vain l'on prend la fuite,
Quand mille appas sont à cheval
Et l'Amour à leur suite.

AUTRE.

POUR MADEMOISELLE S...

Sur le même air.

Avec l'habit et la beauté
D'une jeune amazone,
Auriez-vous bien la cruauté
De n'épargner personne?
Si vous blessez en vous voyant,
Au moins, dans la poursuite,
Vous ne tirez pas en fuyant,
Et vous n'êtes point Scythe.

L'Amour se moque des égards,
Et pour vous, belle brune,
Il laisse à vos jeunes regards
Le soin de leur fortune;
Si ce qu'on dit se trouve vrai,
Vous lui feriez connoître
Que vos yeux pour leurs coups d'essai
Savent des coups de maître.

POUR MADAME BIDLE.

Sur le même air.

Bidle, vous ne fûtes jamais
Si belle et si brillante,
Quel charme rend à vos attraits
Leur fraîcheur éclatante?
Si par hasard du dieu d'Amour
C'étoit par la puissance,
Pour lui n'auriez-vous pas un jour
Quelque reconnoissance?

AUTRE.

Air : *Mon mari s'en est allé.*

Celle qu'adore mon cœur n'est ni brune ni blonde;
Pour la peindre d'un seul trait,
C'est le plus charmant objet,
Du monde, du monde, du monde.

Cependant de ses beautés le compte est bien facile :
On lui voit cinq cents appas,
Et cinq cents qu'on ne voit pas,
Font mille, font mille, font mille.

Sa sagesse et son esprit, sont d'une main céleste;
Mille attraits m'ont informé
Que les Grâces ont formé,
Le reste, le reste, le reste.

Du vif éclat de son teint quelles couleurs sont dignes?
Flore a bien moins de fraîcheur,
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes, des cygnes, des cygnes.

Elle a la taille et les bras de Vénus elle-même,
D'Hébé la bouche et le nez,
Et par ses yeux devinez
Qui j'aime, qui j'aime, qui j'aime.

AUTRE

POUR MADAME LA D..... DE...

AIR : *De Joconde.*

Iris paroissant sur les bords
De la tranquille Seine,
Pour recevoir tant de trésors,
L'eau monta vers la plaine;
Les naïades sous leurs roseaux
Se disoient à la ronde,
C'est Vénus qui renaît des flots
Pour enflammer le monde.

CHÉRON (Mlle).

Élisabeth-Sophie Chéron, née à Paris en 1648, excella dans la peinture et cultiva avec succès l'art de la gravure, les langues savantes, la poésie et la musique. Ses vers ne valent pas ses tableaux; on y trouve cependant de fort jolis détails. Son poème des *Cerises renversées* est ingénieux et plaisant; le poète Rousseau en faisait beaucoup de cas. Elle mourut à Paris le 3 septembre 1711. Elle avait épousé M. Le Hay, ingénieur du Roi.

LES CERISES RENVERSÉES,

POÈME HÉROÏQUE.

CHANT PREMIER.

Je chante ce combat, où, tout couvert de gloire,
Damon, près du Pont-Neuf remporta la victoire,
Où son cœur généreux pour deux fois dix-huit sous,
Sut d'un peuple en fureur apaiser le courroux.

Muse, qui du clocher de la Samaritaine,
Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine;
Viens m'apprendre comment ce héros indompté
Sut mêler la prudence à la témérité :

Conte-moi le péril où se trouvèrent prises
Les dames dont le char renversa les cerises;
Et dis-moi par quel art Damon sut ménager
La gloire du beau sexe, et vaincre le danger.

Le soleil, fatigué de parcourir le monde,
Précipitoit ses pas pour se plonger dans l'onde,
Et déjà du Pont-Neuf les enroués chanteurs,
Pour chercher à souper quittoient leurs auditeurs,
Lorsqu'en un char doré, deux dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées,
Portèrent à Damon, du spectacle surpris,
En lui tendant les mains, leurs regards et leurs cris.
Là, cent voix de fausset dans les airs confondues
Leur crioient : Payez-nous nos cerises perdues,
Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
Sur le pavé poudreux viennent de renverser.

En vain l'aimable Églé, du désordre troublée,
De son char exhortoit la criarde assemblée;
En vain elle essaya contre ces furieux
L'art de persuader qu'elle a reçu des dieux.

D'autre part, la Discorde, à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,
Des halles, du marché, par chemins différents,
De nouveaux bataillons épaississoient les rangs.
Damon voit le péril, entre au champ de bataille,
Monte sur une borne : Écoutez-moi, canaille,

Cria-t-il : on se tait. Chacun de tous côtés
Tient sur le harangueur ses regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le chantre de la Thrace,
Par ses divins accents suspendre sa disgrâce;
Quand, respirant le sang, le carnage et l'horreur,
Des femmes pour le perdre accouroient en fureur;
Ou plutôt comme on voit sur les mers orageuses,
Bruire et s'entre-pousser les vagues écumeuses,
L'eau se lancer en l'air, les autans irrités
Exercer à l'envi leurs poumons agités;
Alors Neptune sort de ses grottes profondes,
Donne un coup de trident, calme, aplanit les ondes :
Ainsi l'on voit Damon, en élevant la voix,
Rendre muets d'un mot cent gosiers à la fois.

Mutins, leur crioit-il, quelle brutale envie,
Dans un combat douteux vous fait risquer la vie!
Aveugles, vous suivez un aveugle courroux :
Vous attaquez Églé; quoi! la connoissez-vous?
Vous osez insulter son aimable cousine!
Pouvez-vous ignorer leur illustre origine?
Ah! si vous n'écoutez ni respect, ni raison,
Appréhendez du moins la mort ou la prison.

Le silence régnoit, et la troupe rétive,
A l'éloquent Damon se rendoit attentive,
Quand, les rênes en main, le coupable cocher,
Profitant du sermon, commença de toucher.

La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse là le prêcheur, qui se démène et crie;
Les valets vainement occupent le chemin,
Pour former une digue à ce peuple mutin.
Comme un torrent grossi par un nouvel orage,
Renverse arbres, rochers qu'il trouve en son passage,
Tout de même l'on voit ce peuple révolté
De la gent bigarrée abattre la fierté.
Mais c'est assez chanter, et, pour reprendre haleine,
Allons rêver un peu sur les bords d'Hippocrène.

CHANT SECOND.

Cependant la Discorde aux cheveux hérissés
A grands coups de serpent hâtoit les moins pressés.
La crainte, la pâleur, à son ordre rendues,
Environnoient déjà les dames éperdues;
Et pour fixer le char, en guise de crampons,
S'allongeoient mille bras à pattes de chapons.
En vain l'adroit cocher, dégageant les portières,
Fait claquer son fouet de diverses manières;
Cent autres bras nerveux secondant les premiers,
En gagnant les devants, saisissent les coursiers:
Tel on voit quelquefois sur la mer agitée
Par deux vents opposés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux, sous la main bondissants,
Rongeoient leurs freins dorés, d'écume blanchissants.
Champagne, l'Adonis des beautés subalternes,
Le Basque au pied léger, l'ornement des tavernes,

Picard, Lafleur, et vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux signalèrent leurs bras.
Mais qui pourroit compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoiffées,
Les claques, les soufflets, les coups de poing reçus,
Les coups de pied donnés bien plus tôt qu'aperçus?
Alors on vit, dit-on (n'importe qu'on le croie),
En l'air les mêmes dieux qu'Homère vit à Troie.
Là s'avance Junon d'un pas grave et réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Églé :
Fuyez dans les enfers, vaines terreurs, dit-elle;
J'oppose à vos efforts ma présence immortelle.

D'autre part, la Discorde et le terrible Mars,
Dans le parti contraire armoient de toutes parts,
Quand Damon, rebuté de perdre ses paroles,
Pour rendre le bon sens à tant de têtes folles :
Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
Pour mieux persuader, le geste avec la voix :
Par ce bâton noueux la raison mieux prouvée
Se fera respecter. Puis, la canne levée,
Il saute en bas, il court. La déesse aux grands yeux,
Minerve l'arrêtant? Quel transport furieux
T'agite en ce moment! Écoute, lui dit-elle,
Voici le seul moyen de finir la querelle :
Ouvre ta bourse, cours, et d'un pas diligent
Va-t-en trouver les chefs, offre-leur de l'argent.
C'est ainsi qu'autrefois Priam, quittant sa ville,

Fut racheter Hector des mains du fier Achille.
Elle dit; et Damon, sans autre compliment,
Hausse la voix : Parlons d'un accommodement;
C'est Minerve elle-même à présent qui m'inspire :
Je paîrai le dommage, et que l'on se retire.
Pour la seconde fois les mutins confondus
Se taisent : leurs efforts demeurent suspendus.
A la tempête on voit succéder la bonace;
Le silence banni vient reprendre sa place.
Tel qui, le poing levé, répandoit la terreur,
Reste immobile, et sent ralentir sa fureur.
Tous étoient attentifs, quand un filou s'approche,
Et coudoyant Damon, met la main dans sa poche,
Tire la bourse, fait comme l'adroit chasseur
Du jeune lionceau, diligent ravisseur,
Qui, craignant le retour de la mer en furie,
Assure par sa fuite et sa proie et sa vie.
Le peuple de l'accord paroissant satisfait,
Veut voir joindre aussitôt la promesse à l'effet.
Tous entourent Damon : le captif équipage
Tout-à-coup délaissé, s'ouvre un libre passage;
Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers coursiers, part sans prendre congé.

CHANT TROISIÈME.

Phébus, prêt à finir sa brillante carrière,
Lançoit obliquement quelques traits de lumière

Des nuages confus la vaste obscurité
De ses derniers rayons éteignoit la clarté.
Églé fuyoit alors, du danger garantie,
Et laissoit à Damon achever la partie.
Pendant qu'autour de lui mille bras avancés
Demandoient à la fois d'être récompensés,
Il fouille en son bourson, n'y trouve rien, se trouble;
Il cherche dans sa poche, encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, et dedans, et dehors,
Visite, tout confus, et veste et justaucorps:
Réitère vingt fois sa recherche frivole.
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole.
En cet état douteux il ne sait que choisir;
Fuir seroit le plus sûr : la peur le vient saisir :
Il demeure stupide en sa triste aventure.
La troupe s'en émeut, parle bas, puis murmure;
Puis élève la voix, et redouble ses cris.
Minerve accourt; Damon rappelle ses esprits,
Cherche à se dégager de la troupe profane,
Fait sur les plus hâtés pleuvoir les coups de canne.
Il se bat en retraite, et, gagnant le terrain,
Minerve à reculons le conduit par la main.
Il attrape le quai : là réside un libraire,
Des nouveautés du temps riche dépositaire.
On y voit chaque jour, sur les bords étalés,
De maint et maint auteur les titres ampoulés.
C'est là que s'arrêtant, d'une guerrière audace,
Damon aux plus hardis fait déserter la place.

La déesse l'anime en ce pressant besoin,
Guide ses coups, les pousse et de près et de loin.

Tel, assailli des chiens, lassé, mis hors d'haleine,
Est un fier sanglier acculé contre un chêne,
Qui, rappelant sa force en ce dernier combat,
A grands coups de défense atteint, déchire, abat.
Ainsi combat Damon, quand la foule imprudente
Renverse en se poussant la boutique savante.
Deux cents volumes neufs, en un tas ramassés,
Du parapet dans l'eau se trouvent dispersés;
Vieux et nouveaux, tout tombe, et le triste libraire
Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire.
O fortune ennemie! où me vois-je réduit!
Jour malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit!
O mes galants auteurs abîmés dans la Seine,
Écoutez mes regrets, venez finir ma peine!
Auteurs, qui du bon sens renfermiez les trésors,
Qui, sortant du palais, veniez parer nos bords,
Pourquoi, précipités jusqu'au plus creux de l'onde,
N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde!
Quel magique pouvoir dans le siècle à venir
De vos noms oubliés fera ressouvenir!
Ainsi se lamentoit le malheureux libraire.
Telle on voit Philomèle en un bois solitaire
Faire entendre aux échos, par ses douloureux cris,
Qu'un cruel laboureur a ravi ses petits.

Mercure en ce moment vers la voûte étoilée,

Pour boire le nectar, reprenoit sa volée,
Quand, l'oreille attentive à ces lugubres sons,
Il reconnoît la voix d'un de ses nourrissons.
Sa tendresse s'émeut : du ciel il envisage
Du malheureux marchand le désastreux naufrage.
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.

Le marchand l'aperçoit : Favorable Mercure,
Équitable témoin de ma triste aventure,
Cria-t-il, tu me vois accablé de douleur;
Si jamais des marchands tu fus le protecteur,
Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole.
Mercure gravement prend alors la parole :
Je sais quelle est ta perte, et j'en ai du regret;
Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret;
Ces chefs-d'œuvre galants dont tu pleures l'absence
Périssent presque tous au point de leur naissance,
Avortons malheureux dont le brillant destin,
Comme aux plus belles fleurs, ne dure qu'un matin.
Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
De tes auteurs noyés pêcher les tristes restes.
Descends : mais qu'aperçois-je ? ô prodige nouveau !
J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau;
Le nombre en est petit : vois-tu comme à la nage
Un favorable vent les repousse au rivage;
Le reste sous les flots demeure enseveli,
Et justement mérite un éternel oubli.

Mais ne t'afflige point d'une perte légère;
Les bons sont échappés, j'y fais mettre l'enchère;
Même avant que la lune ait montré son croissant,
Un seul pour le profit t'en vaudra plus de cent.

Minerve, cependant du danger alarmée,
Pour dégager Damon parle à la Renommée :
Il nous faut de l'argent; Damon en a promis,
Lui dit-elle; dépêche, avertis ses amis;
Qu'ils viennent promptement, si son péril les touche.
La déesse aux cent voix met la trompette en bouche,
Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les spectateurs en tous lieux rassemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse;
Des coudes et des poings écarte, fend la presse :
Prends courage, Damon, dit-il, je viens t'aider.
Te faut-il de l'argent? tu n'as qu'à demander.
Minerve alors s'approche et lui parle à l'oreille.
Il lui donne sa bourse. O subite merveille!
Cette paix où les Dieux travaillaient vainement,
La moitié d'un écu la fait en un moment.

LAINEZ.

Alexandre Lainez, poète singulier dont on a recueilli un petit nombre de vers heureux, né dans le Hainaut en 1650, mourut en 1710.

PIÈCES DIVERSES.

LES DEUX AMOURS AU BAL,

*A madame de ***.*

Deux habitants du pays de Cythère,
Amours nommés en langage vulgaire,
De par Vénus ayant commission,
Alloient remplir chacun leur mission.
L'un, de plaisirs et de fêtes avide,
Ne respiroit que le monde et le bruit;
L'autre, toujours doux, modeste, timide,
Fuyoit la foule et l'éclat qui la suit.

Nos voyageurs avoient fait longue traite;
Amours ne sont de roc ou de métal:
Où ferons-nous ce soir notre retraite?
Dit l'un des deux, à voix basse et discrète.
Où? d'un ton haut, lui répond l'autre, au bal.
De gîte, ami, là nous n'aurons disette:
C'étoit alors le temps du carnaval.
Vers du M*** soudain prenant la route,
Comme un éclair ce dieu perce la voûte
D'un cabinet de cent feux éclairé.
D'objets brillants le bal étoit paré.
Les ris, les jeux, se mêlant dans la danse,
En folâtrant en marquoient la cadence.
Là, notre Amour, l'amateur du fracas,

Le turbulent, j'entends, non le modeste,
Notre Amour, dis-je, animant tout du geste,
Mettant en œuvre et brans et blonds appas,
Que sais-je enfin? toute la mécanique
Dont ces dieux-là se servent en tel cas,
Pas ne tarda qu'il ne trouvât pratique :
Mais las! tandis qu'exerçant ses talents,
De plus d'un cœur il sait s'ouvrir l'entrée;
Son compagnon, Amour du bon vieux temps,
Du temps jadis, renouvelé d'Astrée,
Dans son maintien, tremblant, mal assuré,
Baisse les yeux en un coin retiré.
En vain pour lui son air demande grâce;
Point de pitié pour le pauvre étranger;
Nul cœur n'est là qui s'offre à l'héberger.
Nul : je dis trop : en un il trouva place,
En un je dis, et ce cœur fut le mien.
Ne demandez, Iris, par quel moyen
Ce jeune enfant sut chez moi s'introduire,
S'il me surprit, si je le voulus bien,
Point ne saurois au juste vous le dire :
Hors vous, alors mes yeux ne voyoient rien.

PORTRAIT DE MADAME DE MARTEL [1],

Connue auparavant sous le nom de Mademoiselle COULON.

Le tendre Apelle, un jour, dans ces jeux si vantés
Qu'Athènes autrefois consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus un portrait immortel.
Sans cette recherche importune,
Hélas! s'il avoit vu la divine Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

POÉSIES ANACRÉONTIQUES.

Sur une belle journée d'automne.

Que vois-je à mon réveil!
Un ciel en feu tout à coup change :
Que devient à l'instant cet affreux appareil
D'un dieu qui gronde ou qui se venge?
Le nuage craintif fuit devant le soleil,
Au souffle d'un zéphyr, un aquilon se range.
Ou Vénus en ce jour
Fait un nouveau frère à l'Amour,
Ou Bacchus fait vendange.

1 Dame connue par sa beauté autant que par son esprit.

Jouissance.

Coulez, coulez sans bruit, favorable rideau;
Faites prendre au grand jour les traits de la nuit même.
L'Amour a quitté son bandeau,
Il voit à plein tout ce qu'il aime
Sous le secret de son flambeau.
Que de jeux! que d'efforts dans sa tendresse extrême!
Dix fois je l'ai vu du tombeau
Remonter, plein de gloire, à sa grandeur suprême.
L'Amour content est un peu blême,
Mais il est beau.

Accommodement avec la Raison.

Quoi! toujours, Raison trop sévère,
Tu t'opposes à mes désirs,
Et viens troubler tous mes plaisirs!
Vois-tu cette bougie? Imite sa lumière :
Elle anime nos jeux, et ce charmant repas
Éclaire mes plaisirs et ne les trouble pas.

Sur un Cygne auquel l'auteur jetoit du pain en se promenant le long du canal de Fontainebleau.

Cygne voluptueux,
Veux-tu savoir, entre nous deux,
Pourquoi je t'aime?
Tu vis libre avec mille attraits,
Tu bois sans contrainte à longs traits,

Cygne, je bois, je vis de même;
Et Bacchus viendroit chez Rousseau [1]
Régler sur mes plaisirs la volupté suprême,
Si j'avois pour goûter un Champagne nouveau,
Ce col, qui ne te sert que pour boire de l'eau.

Sur la Tocanne, vin de primeur.

Ah! que je suis content de mon amour nouvelle!
Que de charmes, que d'agréments!
Elle est jeune, brillante, aimable et naturelle,
Et, quoique peu fidèle,
La volage fait mille amants,
Qui, sans être jaloux, n'ont du goût que pour elle.
Qu'elle enchante dans ce repas!
Qu'elle fait entre nous une agréable guerre!
A tant d'attraits, à tant d'appas,
Quoi! vous ne la connoissez pas?
Voyez-la briller dans mon verre.

ÉPIGRAMMES.

La Coquette.

Une coquette et des plus belles
Me dit à l'âge de vingt ans,
Que les cornes qu'Amour donne aux maris rebelles
Sont à peu près comme les dents,
En naissant elles font les maux les plus cuisants,
Dans la suite on mange avec elles.

1 Fameux marchand de vin.

Contre Linière.

Racine est mort, Linière vit;
Jugez si le bon goût pâtit.

Contre le même.

Qu'a donc Linière aujourd'hui?
Qu'il est sot avec un air sage!
Je vois le chagrin et l'ennui
Peints à grands traits sur son visage.
N'iroit-il point souper chez lui?

Contre Duché.

Quelle route, Duché, désormais vas-tu suivre?
Exilé du sacré vallon,
Vas-tu vendre au Liban tes écrits à la livre?
Ton *Jonathas* est mort par arrêt d'Apollon,
Quand le peuple hébreu le délivre,
Et la ville et la cour font mourir *Absalon*,
Quand ta muse le fait revivre.
Quelle route, Duché, désormais vas-tu suivre?

—

Je sens que je deviens puriste;
Je plante au cordeau chaque mot:
Je suis les Dangeaux à la piste,
Je pourrois bien n'être qu'un sot.

CHANSON.

Un ruisseau m'endormoit en tombant dans la Seine;
Mille oiseaux m'éveilloient et ranimoient ma veine :
Une aurore naissante éclairoit un chemin
D'où le Zéphire et Flore avec leur douce haleine
Faisoient neiger sur moi la rose et le jasmin.
J'aperçus tout à coup la beauté que j'adore;
J'oubliai les ruisseaux,
Je n'ouïs plus d'oiseaux,
Je ne vis plus de Flore,
De roses, de jasmin, de Zéphir, ni d'Aurore.

SANLECQUE.

Louis de Sanlecque, né à Paris en 1652, fut professeur d'humanités dans le collége que la Congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève avait à Nanterre. Il mourut le 14 juillet 1714, dans son prieuré de Garnai, près de Dreux. Ses vers sont négligés, mais ils offrent d'assez fréquentes saillies.

POÈME.

Sur les mauvais Gestes de ceux qui parlent en public, et surtout des Prédicateurs.

C'est en vain qu'un docteur qui prêche l'Évangile,
Mêle chrétiennement l'agréable et l'utile.

S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler,
Si dans tout son dehors il ne sait se régler,
Sa voix ne charme plus, sa phrase n'est plus belle,
Dès l'exorde j'aspire à la *gloire éternelle*;
Et, dormant quelquefois sans interruption,
Je reçois en sursaut sa bénédiction.

Vous donc qui, pour prêcher, courez toute la terre,
Voulez-vous qu'un grand peuple assiége votre chaire?
Voulez-vous enchérir les chaises et les bancs,
Et jusques au portail mettre en presse les gens?
Que votre œil avec vous me convainque et me touche;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche;
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un théâtre, y parlent tour à tour.
Il est des damoiseaux dont l'œillade amoureuse
Accompagne toujours la phrase précieuse :
Qu'un air pareil jamais n'efféminé vos yeux.
J'aimerois mieux encor ces prêcheurs furieux,
Qui portant vers le ciel leurs regards effroyables,
Apostrophent les saints comme on chasse les diables;
Et qui voulant prouver que le Seigneur est doux,
Gâtent leurs arguments par des yeux en courroux.

Surtout, gardez-vous bien, mémoires chancelantes,
De montrer dans vos yeux deux prunelles roulantes.
Quelle pitié de voir l'orateur entrepris,
Relire dans la voûte un sermon mal appris!

Vos yeux vous rendent sots de plus d'une manière.
Pourquoi, quand vous criez, fermez-vous la paupière?
Tel jadis l'Andabate, armé de son poignard,
Combattoit à l'aveugle, et vainquoit par hasard.

Mais vous, qui blâmez tant la paupière cousue,
Ne m'ouvrez pas des yeux où rien ne se remue.
Quel acteur êtes-vous, lorsque vous me parlez?
Votre gosier s'enflamme, et vos yeux sont gelés.
C'est ainsi qu'autrefois on voyoit des idoles,
Sans animer leurs yeux, animer leurs paroles.
Mais si votre œil enfin s'obstine à se glacer,
Au cercle de Benoît [1] il faudra vous placer.

Jadis un charlatan, docteur en médecine,
Devina (car chez eux vous savez qu'on devine)
Que l'œil pouvoit avoir lui seul plus de cent maux.
Mais moi, qui de cet œil dois compter les défauts,
Sans faire le devin, j'en trouve plus de mille.
Tantôt je ris de voir une paupière agile
Se mouvoir par article, et joindre à chaque instant
Le jour avec la nuit dans un œil clignotant.
Tantôt d'un cours réglé la prunelle agitée,
D'un coin de l'œil à l'autre est sans cesse emportée.
Ainsi du Marché-Neuf le Maure [2] ingénieux

1 Ouvrier en figures de cire

2 Tête de Maure qui remue les yeux, dans l'horloge du Marché-Neuf.

Fait jouer par minute un ressort dans ses yeux.
L'un, poussant dans les airs ses regards pleins de zèle,
Jusqu'au haut de son œil fait enfuir sa prunelle;
L'autre, sans y penser, nous met dans l'embarras,
En voyant du côté qu'il ne regarde pas.
Ici, cet œil qui craint la trop grande lumière,
N'ose voir qu'au travers des poils de sa paupière;
Là, ce jeune étourdi regarde à tout hasard.

Mais voyons comment l'œil doit jeter son regard.
Veut-il de la tristesse exprimer les alarmes;
Qu'une foible prunelle y nage dans les larmes.
Veut-il paroître gai; que les jeux et les ris
Fassent autour de lui mille agréables plis.
Doit-il être en fureur; que ses vives prunelles
D'une comète en feu dardent mille étincelles.
Doit-il être percé des traits de la pitié;
Que la langueur l'abatte, et le ferme à moitié.
Dans l'amour, il est doux; dans la haine, sévère.
Il est troublé, s'il craint; il est clair, s'il espère.
Dans un étonnement il ne peut se mouvoir;
Dans une rêverie il regarde sans voir.
L'œil sait toujours du cœur les premières nouvelles.
C'est lui qui le premier épouse ses querelles,
Qui sert ses passions, qui suit ses intérêts,
Qui n'est point en repos si le cœur n'est en paix.
L'œil enfin pleure ou rit, quand le cœur le désire.

Mais que jamais le front n'ose les contredire.

Il faut qu'à sa manière il fasse ce qu'ils font.
Ce qu'on voit peint dans l'œil doit être écrit au front.

Il ne faut donc jamais que le front se sillonne,
S'il ne reçoit du cœur une loi qui l'ordonne;
Et si l'œil ne subit la loi tout le premier,
Un docteur sans cela déclame en écolier.

Ainsi n'ayez point l'air de ce missionnaire,
Qui, n'ayant ni le cœur ni l'œil pleins de colère,
Contraint toujours son front à se rider pour rien.

Que votre bouche aussi s'ouvre et se ferme bien;
Souvent d'un seul côté la bouche se renverse,
Et fait prendre à ses mots un chemin de traverse.
Souvent, la bouche ouverte, on a beau s'efforcer,
Chaque lourde syllabe est une heure à passer.
Ici, cet orateur qui pousse une invective,
A chaque mot qu'il dit fait pleuvoir sa salive.
Là, je ris de ce fat qu'on voit à tout propos
Caresser sa pensée, et rire à tous ses mots.
L'un, quand son front se ride, ayant un œil farouche,
Pour la moindre syllabe ouvre toute la bouche,
Et, craignant que sa voix n'avorte entre ses dents,
Lance de ses poumons des mots toujours tonnants.
L'autre, pour éviter ces manières outrées,
Ne parle qu'au travers de ses lèvres serrées,
Et, comme un instrument qui ne rend que des sons,
De ses mots retenus ne nous dit que les tons.

Enfin on peut compter plus de mines burlesques
Que n'en grava jamais Calot dans ses grotesques;
Et souvent tel qui croit les autres grimaciers,
Est au haut de ma liste écrit tout des premiers.

Vous donc de qui la bouche est digne de censure,
Croyez qu'il est honteux d'en outrer la figure.
Ne remuez jamais vos lèvres qu'en parlant,
Et ne les ouvrez pas pour attraper du vent.

N'allez pas publier la loi de l'Évangile
De l'air impétueux dont parloit la Sibylle.
On soutient un mensonge avec emportement,
Mais une vérité doit se dire aisément.

Toutefois il est vrai qu'un ton plein d'énergie
Doit des cœurs assoupis guérir la léthargie;
Mais quoique de la voix il faille s'efforcer,
La bouche n'a jamais le droit de grimacer.

Il ne suffit donc pas à l'acteur qui se forme
Que son œil et son front reçoivent la réforme;
Sa bouche doit encore, en se réglant sur eux,
Joindre son action à ce qu'ils font tous deux;
Afin qu'après cela tous trois d'intelligence
Forment sur le visage une triple alliance.
Ne croyons pourtant pas au visage parfait,
Sitôt que dans l'acteur ce bel accord s'est fait,
Le moindre mouvement d'une tête volage

Pourroit d'un ange même enlaidir le visage.
En effet, quand vos yeux, remplis de majesté,
Des célestes esprits répandroient la clarté;
Quand Dieu sur votre front graveroit la figure
De ce TAU glorieux dont parle l'Écriture;
Quand votre bouche enfin, faisant sortir sa voix,
D'un ton de précurseur feroit trembler les rois
(Ne prenez point ceci sur le pied d'hyperbole):
Si l'on voyoit toujours, de parole en parole,
Sur le pivot du cou votre tête tourner,
Ces trois talents qu'en vous je viens d'imaginer,
Cette voix si terrible au plus fier auditoire,
Ces yeux où Dieu feroit un essai de sa gloire,
Ce front scellé du sceau de sa divinité,
Tout cela n'auroit plus qu'une vaine beauté.

Il ne faut pas aussi, gravités espagnoles,
Qu'une tête immobile énerve vos paroles.
On a de l'air d'un fat quand on est trop Caton.
Que ceux qui dans leur sein enfoncent leur menton
Ne mettent plus ainsi leur col à la torture,
L'art ne permet jamais de forcer la nature.
Pour ceux de qui la tête affecte un air penché
Tartufe eût fait comme eux, s'il eût jamais prêché.
Mais vous, de qui les mains et la tête branlante
Forcent chaque syllabe à devenir tremblante,
Vous deviez autrefois avoir été choisis
Pour faire les trembleurs à l'opéra d'Isis.

Nous voyons des prêcheurs coiffés à la moutonne,
Se faire les yeux grands, et la bouche mignonne,
Se radoucir la voix, et pour tout geste enfin
Aux dames d'alentour faire la belle main.
Est-ce là nous tracer le chemin de la gloire?
Non; c'est faire l'amour à tout un auditoire.
Mais ce n'est pas ici qu'il faut moraliser,
Un maître n'a le droit que de dogmatiser.

Songeons à ce docteur dont la voix pédantesque
Donne un nouveau relief à son air soldatesque.
Vous le voyez toujours campé comme un lutteur,
Avec ses poings fermés morguer son auditeur.
Il semble, quand il veut pousser un syllogisme,
Qu'il appelle en duel tout le christianisme;
Ou que, de sa fureur nous prenant pour témoins,
Il veuille défier le diable à coups de poings.
Mais l'âme des chrétiens devient un champ stérile,
Quand de tels insensés y sèment l'Évangile :
Car il n'est point de fou qui prêche utilement,
Et la sagesse en nous doit parler sagement.

On raconte qu'un jour certain missionnaire,
Après mille raisons ne sachant plus que faire,
Pour convertir un Suisse instruit par Mélanchthon,
Le convainquit enfin à grands coups de bâton.
Or, si pour une fois le zèle apostolique
A rendu par miracle un bâton pathétique,
Conclura-t-on d'abord qu'un docteur furibond

Ait droit de s'escrimer de son bras vagabond?
Non, non. Un orateur n'est point une furie.

Prêchez donc sans fureur et sans effronterie.
Ne soyez ni trop lent, ni trop précipité;
Distinguez bien l'air vif d'avec l'air emporté.
Soyez grave sans faste, aisé sans nonchalance,
Modeste sans froideur, hardi sans insolence.
Joignez vos agréments aux règles de notre art;
Quiconque plaît sans lui, ne plaît que par hasard.
Sans lui craignez toujours quelque trait de satire.
Et si cet orateur que tout Paris admire,
Néglige avec succès l'art qu'il sait mieux que moi,
C'est qu'il est comme un prince au-dessus de la loi.

Je connois parmi nous certains sots immodestes,
Qui pour un mot tout seul vont nous faire cent gestes.
J'en sais d'autres aussi, pour le moins aussi sots,
Qui, pour un geste seul, vont nous dire cent mots.
Mais du geste et du sens la mesure pareille
Doit autant charmer l'œil qu'elle charme l'oreille.
Si le geste et le sens sont toujours de complot,
Un seul geste jamais ne dément un seul mot.
Surtout n'imitez pas cet homme ridicule,
Dont le bras nonchalant fait toujours la pendule.
Au travers de vos doigts ne vous faites point voir,
Et ne nous prêchez point comme on cause au parloir.
Chez les nouveaux acteurs, c'est un geste à la mode,
Que de nager au bout de chaque période.

Chez d'autres apprentis l'on passe pour galant,
Lorsqu'on écrit en l'air, et qu'on peint en parlant.
L'un semble d'une main encenser l'assemblée;
L'autre à ses doigts crochus paroît avoir l'onglée.
Celui-ci prend plaisir à montrer ses bras nus;
Celui-là fait semblant de compter ses écus.
Ici, ce bras manchot jamais ne se déploie;
Là, ces doigts écartés font une patte d'oie.
Souvent, charmé du sens dont mes discours sont pleins,
Je m'applaudis moi-même, et fais claquer mes mains.
Souvent je ne veux point que ma phrase finisse,
A moins que pour signal je ne frappe ma cuisse.
Tantôt, quand mon esprit n'imagine plus rien,
J'enfonce mon bonnet, qui tenoit déjà bien;
Quelquefois en poussant une voix de tonnerre,
Je fais le timballier sur les bords de ma chaire.

Le reste n'y est pas.

ÉPIGRAMME

Contre un mauvais Auteur, qui avoit fait un poème intitulé : Tombeau de Turenne.

Quand je vois Baudinet [1] avoir l'âme si vaine,
Que de nommer ses vers le tombeau de Turenne,
J'en raille et je le dis tout net,
Quoi! c'est là le tombeau d'un si grand capitaine?

[1] Nom en l'air.

Non, non, mettons au bas d'un tombeau si mal fait :
« Ci gît le pauvre esprit qu'a perdu Baudinet. »

AUTRE.

Une vieille coquette a beau se contrefaire,
Dans son œil qui s'enfonce on lit son baptistère;
Par-là tout son visage est si déconcerté,
Qu'en dépit de soi-même il dit la vérité.

PLACET AU ROI,

Pour lui demander une Abbaye.

Nous avons, grand héros, deux desseins différents :
Vous, de vaincre vingt rois, et moi, vingt concurrents.
Mais l'un de ces desseins est mieux conçu que l'autre:
Que cependant tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien
Comme je vous réponds du vôtre!

CHANSON

A madame de Ponchartrain, qui, dans le château de Ponchartrain, pressoit, depuis plusieurs jours, l'Auteur de faire contre elle une satire.

Ah! quel écueil pour ma satire
Que madame de Ponchartrain!
Plus j'y veux trouver à redire,
Plus je vois que je rêve en vain.

Est-il un plus cruel martyre
Pour un railleur du genre humain?
Ah! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain!

C'est bien malgré moi que j'admire
Ce port noble, cet air serein,
Et ce majestueux sourire
Dont le pouvoir est souverain.
Ah! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain!

Adieu Toureil, je me retire :
Ma muse ailleurs ira son train.
Elle ne vit que de médire,
Elle mourroit ici de faim.
Ah! quel écueil pour ma satire
Que madame de Pontchartrain!

SONNET

A MONSEIGNEUR DE PONTCHARTRAIN,

CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES, ET GRAND ENNEMI DES LOUANGES;

Au sujet de la survivance de sa charge de secrétaire d'Etat, qui venoit d'être donnée à Monseigneur son fils.

La glorieuse survivance
Que ton fils vient d'avoir du roi!

Qu'il est digne, même sans toi,
D'une si belle récompense !

Il a ton esprit, ta prudence.
Il est ton fils en tout emploi.
Enfin tout ce que je lui voi
Est né pour la surintendance.

Je m'aperçois que tu pâlis
A son éloge que tu lis :
La délicatesse est extrême.

Surtout, point de mauvaise humeur,
Je suis audacieux rimeur,
Je te... je te loûrois toi-même.

MADRIGAL AU ROI,

Pour remercier Sa Majesté de ce qu'elle avoit témoigné qu'elle ne cherchoit que l'occasion de faire du bien à l'Auteur.

Grand roi, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême.
Il ne faut pas aussi qu'il soit digne de toi,
Il te rendroit pauvre toi-même.

BILLET

A monseigneur de Pontchartrain, pour avoir une prompte audience.

Certain rimeur jadis pédant,
(Qui pourtant n'est pas impudent),
Pourroit-il avoir audience?
Bon Dieu! qu'il seroit réjoui,
Si vous aviez la patience
D'ajouter à ces mots un oui!

VALINCOUR.

Jean-Baptiste Henri de Trousset de Valincour, né le 1er mars 1653, fut secrétaire général de la marine, membre de l'Académie française, honoraire de celle des sciences et académicien de la Crusca. Il mourut à Paris le 4 janvier 1730. Il avait du goût et quelque talent pour la poésie.

LE ROSSIGNOL EN CAGE,

FABLE.

Un rossignol dont le ramage
Effaçoit les plus belles voix,
S'ennuya du séjour des bois
Qui lui paroissoit trop sauvage.

Quoi! disoit-il en son langage,
Moi qui suis des humains et le charme et l'amour,
Je m'amuse en ces lieux à chanter nuit et jour
Tout ce qu'on ouït de plus doux, de plus tendre :
Mais de tous mes airs nouveaux,
Quel fruit ici puis-je prétendre?
De charmer des hibous, ou bien des étourneaux,
Ou tout au plus quelque jeune bergère
Qui bien souvent encore sur la tendre fougère
Aime mieux s'en faire conter
Par son amant que m'écouter.
Aussitôt ce chantre peu sage
Quitte son bois, vient à Paris;
Il se laisse prendre, il est pris;
On l'enferme dans une cage;
On le porte aussitôt dans un palais doré,
Il y chante, il est admiré;
Chacun vient l'écouter; il se sait fort bon gré
De sa condition nouvelle.
Toute nouveauté paroît belle.
La fille du logis le vient tous les matins
Appâter de ses propres mains;
Personne n'oseroit y toucher qu'elle-même.
Le rossignol rend grâce à ses heureux destins,
Ne désire plus rien dans son bonheur extrême
Que de le voir durer toujours;
Cela dura bien quinze jours.
Mais comme avec le temps il n'est rien qui n'ennuie,

Malgré le doux genre de vie
Dont il avoit été charmé,
Il vint à s'ennuyer de se voir enfermé;
Tous ses admirateurs vinrent à lui déplaire :
Il n'aimoit plus à chanter
Quand on venoit l'écouter.
Sans cesse il regrettoit son séjour solitaire;
Mais ce furent autant de regrets superflus :
Dans ces bois il ne retourna plus;
Et malgré tous les soins de sa jeune maîtresse,
Il mourut enfin de tristesse.
La prison la plus charmante
Est toujours une prison;
Et souvent ce qui nous enchante
N'a rien d'aimable que le nom.

IMITATION D'HORACE.

De la fin de nos jours ne soyons point en peine;
C'est un secret, Philis, qui n'est que pour les dieux.
Méprisez ces devins dont la science vaine
Se vante follement de lire dans les cieux.

Attendons en repos l'ordre des destinées,
Prêts à leur obéir à toute heure, en tout temps;
Soit qu'il nous reste encore un grand nombre d'années
Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers moments.

Ne songez qu'aux plaisirs que donne la jeunesse,
Nos jours durent trop peu pour de plus grands desseins;

Ce temps, cet heureux temps se dérobe sans cesse,
Et fuit bien loin de moi tandis que je m'en plains.

Profitez en ce jour des douceurs de la vie;
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir,
Et qu'après tout, Philis, c'est faire une folie
Que perdre le présent à chercher l'avenir.

VERGIER.

Jacques Vergier, né à Lyon en 1657, fut assassiné à Paris, le 23 août 1720, en revenant de souper chez un de ses amis. Rousseau le Lyrique fait l'éloge de ses *chansons*, et dit qu'elles pourraient le faire passer à bon droit pour l'*Anacréon français*. Vergier, dit Voltaire, est à l'égard de La Fontaine, ce que Campistron est à Racine, imitateur faible, mais naturel.

ÉPITRES.

M. de La Fontaine à M. Vergier.

C'est pitié, monsieur, que de nous autres mortels : nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait aucune résolution de nous défendre. Voilà un commencement bien moral; je ne sais si la suite sera pareille. Qu'avoit à faire

M. d'H... de s'attirer la visite qu'il eut dimanche, et que ne m'avertissoit-il? je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son très-humble serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards..... je vous en fais le juge, sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles M. d'H... m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description tout entière de mademoiselle de B..... je serois parti avant le dîner; je ne me serois pas écarté de trois lieues comme je fis, ni n'aurois pas été comme un idiot me jeter dans Loure, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue, et plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluie me fit arrêter plus de deux heures à Aunoy. J'étois encore à cheval qu'il étoit près de dix heures du soir; et un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route. Il me remit dans la voie, en dépit de mademoiselle de B... qui m'occupoit tellement, que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin, si bien que ne pouvant gagner Paris, qui étoit à plusieurs lieues, il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que sans la visite qu'elle vous fit, je n'aurois pas eu un gîte, dont il plaise à Dieu de nous délivrer. J'eus beau dire l'oraison de saint Ju-

lien, mademoiselle de B... fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et rêveries dont on a fait des contes dans tout Paris. Vous conterez s'il vous plaît à la campagne l'Iliade de mes malheurs : non que je veuille vous attrister tous tant que vous êtes; quand je le voudrois, on ne plaint guère les gens de mon âge qui tombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire,
Cet homme n'est-il pas fou?
Dans l'entreprise qu'il tente,
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous avez raison d'en parler ainsi; j'en conviens.

Amarante est jeune et belle.
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque cruelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je pense en mon cerveau,
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer nymphe si jolie.

Sans être le dieu d'Amour.
Amarante et le printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.
Par les lis premièrement
J'entame le parallèle,
Et soupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin :
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels;
Il faut offrir des autels
A ces lis ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher,
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'hymen et son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas-lieux !
Bientôt pour moi ces deux titres,

A la belle dédiés,
Se verroient mis à ses pieds;
Et vous bientôt vous auriez
Le revenu de deux mîtres:
L'une est Saint-Germain-des-Prés.,
L'autre est Saint-Denis en France.
Voilà votre révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra:
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes,
C'est à vous sagement fait:
Hélas! ce n'est qu'un souhait!
Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée:
Peu chanceux, et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous, celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.
Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses,
Ceux-là sont nouveaux fleuris,
Celles-ci sont frais écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue,
Et la beauté que je loue,

Par ses trésors éclatants,
Fait honte à ceux du printemps.
Comment pourrai-je décrire
Ses regards si gracieux?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante :
Adieu, volages amours,
Selon l'objet, la constance;
Celle-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf sœurs
M'ont promis d'avoir pour elle
De pleins amas de douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à sa cour.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque reine de Cythère
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le porte mon aventure. Il me semble même que ces

vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pourrez vous en moquer tant qu'il vous plaira, je vous le permets; et si cette jeune divinité, qui est venue troubler mon repos, y trouve sujet de se réjouir, je ne lui en saurai pas mauvais gré. A quoi servent les radoteurs? qu'à faire rire les jeunes filles. Si mademoiselle de G... est encore à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire de ma part, que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les Grâces ne quittent point. Je suis, etc.

Réponse de M. Vergier à M. de La Fontaine.

N'EN soyez point en peine, monsieur, le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes : on a eu sur cela toute la fermeté que vous pouvez désirer; et il n'est pas jusqu'à mademoiselle d'H... qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait été divertie; enfin tout le monde en a ri, personne n'en a été surpris.

QUE vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?

Ulysse, beau parleur, ni moins vieux, ni moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour, sur maint et maint rivage?
Qu'en quittant cet objet, dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare;
Et qui pourroit être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse;
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, et ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune;
Il dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se lève au matin, sans savoir pourquoi faire:
Il se promène; il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait [1].

On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de quatre lieues: selon l'ordre

1 « Il semble, dit La Harpe, que d'écrire à La Fontaine ait porté bonheur à Vergier. Ces vers sont certainement au nombre des plus jolis qu'il ait faits ».

et selon les lois du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et votre cheval auroient pu vous porter, ou du moins jusqu'à ce que quelque muraille opposée à votre passage, en vous heurtant, vous fit changer de route; et cette présence d'esprit doit désormais vous justifier des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulysse, j'ai fait réflexion que le titre d'Odyssée conviendroit peut-être mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez; et les erreurs de ce héros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une différence entre Ulysse et vous.

Ce héros s'exposa mille fois au trépas;
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas:
Quels périls ne couriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre?

Mais la différence est petite, et il falloit bien que cette comparaison eût le sort de toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus justes dans les vôtres. Celle du printemps est charmante, et celle de l'aurore est riante au possible. Enfin l'une et l'autre sont telles, qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me

doute fort qu'une dame et une demoiselle qui sont ici ne les ont point vues sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe, que l'ambition d'être la plus belle. Mais vous avez un bon moyen de vous remettre en grâce

De votre muse ravissante
Les chants, les discours séducteurs,
Apaiseront par leurs charmes flatteurs
Cette tempête menaçante :
Un encens bien moins précieux
Que n'est celui que votre main présente,
Calma cent fois la colère des Dieux.

Après tout, monsieur, c'est bien le moins que je doive à vos présents que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Espagne; et puisque vos rêveries sont si agréables, je ne m'étonne pas que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique; et je vous avoue qu'en lisant votre Lettre, je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donnés vos songes,
J'ai quelque temps abandonné mes sens
A de si doux et si plaisants mensonges !
Déjà mon esprit prévenu
De vos riches bienfaits régloit le revenu;

Déjà dressant des équipages,
Je me donnois jusqu'à des pages;
Et digne nourrisson de l'aise, du sommeil,
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus des abbés seulement,
Et que tout autre humain ignore.
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raison, qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persécuter toujours cruellement,
Est venue à mes yeux détruire,
Du faîte jusqu'au fondement,
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tant perdu, et de cela il me reste une chose que j'estime infiniment : c'est le plaisir de savoir que vous me voulez du bien, et que vous avez en quelque manière pour moi les sentiments d'amitié que j'ai pour vous. J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de B... Sa jeunesse et sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit; mais je ne doute pas que des douceurs si bien apprêtées ne l'aient beaucoup touchée. M. et madame d'H... m'ont chargé de vous faire leurs compliments. Votre lettre leur a fait un plaisir infini, et je pense que la campagne qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient souvent régalés de pareilles lectures. Mademoiselle G... me charge de vous dire, monsieur,

qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les grâces dont vous la louez, que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez. Je suis, etc.

A MONSIEUR LE DUC DE NOAILLES

Pour lui demander, en remboursement de ma charge de commissaire de marine, une maison de campagne appartenant au roi.

Je ne rêve que campagne ;
Pour cet innocent séjour,
Je bâtis nuit et jour
Mille châteaux en Espagne.
Sur cela, mes visions
Forment plus d'illusions
Qu'une ambitieuse mère
N'en enfante et n'en nourrit
Pour un fils qu'elle chérit;
Réalisez ma chimère,
D'un seul mot vous le pouvez :
En main, seigneur, vous avez
Et la forme et la matière:
Même à ce mot plein d'appas,
Sans y songer, n'allez pas
Donner sa puissance entière :
Car tant de force il prendroit,
Qu'à l'instant il me rendroit
Le souverain et le maître

D'un palais dont la splendeur,
Et dont la vaste grandeur
M'incommoderoient peut-être.
Je ne veux qu'une maison,
Dont la plus saine raison,
Selon mon rang, ma naissance,
Règle la magnificence :
Qu'en un petit bâtiment,
Un modeste ameublement,
Sans égard aux goûts de mode,
N'ait qu'un air propre et commode
Pour son plus riche ornement :
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, fasse éclore
Ses fleurs en toute saison;
Vue au riant horizon
Sans être précipitée,
Supérieure pourtant,
De tous côtés présentant,
Dans une juste portée,
L'aimable variété,
Dont en sa fécondité
Nature pour nous décore
Les champs les plus fortunés :
Coteaux richement ornés,
Plaines plus riches encore;
Rivière au cours serpentant,
Dont le flot qu'elle promène,

[illegible] s'éveille portant
[illegible] qu'elle amène :
[illegible] bosquets dispersés,
[illegible] aux cieux élancés,
[illegible], hameaux, châteaux, villages,
Divers spectacles donnant :
Laborieux attelages,
Tantôt les champs sillonnant,
Tantôt les moissons traînant :
Parmi de vastes prairies,
Troupeaux sans nombre paissants,
Et sur les herbes fleuries,
Leurs gardiens innocents
Au son des hautbois dansants.
Mais quel chant plein d'allégresse
Vient de ces coteaux heureux,
Que d'un regard amoureux
Le soleil toujours caresse ?
C'est Bacchus qui de ses dons
Vient y couronner l'automne :
Je reconnois, aux fredons
Que la vendangeuse entonne . .
L'air vif et réjouissant,
Que ce Dieu, même en naissant,
A tous les hommes inspire.
L'amour aux yeux satisfaits,
Le suit et croît son empire
Affermi par ses bienfaits.

Dieux, quelle aimable peinture,
Et quel spectacle charmant
Pour un cœur simple, et n'aimant
Que la plus simple nature!
Au-devant de ses plaisirs,
Je sens que tout mon cœur vole
Plus enflammé de désirs
Que n'est le berger qui vole
Un baiser, tendre larcin,
Sur le blanc et ferme sein,
Ou sur la bouche vermeille
De sa belle qui sommeille.
Mais, dans cet aimable lieu,
Que la douceur de ma vie
Doit sembler digne d'envie!
Là, dans un juste milieu,
La vertu voluptueuse,
La volupté vertueuse
Ne se séparent jamais.
La liberté souhaitée
Sans cesse y règne aussi, mais
Modeste et non effrontée,
Ni telle qu'en ce temps-ci,
On la voit régner ici.
Si dans cette humble chaumière
Mes amis viennent me voir,
Soudain pour les recevoir
L'amitié court la première;

Tandis que la propreté,
La sage simplicité,
Délicates et légères,
Et par bon goût ménagères,
Vont préparer un repas,
Où les mets n'excèdent pas
Les besoins de mon convive;
Mais où vins fins et brillants
Versent à flots pétillants
Une joie et pure et vive.
Enfin, c'est en ce séjour
Que, sans compter un seul jour,
J'attendrai l'heure ordonnée
Pour fin de ma destinée,
Du même esprit, du même œil,
Dont après chaque journée,
Je vois la nuit ramenée,
Et de pavots couronnée,
Me plonger dans le sommeil.

Comme je viens de mourir dans ces derniers vers, et d'y mourir avec assez de fermeté, il seroit contre la vraisemblance que je les poussasse plus loin; aussi-bien, monseigneur, les aurez-vous peut-être trouvés longs de reste; mais je puis, sans choquer les bienséances, employer le papier qui me reste ici, à vous supplier très-humblement en prose, qui est, je pense, le langage naturel des

morts comme des vivants, de vouloir bien vous ressouvenir de la très-humble prière que j'ai l'honneur de vous faire au sujet du remboursement de ma charge de commissaire de la marine. Le moyen que j'ai pris la liberté de vous proposer est encore dans son entier, et dans vos mains. Vous m'avez fait l'honneur de me dire, monseigneur, que les puissances couroient sur son marché, et vous faisoient la même demande; mais j'ai sur elles le droit de primauté, le droit de votre bienveillance, qui semble devoir tout surmonter, et ce qui est plus puissant que tout cela auprès de vous, monseigneur, j'ai le droit de la justice, car je ne demande qu'un légitime paiement d'une dette très-légitime. Et sans doute, ces puissances n'opposent à tous ces droits que le crédit de leur rang. Je ne laisse pourtant pas de convenir, après avoir bien balancé leurs forces avec les miennes, que les leurs pourroient bien l'emporter, si vous n'avez agréable de mettre la main de mon côté. Enfin, monseigneur, je vous supplie très-humblement de vouloir bien considérer que mon idée s'est tellement fixée à la maison proposée pour mon remboursement, que je n'en détourne pas un instant mes regards, et que j'ai pour elle la constance et la fidélité que j'éprouvois autrefois dans des attachements plus doux, mais moins nécessaires : que je suis nuit et jour, en esprit et en pensée, couché sur le seuil de cette porte, comme

le sont sur le seuil de la porte de leurs maîtresses, certains amants malheureux et bannis, et que si, par pitié, vous ne m'en procurez pas bientôt la jouissance, pardonnez, monseigneur, l'expression et l'emploi que je vous donne ici, je ne sais ce que je deviendrois. J'ai l'honneur d'être, etc.

*A madame V***. sous le nom d'Astrée.*

La sage, l'aimable Astrée,
Dont mon âme pénétrée
Gardera le souvenir,
Jusqu'au jour qui doit finir
De tous mes jours la durée,
M'ordonne de lui tenir
Ma téméraire promesse,
De l'amuser par ces sons
Que l'harmonieux Permesse
Inspire à ses nourrissons.
Muse, long-temps négligée,
C'est à toi que j'ai recours,
Puis-je voir sans ton secours
Ma promesse dégagée?
Quitte les champs toujours verts,
Que de ses brillantes traces
Honore le dieu des vers,
Et de tes sœurs et des Grâces
Emprunte les traits divers.
Viens, accours à ma prière,

Et regarde la carrière
Que je te destine ici,
Comme la plus illustrée
La plus périlleuse aussi
Où tu te serois rencontrée.
Prends donc ton plus bel atour,
Et rends-toi digne à ton tour
De paroître aux yeux d'Astrée :
Mais des riches vêtements
Qu'en ce jour ta main prépare,
Bannis les vains ornements
Dont le mauvais goût se pare ;
Evite ces faux brillants
Qui, d'autant plus méprisables,
Qu'ils ont paru pétillants,
Sont parfaitement semblables
A ces feux audacieux
Qui la nuit osent aux cieux
Contrefaire les étoiles,
Et qui sous les sombres voiles
Brillent sans solidité;
Matière visqueuse et crasse,
Dont le cours précipité
Ne nous laisse aucune trace
Qui marque qu'elle ait été.
Du sérieux affecté,
De savante précieuse,
De l'immodeste gaîté,

De fille licencieuse,
Evite l'air détesté.
Tu dois, d'un autre côté,
Fuir la froide sécheresse
De l'austère gravité,
Comme aussi la lâcheté
De l'indolente paresse.
Mais sois ornée avec choix
De ces beautés immortelles,
De ces fleurs toujours nouvelles
Qu'à pleines mains autrefois
Moissonnèrent sur ses traces
Les Saphos et les Horaces.
Dans leurs contours singuliers,
Que les traits soient réguliers,
Que l'éclat et la justesse
L'un par l'autre soutenus,
Que de la délicatesse
Les charmes si peu connus;
Que les grâces les plus vives,
Mais dans leur vivacité
Toujours simples et naïves,
Répandent sur ta beauté
L'aimable air de nouveauté.
La galante gentillesse,
Les jeux badins et les ris,
Près d'Astrée auront leur prix,
S'ils y sont avec noblesse:

Car badiner finement
Et soutenir l'enjoûment
Sans blesser la bienséance,
Souvent sur le merveilleux,
Malgré son air orgueilleux,
Mérita la préséance;
Et dans le sacré vallon
On ne voit point Apollon
De louanges plus avare
Au riant Anacréon
Qu'à l'impétueux Pindare.
Mais je ne m'aperçois pas
Qu'en décrivant les appas
Dont doit en cette journée
Ma muse paroître ornée,
C'est Astrée et ses attraits
Qu'ici je viens de décrire;
J'y reconnois tous ses traits,
C'est elle, c'est son sourire,
Ce sont tous ses agréments,
Son esprit, son caractère,
Ce feu dont un goût austère
Soutient tous les mouvements:
Oui, c'est son portrait fidèle
Qu'ici je viens d'exposer;
Mais quel plus parfait modèle
Pourrois-je me proposer!
Et des traits de cette belle

Jusqu'au fond du cœur frappé,
Pouvois-je, d'elle occupé,
Dépeindre autre chose qu'elle?

MADRIGAUX.

M'ABANDONNANT un jour à la tristesse,
Sans espérance et sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantoit ma jeunesse;
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour,
Et peux-tu bien, ingrat Amour,
Toi que je fis, en sortant de l'enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
En laisser terminer le cours
Par l'ennuyeuse indifférence?
A ces mots, je vis dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
En souriant, me dit: Ne te plains plus;
Je veux mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Quélus.

A UNE DEMOISELLE

En lui envoyant un Amour déguisé en Cordelier.

Sous un visage séculier
L'Amour n'ayant pu vous surprendre,

Pour vous soumettre vient de prendre
Le visage d'un Cordelier.

Je ne sais point par quel augure
Il prend cette étrange figure.
Est-ce que cette robe auroit quelque vertu?
Mais enfin il en fait son habit de dimanche,
Et depuis que d'un froc il se voit revêtu,
Il croit vous tenir dans sa manche.

FONTENELLE.

Bernard le Bovier de Fontenelle, philosophe, savant et poète, né le 11 février 1657, à Rouen, était neveu du grand Corneille. Il mourut le 9 janvier 1757, membre des trois Académies françaises des Sciences, des Inscriptions et Belles-Lettres On reconnaît dans tous ses ouvrages en prose, un philosophe clair et profond, un bel esprit fin, enjoué, délicat et galant; sa poésie est faible en général; on cite cependant de lui quelques pièces d'une tournure très-agréable.

APOLOGUE.

L'Amour et l'Honneur.

Dans l'âge d'or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans lois et sans contrainte,
On voit qu'Amour eut un règne éclatant;
C'est une erreur; il fut si peu content,

Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il ; je règne et je n'ai point de gloire,
J'aimerois mieux dompter des ennemis ;
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours, Jupin rêve et produit
L'austère honneur, épouvantail des belles,
Rival d'amour et chef de ces rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin, et puis faisant un saut :
Père des Dieux, dit-il, je te rends grâce,
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

SONNET.

Je suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque, tout hors d'haleine, il couroit après elle,
Et racontoit partout la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné),

Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit né.
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth. Arrêtez ..., bagatelle :
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine;
Je suis, par mon savoir, dieu de la médecine.
Daphné couroit encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête;
Je suis un jeune dieu, toujours beau, toujours frais,
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

Le Portrait de Clarice.

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas :
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables;
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché;
Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive et dont l'air vif soit sage,
Où règne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien et qui pourtant engage:
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.
Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Sans prétendre à ce caractère,
Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément;
Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire :
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former :
Comme en aimant je prétends estimer,

Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve et pure:
Qu'on me le trouve, et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde;
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en étois moi-même embarrassé:
Je ne voyois point de bergère
Qui, d'un air courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comme l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Pour moi, je crois qu'il me l'a fait exprès:
Oh! que l'Amour a de malice!

DU CERCEAU.

Jean-Antoine Du Cerceau, jésuite, né à Paris le 12 novembre 1670, fut précepteur du jeune prince de Conti, qui lui donna involontairement la mort en s'exerçant avec un fusil qui avait été chargé à son insçu. Le père Du Cerceau mourut le 4 juillet 1738. Il cultivait avec un égal succès les muses latines et françaises. Ses vers français imités de Marot, offrent des morceaux d'un tour original, mais la naïveté s'y trouve souvent confondue avec le burlesque.

ÉPITRE

A M. Estienne, Libraire de Paris, sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poésies.

Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!
Au nom de Dieu, quartier, monsieur Estienne!
Jamais en rien, vous le savez, hélas!
Ne vous fis tort, au moins qu'il me souvienne;
Et si l'ai fait, encor, posez le cas,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne,
Les rancuniers sont mal menés là-bas.
Si ne voulez que tel mal vous avienne,
Pardonnez-moi d'une âme bien chrétienne,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Je sais qu'en l'art de bien mouler un livre
Vous égalez ces Estiennes fameux
Que vous comptez au rang de vos aïeux,
Et qui, dans vous commençant à revivre,
Nous font trouver dans un de leurs neveux
Ce que leur siècle a tant prisé dans eux:
Mais quand bien même, en dépit de la Parque,
Pour m'imprimer, revenant sur leurs pas,
Ils se pourroient échapper de la barque,
Où tous mortels vont après leur trépas;
Fût-ce Robert, ou fût-ce Charle Estienne,

Je lui dirois toujours la même antienne,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Ne croyez pas qu'un chagrin misanthrope
Me fasse ici le prendre sur ce ton;
J'aime la gloire en enfant d'Hélicon;
Mais tel souvent après elle galope
Dont le Pégase à chaque moment choppe,
Et qu'elle fuit comme on fuit un larron.
Je la connois, j'ai fait son horoscope;
Quand on dit oui, la quinteuse dit non.
Or, s'il vous plaît, en pareil accessoire
Irois-je faire un procès à la gloire?
Procès sur quoi? D'ailleurs c'est un grand cas,
Si par procès la dame s'apprivoise;
Mais faisons mieux, et pour éviter noise,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Vous me direz : Cela vous plaît à dire.
Je sais le cas qu'on fait de vos écrits :
Les ai souvent ouï priser et lire,
Par maints quidams, soi-disant beaux esprits;
La presse est grande à les faire décrire,
Or, mieux vaudroient moulés que manuscrits.
Grâces vous rends de votre courtoisie;
Car c'est de vous que part le compliment,
Honteux serois de mentir si crûment
A mon profit; de vous c'est ambroisie
Que je savoure assez bénignement.

Mais que mes vers soient bonne marchandise,
Comme prêchez, ou de mauvais aloi,
Comme entre nous me le paroît à moi;
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prise,
Ne laisserois de vous dire tout bas,
Pour des raisons que trouverez de mise,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Quelque parfait que puisse être un ouvrage,
En l'imprimant on lui fait mauvais tour;
Presque toujours il en reçoit dommage,
Maint en ai vu se hâler au grand jour.
Sur quoi souvent à part moi je recole;
Petit écrit donné sous le manteau,
Qu'on se dérobe, et qui vient par bricole,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau,
Fût-il mauvais, nous paroît toujours beau,
Et pour l'avoir on ne plaint la pistole;
Qu'il cesse d'être et secret et nouveau,
On n'en voudra débourser une obole.
J'ai ce sonnet, mon voisin ne l'a pas,
Voilà par où le sonnet m'a su plaire,
Ce point de vue en fait le grand appas;
Est-il public, n'en fait on plus mystère!
Il perd son sel dès lors, et tombe à bas:
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Vers manuscrits souffrent des négligences
Qu'à vers moulés on ne pardonne pas:

Dans les premiers on les nomme licences,
Là tout s'excuse et se passe au gros sas;
Dans les seconds la moindre tache est crime :
Point de quartier de la part d'un lecteur,
Qui, sur le tour, la cadence et la rime,
Ne fait jamais nulle grâce à l'auteur.
Tant que mes vers, sous la simple écriture,
N'étant moulés, ni reliés en veau,
Dans les réduits iront *incognito*,
Pour eux ne crains de fâcheuse aventure :
La pitié seule, en dépit des malins,
Garantira ces pauvres orphelins
De coups de bec : mais sur votre boutique
Si me mettiez jamais en rang d'oignon,
Point ne seroit de petit compagnon,
Foint de grimaud qui ne me fît la nique;
Tels en savez qu'on a mis en beaux draps :
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas !

Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage,
C'est le tocsin que l'on sonne sur lui;
Gens du métier, à qui tout fait ombrage,
Et toujours prêts à donner sur autrui,
Pour l'accabler l'attendent au passage.
Nouvel auteur qui se met sur les rangs,
A son début doit compter, s'il est sage,
De bien payer à ces petits tyrans
Sa bienvenue et son apprentissage.

Pour les lauriers, et la gloire et l'encens,
Qu'aux siens Phébus assigne pour tout gage,
Qu'il ne prétende être admis à partage.
Leur part en souffre, et c'est, selon leur sens,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.
Sur ce pied-là, que de gens sur les bras!
Leur tenir tête, et montrer bon visage,
Seroit le mieux si j'avois bon courage;
Mais il me manque, et je crains les combats.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Je le vois bien, contre toute aventure,
L'espoir flatteur du débit vous rassure;
Car encor bien que soyez gracieux,
Point ne croirai, soit dit sans vous déplaire,
Qu'alliez-vous mettre en frais pour mes beaux yeux?
Si le faisiez, ne seriez bon libraire.
Mais s'il avient, comme tout se peut faire,
Que mes écrits, par un triste destin,
Triste pour sûr, mais assez ordinaire,
De la boutique aillent au magasin;
Et que de là, moisis dans la poussière,
Ils soient enfin livrés à la beurrière,
Et tous en bloc vendus pour un douzain;
Qu'en direz-vous? Ce seroit bien le pire,
Vous en seriez pour nombre de ducats;
Et quant à moi, je n'en ferois que rire,
En vous disant, avois-je tort de dire,

Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Mais supposons, contre toute apparence,
Que lesdits vers, puisque ainsi vous le plaît,
Par la faveur d'une heureuse influence,
Seront prisés et vendus, qui plus est;
Je ne dis pas que ne soit quelque chose,
Force écrivains s'en contenteroient bien;
Et puis de gloire une petite dose
Chez les rimeurs ne gâta jamais rien.
Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaise,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,
Et que l'auteur en soit plus à son aise?
J'ai vu, pour moi, bien des gens en douter;
Maints en connois qu'on a menés bien roide,
Et, comme on dit, plus vite que le pas;
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Pour ces raisons, et pour bien d'autres causes
Que sur ce point je pourrois alléguer,
Mes petits vers resteront lettres closes,
Et vous plaira ne les point divulguer.
De mon vivant ne veux les voir paroître;
Quand serai mort, alors serez le maître;
Si demandez quand sera, vous dirai,
Que ce sera le plus tard que pourrai.
Vous convient donc un peu de temps attendre:
Et vous prendrez, je crois, le tout en gré:

Ne voudriez que je m'allasse pendre
Pour abréger, au moins rien n'en ferai;
Si le comptiez, compteriez sans votre hôte;
Mais moi défunt, je suis à vous sans faute.
Prenez mes vers, faites-en vos choux gras,
Force sera de souffrir ce martyre,
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

Ne sais-je même encore, quand j'y pense,
S'il y feroit bien sûr après ma mort;
Ne vous hâtez de vous mettre en dépense,
Que n'aie eu temps de m'endormir bien fort.
Certains défunts, qu'il ne vous en déplaise,
Sont quelquefois d'humeur assez mauvaise :
On parle tant partout de revenants;
Si par hasard j'allois être du nombre,
Ce que je pense étant chez les vivants,
Le penserois tout de même étant ombre.
Or, vous le dis, avenant mon trépas,
Si m'aperçois que chez vous on s'empresse
A me mouler et mettre sous la presse,
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas
Sur le minuit quelquefois ne revienne,
En vous criant, quartier, monsieur Estienne!
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas!

POÉSIES DIVERSES.

Nécessité de la Critique, ou le grand Prevôt du Parnasse.

On gronde contre la satire,
Et Cotin dit qu'on a raison.
Mais quoi que Cotin puisse dire,
Dans l'étrange démangeaison
Qu'en notre siècle on a d'écrire,
Il nous faut ce contre-poison.
Écrire en vers, écrire en prose,
Au temps passé c'étoit un art;
Au temps présent c'est autre chose.
Tant bien que mal, à tout hasard,
Rime qui veut, qui veut compose,
Se dit habile, ou le suppose,
Entre au chorus ou chante à part,
Est pour un tiers ou pour un quart,
Fournit le texte, ou fait la glose;
Et tout le monde en veut sa part.

Dites-nous, Muses, d'où peut naître
Cette heureuse fécondité?
Est-on savant quand on veut l'être?
Cela n'a pas toujours été.
Il en coûtoit à nos ancêtres,
Ce ne fut pas pour eux un jeu;
Ce qui coûtoit à ces grands maîtres,
Pourquoi nous coûte-t-il si peu?

Vanité sotte, qui présume,
Par un aveugle et fol orgueil,
De son esprit et de sa plume,
Voilà d'abord le grand écueil.
Item, le temple de mémoire
Est un très-dangereux appas.
Mais en griffonnant pour la gloire,
L'encre toujours ne coule pas;
Et quelquefois avient le cas
Que l'on casse son écritoire.
Item, soit à bon titre, ou non,
On dit, mes œuvres, mon libraire,
Et l'on voit en gros caractère
Afficher son livre et son nom.
Item, chacun a sa folie:
Item, aujourd'hui tout est bon,
Et tout ouvrage se publie.
Ce qu'un homme a rêvé la nuit,
Ce qu'il a dit à sa servante,
Ce qu'il fait entre sept et huit,
Qu'on l'imprime et le mette en vente,
L'ouvrage trouve son débit;
Et quelquefois sans qu'il s'en vante,
L'auteur y gagne un bon habit.
Item, quand on ne sait mieux faire,
On forge, on ment dans un écrit.
Item, on ne sauroit se taire,

Et nous avons tous trop d'esprit.
Autre grand Dieu, il faut vivre :
Voilà comment se fait un livre.

De-là nous viennent à foison
Maigres livrets de toute sorte.
Ils n'ont ni rime ni raison ;
Cela se vend toujours, qu'importe ?
Tous les sujets sont presque usés,
Et tous les titres épuisés ;
Jusques à des contes de fées,
Dont on a fait long-temps trophées :
Le desordre croît tous les jours ;
Je crie, et j'appelle au secours.
Quand viendra-t-il quelque critique
Pour reformer un tel abus,
Et purger notre république
De tant d'écrivains de bibus !
A l'aspect d'un censeur farouche,
Qui sait faire valoir ses droits,
Un pauvre auteur craindra la touche,
Et devant que d'ouvrir la bouche,
Y pensera plus d'une fois.
Je touche une fâcheuse corde
Et crois déjà de tous côtés
Entendre à ce funeste exorde
Nombre d'auteurs épouvantés,
Crier tout haut, miséricorde !

Soit fait, messieurs, j'en suis d'accord;
Mais quand le public en furie
Contre vous et vos œuvres crie
Miséricorde encor plus fort,
Que lui répondre, je vous prie?
C'est un mal, je ne dis pas non,
Qu'un censeur rigide et sévère,
Qui le prend sur le plus haut ton,
Qu'on hait, et pourtant qu'on révère.
Mais si c'est un mal, c'est souvent
Un mal pour nous bien nécessaire;
Un critique, au pays savant,
Fait le métier de commissaire.

Bornons-nous, sans aller plus loin,
A la seule gent poétique;
Plus que toute autre elle a besoin
De commissaire et de critique.
Les poètes sont insolents,
Et souvent les plus misérables
Se trouvent les plus intraitables.
Fiers de leurs prétendus talents,
Ils prendront le pas au Parnasse,
Et sur Virgile et sur Horace,
S'il n'est des censeurs vigilants,
Pour chasser ces passe-volants,
Et marquer à chacun sa place.
D'abord ces petits avortons

Viennent se couler à tâtons :
Ils sont soumis, humbles, dociles,
Souples à prendre des leçons
Des Horaces et des Virgiles ;
Et devant ces auteurs habiles
Sont muets comme des poissons.
Mais quand enfin cette vermine
Sur le Parnasse a pris racine,
Elle s'ameute et forme un corps
Qui se révolte et se mutine :
Dès qu'une fois elle domine,
Adieu Virgile et ses consorts :
Dans quelque coin on les confine,
Et si Phébus faisoit la mine,
Lui-même on le mettroit dehors.

Comment Ronsard et sa Pléiade,
Dont un temps le règne a duré,
Dans leur grotesque mascarade
Nous l'avoient-ils défiguré !
Crasseux, déguenillé, maussade,
Plus bigarré qu'un arlequin ;
Affublé d'un vieux casaquin,
Fait à peu près à la françoise,
Mais d'étoffe antique et gauloise,
Sans goût, sans air, le tout enfin
Brodé de grec et de latin.
C'étoit dans ce bel équipage

Qu'Apollon, noir comme un lutin,
Se faisoit partout rendre hommage :
Mais, après un long esclavage,
Enfin Malherbe en eut pitié,
Et l'ayant pris en amitié,
Lui débarbouilla le visage,
Et le remit sur le bon pié :
Renvoyant à la friperie
Ses haillons et sa broderie.

Alors dans le sacré vallon
On décria la vieille mode;
Et Malherbe sous Apollon
Fit publier un nouveau code,
Défendant ces vieux passements,
Qu'avec de grands empressements
On alloit chercher pièce à pièce,
Au Latium et dans la Grèce.
Ronsard en fut triste et marri,
Perdant beaucoup à ce décri;
Il en pleura même; et de rage
Il se souffleta le visage,
Et s'alla cacher dans un trou,
En se souffletant tout son sou.
Les muses n'en firent que rire,
Et demandoient par quel hasard
Ronsard, si vanté pour bien dire,
Donnoit des soufflets à Ronsard.

Cependant tout changea de face
Sur l'Hélicon et le Parnasse;
C'étoit un air de propreté,
Plein de grandeur et de noblesse;
Rien de fade, ni d'affecté
N'en altéroit la dignité :
Le bon goût et la politesse
Brilloient dans la simplicité.
Laissant la frivole parure
Aux fades héros de romans,
On emprunta de la nature
Ses plus superbes ornements.
Vous eussiez vu, les jours de fêtes,
Phébus et les neuf doctes sœurs
N'employer, pour orner leurs têtes,
Que des lauriers mêlés de fleurs.

Mais cette mode trop unie
Ennuya bientôt nos François;
Au mépris des nouvelles lois
Ils revinrent à leur génie,
Et réclamèrent tous leurs droits.

Nous aimons trop la bigarrure,
Je ne puis le dire assez haut,
Voilà notre premier défaut,
Et c'est depuis long-temps qu'il dure.
Il durera, j'en suis garant,

Quoique le bon sens en murmure :
Si l'on le quitte, on le reprend,
Même en dépit de la censure ;
On veut du rare et du nouveau ;
Le tout sans règle et sans mesure :
En outre on lasse le pinceau ;
Mais à charger trop le tableau
On vient à gâter la peinture ;
Et, voulant le portrait trop beau,
On fait grimacer la figure.
Soit poètes, soit orateurs,
C'est là qu'en sont bien des auteurs.
Nous nous mettons à la torture
Pour alambiquer un écrit ;
Nous voulons partout de l'esprit,
Du brillant, de l'enluminure :
C'est un abus, ne forçons rien,
Laissons travailler la nature,
Et sans effort nous ferons bien.
Il en coûte pour l'ordinaire,
Par cet entêtement fatal,
Plus à certains pour faire mal,
Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.

Me voilà dans un fort beau champ :
Mais je prêche, et peut-être ennuie,
Comme bien d'autres en prêchant ;
Je finis donc, et je m'essuie :

Bel exemple, sans me flatter,
Si l'on vouloit en profiter.

Or, durant cette maladie
Dont l'Hélicon fut infecté,
On bannit la simplicité
Sous Malherbe tant applaudie.
Pointes, équivoques dans peu,
Et jeux de mots vinrent en jeu;
On vit l'assemblage grotesque
Du sérieux et du burlesque :
Le phébus, le galimatias,
Parurent avec assurance,
Et comme si l'on n'étoit pas
Assez fou, quand on veut, en France,
On fut avec avidité
Chercher jusques dans l'Italie
Des secours dont par charité
Elle assista notre folie.
Apollon se tuoit en vain
De faire mainte remontrance :
Nos gens suivoient toujours leur train,
Et tout alloit en décadence.

Mais quand ce dieu plein de prudence
Eut pris Boileau pour son prévôt,
Combien d'auteurs firent le saut!
On voyoit détaler en bande

Tous ces messieurs de contrebande;
Chapelain couvert de lauriers
Sauta lui-même des premiers,
Et perdit, dit-on, dans la crotte,
Et sa perruque et sa culotte [1].
Il crioit, prêt à trébucher,
Sauvez l'honneur de la Pucelle;
Mais Boileau, plus dur qu'un rocher,
N'eut pitié ni de lui ni d'elle.

Pradon voulant parlementer,
Fit d'abord de la résistance,
Et parut quelque temps lutter:
Même en poète d'importance,
Il appela de la sentence;
Mais il fallut toujours sauter,
Et l'on n'a point jugé l'instance.
Sous le manteau de Régulus [2]
On eût épargné sa personne;
Mais le pauvre homme n'avoit plus
Que le justaucorps d'Antigone [3].

1 Allusion à une parodie du Cid sur Chapelain, parodie à laquelle Boileau a, dit-on, contribué.

2 Tragédie de Pradon qui fut bien reçue.

3 Autre tragédie du même auteur, qui fut mal reçue. C'est par allusion au sort de ces deux pièces qu'un seigneur ayant trouvé Pradon qui portoit un assez mauvais justaucorps sous un beau manteau d'écarlate, lui dit: *Pradon, voilà le manteau de Régulus, et le justaucorps d'Antigone.*

Quinault, par la foule emporté,
Quinault même fit la culbute;
Mais un appel interjeté
Le vengea bientôt de sa chute.
On vit les muses en rumeur
A l'envi prendre en main sa cause :
Quelques gens de mauvaise humeur
Vouloient pousser plus loin la chose,
Insistant qu'on fît au plus tôt
Le procès au pauvre prévôt.
Mais hélas! qu'un prévôt s'échappe,
Le cas est digne de pardon;
Il n'est pas infaillible, non,
Plus ne prétendroit, fût-il pape.

Cependant les plus emportés,
Dans cette émeute générale,
Étoient les rimeurs maltraités.
Les Cotins, chefs de la cabale,
Murmuroient et crioient tout haut :
Voyez-moi ce prévôt de halle,
Il n'a pas épargné Quinault.
Mais Phébus, d'une œillade fière,
Les rejetant avec mépris,
Leur dit d'un ton ferme et sévère :
Paix, canaille de beaux esprits,
Qui n'avez fait ici que braire,
Si sur Quinault on s'est mépris,

J'y veillerai, c'est mon affaire.
Quant à vous, perdez tout espoir,
Et ne me rompez plus la tête;
Mon prévôt a fait son devoir.

Ainsi se calma la tempête,
Et Quinault, s'étant présenté,
Dans ses griefs fut écouté.
On déclara, vu la requête,
Bien appelé comme d'abus,
Et le prévôt resta camus.
Il fut même sur le Parnasse
Réglé, sans contestation,
Qu'auprès d'Orphée et d'Amphion
Il iroit reprendre sa place;
Et puis Phébus, d'un air humain,
Lui mit sa propre lyre en main,
Non que la sienne fût usée;
Mais par un noble et fier dédain,
De la voir à tort méprisée,
En tombant il l'avoit brisée:
On en fit recueillir soudain
Tous les morceaux jusques au moindre;
Mais on les recueillit en vain,
Et l'on ne put bien les rejoindre.

Tel fut le destin de Quinault,
Seul de tous où le commissaire,
A son égard un peu corsaire,

Se soit trouvé pris en défaut.
Pourtant en paya-t-il l'amende,
Et de mainte muse en courroux
Essuya verte réprimande,
On a dit même quelques coups.
Dans tout le reste irréprochable,
Faisant sa charge avec hauteur,
A tout mauvais et sot auteur
Il fut prévôt inexorable.
Sur les grands chemins d'Hélicon,
Dont il fit presque un Montfaucon,
On voyoit de loin les squelettes
De cent misérables poètes :
Exemple dont le seul aspect
Tenoit les rimeurs en respect.
Il est bien vrai qu'en sa vieillesse
Il laissa tout à l'abandon,
Et fit sa charge avec mollesse ;
Quand on est vieux, on devient bon.
Un reste de terreur empreinte
Retenoit pourtant les esprits,
Et l'on ne pensoit qu'avec crainte
Au sort d'autant d'auteurs proscrits.
Dans cette vieillesse impuissante,
Son ombre encore menaçante
Arrêtoit les plus résolus ;
Mais cette ombre fière et glaçante,
Cette ombre même, hélas ! n'est-plus.

Dans cette espèce d'interrègne,
Tout dégénère et dépérit,
Et faute d'un prévôt qu'on craigne,
Chacun sur pied de bel esprit
Arbore déjà son enseigne.
Les Cotins, bravant les lardons,
De tous côtés semblent renaître;
Et comme en un temps de pardons,
On voit hardiment reparoître
Les Pelletiers et les Pradons.

Apollon, c'est vous que j'appelle,
De ce mal arrêtez le cours.
Le prix de la gloire immortelle
Est en proie aux joueurs de vielle;
Et la plus brillante des cours,
Votre cour autrefois si belle,
Devient un grenier de gabelle,
Et s'encanaille tous les jours.
Déjà qui veut sur le Parnasse
S'établit comme en son foyer.
Tel croit tout charmer, qui croasse;
Tel en chantant semble aboyer;
Tel peignant sans art et sans grâce,
A peine est digne de broyer;
Tel fait des vers qui, quoi qu'il fasse,
Semblent tous faits par contumace;
Et tel pour titre ose employer

Des vers qu'il prit à la tirace,
Savant dans l'art de giboyer.
Confondu parmi cette crasse,
Corneille, pour garder sa place,
En est réduit à guerroyer;
Et Racine rencontre en face
Tantôt le Clerc, tantôt Boyer.
Quel dépit pour le grand Horace,
D'avoir à soutenir l'audace
D'un fat qui vient le coudoyer!
Le mal plus loin va se répandre,
Si l'on n'y met ordre au plus tôt;
Muses, songez à vous défendre,
Au spécifique, un bon prévôt:
Un bon prévôt, mais où le prendre?

Je pourrois, s'il m'étoit permis,
En nommer un digne de l'être,
Par ses soins en honneur remis,
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être,
Homère assez le fait connoître:
Il a tous les talents qu'il faut
Pour un emploi si nécessaire;
Je ne lui vois qu'un seul défaut;
C'est que ce métier salutaire,
De blâmer ce qui doit déplaire,
De reprendre et n'épargner rien,
Ce métier qu'il feroit si bien,

Il ne voudra jamais le faire.
Attaqué par maint trait félon,
Jamais contre le noir frelon
Il n'employa ses nobles veilles;
Et comme le roi des abeilles,
Il fut toujours sans aiguillon.

A son défaut cherchez quelque autre
Qui, plus hardi, qui, moins humain,
Pour votre gloire et pour la nôtre
Ose à l'œuvre mettre la main.
Du Parnasse arbitre suprême,
Si vous prisez mon zèle extrême,
Faites-le voir en m'exaucant.
Hélas! peut-être en vous pressant
Fais-je des vœux contre moi-même.

PLAINTES

Sur la lenteur et la négligence du messager du Mans.

Ce n'est point l'intérêt, ni l'amour de la gloire,
Qui me fait en ce jour importuner les cieux;
Je n'ai rien à prétendre au temple de mémoire,
Le vif éclat de l'or n'éblouit point mes yeux:
De ces foibles honteux mon âme préservée
N'écoutera jamais de si bas sentiments;

Tout ce que je demande, est la prompte arrivée
Du messager du Mans.

Déjà plus de vingt fois le soleil et la lune
Ont régné tour à tour,
Depuis que je languis dans ma triste infortune ;
Déjà la lumière du jour
A vingt fois pour le moins fait place à la chandelle,
Sans que, durant un si long temps,
On ait vu dans ces lieux la noble haridelle
Du messager du Mans.

Cependant je languis, et ma douleur profonde
Me fait perdre le jugement :
Qu'avez-vous, me dit tout le monde ?
Vous êtes depuis peu tout je ne sais comment.
Hélas ! si l'on savoit la cause
De ces maux cruels et pressants !
Si l'on savoit; et quoi ? Non, je ne puis, je n'ose,
Et je ne le dirai qu'au messager du Mans.

Quel démon cruel et barbare
Si long-temps l'arrête en chemin ?
Quel ennemi secret, quel envieux destin,
L'un de l'autre tous deux si long-temps nous sépare ?
Non, je ne puis souffrir tous ces retardements,
Je veux moi-même aller le chercher et le suivre;
Car c'en est trop, et je ne puis plus vivre,
Si je ne vois le messager du Mans.

Quoi! tout le jour à ma pensée
Son image viendra s'offrir;
Et ma douleur présente, et ma douleur passée,
Me feront doublement souffrir?
Encore si la nuit, dans un repos tranquille,
Contre tous mes chagrins je trouvois un asile!
Mais non, quand le sommeil vient assoupir mes sens,
Si je rêve, je rêve au message du Mans.

Si, pour calmer un peu ma triste inquiétude,
Je prends quelque livre à la main,
D'abord son souvenir vient troubler mon étude,
Et me fait perdre mon latin.
Oui, j'ai beau tout tenter, rien ne peut m'en distraire,
Et je passe souvent tout le jour, à quoi faire?
Le dirai-je? à compter les heures, les moments
Que retarde en chemin le messager du Mans.

Avouons ici ma foiblesse;
Jamais le plus touché des plus tendres amants
A-t-il plus fait pour sa maîtresse?
Non, jamais les Cyrus, les héros de romans,
N'ont soupiré, j'ose le dire,
Après le cher objet qui causoit leurs tourments,
Comme nuit et jour je soupire
Après le messager du Mans.

Si quelqu'un vient à ma rencontre,
Je vais le prendre au dépourvu.

Et lui disant : Ne l'avez-vous point vu ?
Bon gré mal gré je veux qu'il me le montre.
S'il me demande : Et qui ? je demeure en suspens,
Et j'admire son ignorance,
Croyant que comme moi tout le monde ici pense
Au messager du Mans.

J'entends crier : Grande nouvelle !
J'accours avec empressement ;
De quoi s'agit-il donc ? vétille, bagatelle,
D'une victoire seulement.
Et qu'ai-je affaire ici de nouvelle de guerre ?
A tous moments, en tous lieux j'en entends ;
On m'en dit d'Allemagne, on m'en dit d'Angleterre,
Et l'on ne m'en dit point du messager du Mans.

Un voyageur enfin, plus charitable,
Entrant dans ce qui fait ma peine et mon souci,
M'annonce d'un air agréable
Qu'il le vit l'autre jour, quoiqu'un peu loin d'ici.
J'admire son bonheur, et je lui porte envie,
Je le montre à tous les passants :
Et renforçant ma voix devant tous je m'écrie :
L'heureux homme ! il a vu le messager du Mans.

Je fais le guet, planté tout le jour sur ma porte,
Tantôt assis, tantôt debout ;
Et soit qu'on entre, ou soit qu'on sorte,
Je vois et j'examine tout.

L'esprit tout occupé de cette unique affaire,
Alerte au moindre bruit, si par hasard j'entends
Quelque cheval hennir, ou bien quelque âne braire,
Je crois toujours que c'est le messager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringotter ses sonnettes,
Le verrai-je bientôt entrer superbement,
Claquant son fouet et piquant ses mazettes,
Quand viendra-t-il ce messager charmant?
Les forêts, les rochers, et les creux des fontaines
Retentissent partout de mes gémissements;
Seras-tu donc le seul insensible à mes peines,
Barbare messager du Mans?

Hélas! lorsqu'à Rouen tu me faisois tant d'offres,
Si tu voulois si tard m'apporter mes deux coffres,
Falloit-il t'en charger,
Bourreau de messager?
Je m'en souviens encor, tu ne peux t'en défendre,
Dans six jours au plus tard tu devois me les rendre,
Tu me l'avois juré; sont-ce là tes serments,
Perfide messager du Mans?

Que diras-tu pour ton excuse,
Si rien pourtant peut t'excuser?
Cherche quelque détour, invente quelque ruse,
Ingrat, je t'aiderai moi-même à m'abuser.
Pour toi je sens encore un reste de tendresse,
Malgré tous mes ressentiments:

O ciel! peut-on avoir tant de foiblesse
Pour un maraud de messager du Mans!

Parle enfin, dis-moi quelque chose;
Qui t'a si long-temps retenu?
De ces délais cruels viens m'apprendre la cause!
Dis, ne devrois-tu pas être déjà venu?
Quoi! tes rosses n'ont pu faire un si long voyage?
Des brigands t'ont volé tout ton pauvre équipage?
On t'a roué de coups? Plût à Dieu! Mais tu mens,
Traître de messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence,
T'arrêtant à chaque bouchon,
Partout où tu trouvois le cidre, ou le vin bon,
Tu ne songeois, coquin, qu'à te garnir la panse.
Dis qu'avec tes pareils, tous mauvais garnements,
Sans cesse t'amusant à boire,
De mes coffres reçus tu perdis la mémoire,
Fripon de messager du Mans.

Rien ne peut désormais arrêter ma colère;
Tu périras, ingrat, l'arrêt en est porté;
Non, je n'écoute plus ni soupirs, ni prière,
Tu n'as que trop long-temps outragé ma bonté.
Je veux que sans miséricorde
On t'attache au bout d'une corde,
Pour être un bel exemple aux messagers trop lents,
Pendard de messager du Mans.

Venez, implacables furies,
Tisiphone, Mégère, et vous, triste Alecton;
Sortez du manoir de Pluton,
Pour exercer toutes vos barbaries.
Inventez, s'il se peut, quelques nouveaux tourments:
Vous punissez là-bas de peines éternelles
Des ombres bien moins criminelles,
Que n'est le messager du Mans.

Mais que dis-je? où m'emporte une triste vengeance?
Calmons-nous pour un temps, soyons plus retenus:
Ayons encor quelque indulgence,
Du moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus.
La prudence le veut, la raison le demande:
Laissons après cela travailler les sergents;
Qu'on brûle si l'on veut, qu'on assomme ou qu'on pende
Le messager du Mans.

Cependant j'en tiens pour mon compte;
Mais si jamais j'y suis repris,
Si messager du Mans après cela m'affronte,
Je veux être étrillé de la Flèche à Paris:
Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Bohême,
Je veux avoir procès avec des Bas-Normands,
Et pour dire encor plus, je veux passer moi-même
Pour messager du Mans.

LA NOUVELLE ÈVE,

CONTE.

Pain dérobé réveille l'appétit.
A tout péché la loi qui l'interdit
Est un attrait, est une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici,
Est-il permis? quand on le veut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole;
Mais que la loi dise, je le défends,
Nous y courons, et notre cœur y vole.
D'Ève en cela nous sommes tous enfants:
Ne la traitons point trop en criminelle;
Elle eut grand tort, je ne l'excuse point,
De là nous vint la tache originelle;
Mais tel lui fait son procès sur ce point,
Qui dans sa place en auroit fait comme elle.

Ainsi parloit certain époux, un jour,
A sa moitié, qui contre notre mère
Murmuroit fort, la blâmoit en colère,
De nous avoir joué le vilain tour,
Dont vint, hélas! toute notre misère.
Ah! disoit-elle, avoir précipité
Et son époux et sa postérité,
Dans tant de maux! pourquoi? Le tout en somme
A l'appétit d'une insipide pomme:
Notre mère Ève avoit bien mauvais goût.

Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,
Dit le mari, du mal qui gâta tout,
Mais bien la loi qui défendoit la chose;
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il; je gage
Que qui voudroit vous interdire ici
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage,
Vous en seriez aussitôt à la rage.
Moi! dit la dame. Oui, vous, dit le mari,
Vous le feriez, sans faute, je le jure,
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure.
Somme d'écus, et grosse, à ce qu'on dit,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.

Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander chose pénible à faire.
Voici le fait. Quand vous allez au bain,
La mare à gauche est sur votre passage;
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant, en tout être assez sage
Pour ne plonger au bord du marécage
Les deux pieds nus, je vous quitte le gain.
Mais en passant prenez garde au naufrage,
Vous payerez le pari haut la main.

Or, cette mare étoit, à le bien dire,
Un vrai bourbier, égoût de basse-cour;

Pour l'éviter on eût fait un grand tour.
De ce défi l'on se met fort à rire,
La dame y taupe, et de grand appétit,
C'étoit marché donné, sans contredit,
Autant valoit argent dans sa cassette :
On met déjà la gageure à profit,
On songe à faire et telle et telle emplette;
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette,
Et sur le tout, un bel et bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non sans lorgner la mare en tapinois;
Dans un début c'en étoit assez faire,
On s'en tint là pour la première fois.
Allant, venant, bientôt on s'accoutume
A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume;
Avec le temps on s'accoutume à tout :
On fit bien plus, enfin, on y prit goût.
L'esprit de l'homme est une étrange pièce,
Et quand je dis de l'homme à cet égard,
La femme est là comprise sous l'espèce,
Pour les deux tiers au moins et demi-quart.
Le fait présent rend la chose notoire.
La bonne dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A barboter dans une eau sale et noire;
Et le défi commença d'opérer.
L'eau de son bain, encor que claire et nette,

Lui sembloit fade au prix de celle-là;
Peut-être aussi le diable s'en mêla :
Quoi qu'il en soit, la dame fut discrète,
Et n'en dit rien d'abord à Jeanneton,
Qui la suivoit; c'étoit sa chambrière,
Et qui pis est, confidente, dit-on,
D'une humeur souple, et très-fine ouvrière;
Elle entendoit la dame à demi-ton,
Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante,
Que dans cent ans, ou plus, que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'auroit dit non.
Mais c'est assez parlé de la suivante,
A la signore il nous faut revenir.
A chaque instant la passion s'augmente,
Dans son harnois on a peine à tenir :
La mare étoit toujours plus attrayante,
Pour résister il falloit faire effort,
On s'approchoit toujours plus près du bord.
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare
Que l'on cherchoit par un ragoût bizarre.
Là barbotoit maint petit caneton,
On les montroit du doigt à Jeanneton,
On leur portoit envie; et si la dame
Eût pu contre eux troquer honnêtement,
Elle eût voulu, dans le fond de son âme,
Devenir cane, au moins pour un moment.

Mais bien souvent l'occasion prochaine

Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mène.
La dame un jour sur le bord s'arrêtant,
Dans un accès subit et violent,
Vint à tirer un pied hors de la mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne dame en resta là pourtant,
Et le remit aussitôt par scrupule;
Non que son cœur ne fût bien combattu,
Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or, le mari, par certaine ouverture,
Guettoit sa femme, observoit son allure,
Rioit sous cape, et comptoit par ses doigts,
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.
Il comptoit bien, remarque la chronique.
Deux tiers n'étoient passés à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux, qui voyoit les progrès,
A sa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour, pour revenir au frais.
Il sort aux champs, et quelque temps après
Par le dehors rabat chez la fermière;
Là se tient clos, et se met aux aguets.
Bientôt il voit et dame et chambrière
Se mettre en marche avec tous leurs agrès.
Allant au bain, l'on fait pose au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,

Comme du bord d'une claire fontaine;
En soupirant l'on s'en arrache enfin,
Et vers l'étuve on poursuit son chemin.

Mais dans le bain un feu secret consume;
On en sortit plus tôt que de coutume,
L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin;
On se tourmente et l'on chicane en vain,
La passion presse, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aile.

C'est trop souffrir, non, Jeanneton, vois-tu,
Dit la maîtresse en annonçant l'antienne,
Il n'est défi, ni gageure qui tienne,
Je ne m'en mets en peine d'un fétu :
Je te le dis tout net, et le déclare,
J'ai résolu d'essayer de la mare.
Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le sache, ou ne le sache pas,
Ce m'est tout un; il iroit de ma vie,
Que je voudrois en passer mon envie.

Vraiment, madame, est-ce donc si grand cas,
Dit Jeanneton! pourquoi tant de mystère?
Je m'en doutois; vous êtes bonne aussi
De vous troubler et prendre du souci :
Vous le voulez? Eh bien, il le faut faire.
Premièrement, monsieur n'est pas ici.
Qui vous verra? Personne, je l'assure.

Quitte, après tout, à perdre la gageure,
Le grand malheur! en mourrez-vous de faim?
Contentement passe richesse enfin.
Mais non, si bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaisir et le gain.
Va, Jeanneton, tu vaux trop, dit la dame;
Ne mettons point la partie à demain.

Sur ce propos, on s'ajuste, on s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence,
A beaux pieds nus, et pantoufles en main,
La dame alloit la première et bon train,
Et Jeanneton faisoit l'arrière-garde.
Chemin faisant, l'on observe avec soin,
S'il n'est point là de mouchard qui regarde:
Nul ne paroît, et monsieur est bien loin.
Les pieds brûloient, d'abord on en hasarde
Un dans le lac, pour sonder le terrain.
On le retire et l'autre prend sa place,
Que tout de même on retire soudain.
Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de suite, on vous les plonge à plein
Jusqu'à la vase, où gîtoit la grenouille.
Dieu sait la joie! on s'en donne à loisir;
On est à même, on tripote, on patrouille.
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela, l'époux, ne vous déplaise,
De son réduit voyoit le tout à l'aise,

Et se savoit très-bon gré dans le cœur
De n'avoir point mis à plus forte épreuve
Une vertu si fragile et si neuve;
Il en pouvoit arriver du malheur.
Il en frémit, et, sur cette pensée,
Croyant l'affaire assez avant poussée,
Sort vers la dame avec un ris moqueur.
Un revenant eût fait moins de frayeur.
Et vite, et vite, on se sauve, on détale;
Mais à pieds nus, l'on ne court pas si fort:
Le mari joint la dame dans la salle :
Hé bien, dit-il, dès le premier abord;
Que pensez-vous de la pomme fatale?
Ève, à présent, a-t-elle si grand tort?...

Les Tisons.

Puisque des vents du nord la cohorte incivile,
Sortant de ses froides prisons,
Vient encore infester la campagne et la ville,
Cherchons en nos foyers contre eux un sûr asile,
Et revenons à nos tisons.
Chers tisons, on a tort de vous quitter sans peine,
Aux premières lueurs de la belle saison;
Un rayon du soleil échappé dans la plaine,
Fait à tous vos clients déserter la maison :
Chacun vous abandonne, on sort, on se promène,
On foule l'herbe et le gazon;
Ce n'est que le froid seul qui vers vous nous ramène;

Ce devroit être la raison.

Je reconnois que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs,
Que sur l'émail brillant des fleurs
Un printemps naissant nous étale.
L'âme s'épanouit au tendre et doux effort,
Que pour rendre aux forêts leur première verdure
Fait à chaque instant la nature :
Tout germe par ses soins, tout repousse, tout sort.
Mais, il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme,
Il débauche nos sens, il flatte notre orgueil ;
Et comme j'en connois le charme,
J'en connois aussi tout l'écueil.
Bientôt l'esprit s'éveille et l'homme se dissipe.
Adieu, sages réflexions !
Le cœur s'échappe et s'émancipe,
Entraîné par ses passions :
Il suit, esclave volontaire,
Un penchant long-temps combattu;
Tisons, que vous aurez à faire,
Pour rendre l'homme à sa vertu !

Travaillez-y, c'est votre ouvrage ;
Employez ces moyens insinuants et doux
Que selon les sujets, les esprits et les goûts,
Quand et comme il vous plaît vous mettez en usage.
Que j'entends bien votre langage !

Que j'y remarque de douceur!
Et que vous savez bien vous ouvrir un passage
Jusque dans le fond de mon cœur!
Par d'utiles leçons, que j'écoute et que j'aime,
Vous me ramenez à moi-même.
On badine avec vous, et tout en badinant
La vérité se fait entendre;
Vous blâmez ma conduite, et, loin de la défendre,
Je la condamne incontinent:
Que quelque autre censeur eût osé me reprendre,
Pour m'excuser, peut-être aurois-je fait effort,
Mais sans peine avec vous je conviens que j'ai tort.

Vous m'apprenez, et mieux qu'un livre,
Ce qu'il faut éviter ou suivre;
Et je m'instruis plus avec vous
Que je ne le ferois même avec ce Sénèque,
Qui, de nos entretiens jaloux
Se morfond dans un coin de ma bibliothèque,
Et peut-être tout bas murmure contre nous.
Qu'il murmure s'il veut, c'est tout ce que sait faire
Ce doucereux atrabilaire,
Sous qui le stoïcisme a jadis triomphé;
Philosophe bien étoffé,
Au milieu d'une cour délicate et brillante,
Qui le croiroit? ce stoïque effronté,
Avec un million de rente,
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.

Mais dans ses vains écrits je ne vois rien qui tou
Antithèses, brillants fatras;
En vain aux passions il livre cent combats,
Tout au plus il les effarouche,
Mais il ne les réforme pas.
La vertu qui chez lui paroît notre ennemie,
N'est qu'une vertu de chimie :
Loin d'aimer à la suivre, on la craint, on la fu
Et malgré les grands mots qu'avec pompe il ét
De vos avis secrets je tire plus de fruit,
Que du clinquant de sa morale.

Je prise moins encor ces auteurs fastueux,
Déclamateurs guindés, gens à flux de paroles,
Orateurs la plupart frivoles;
Dans leur marche toujours bouillants, impétu
Sur de vains lieux communs ils aiment à s'éten
Tisons, vous m'en dites moins qu'eux,
Et vous m'en faites plus entendre.

Peut-être trouverois-je à beaucoup moins de fr
Plus de plaisir et de fruit dans l'histoire;
Mais les historiens, même les plus parfaits,
Conviennent si peu sur les faits,
Que je ne sais bien souvent auquel croire.

D'ailleurs que disent-ils? ce qu'ils ont ramassé
Des chroniques du temps passé.
Et que m'importe à moi de tous les coups d'ép

Qu'ont fait donner jadis et César et Pompée?
Ce qui se passe sous nos yeux,
Ce qui peut de plus près nous toucher, nous instruire,
Voilà les faits dont je suis curieux;
Et c'est ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.
Peut-être ici quelqu'un, qui n'en fait pas semblant,
Prête déjà l'oreille, et croit qu'à basse note
Je vais, en vous ravitaillant,
Développer quelque anecdote.
Qui qu'il soit, il nous connoît peu,
Ni vous ni moi, Tisons, nous ne nous mêlons guères
De vouloir au hasard, sans guide, sans aveu,
Pénétrer des secrets, qui pour nous sont mystères.
Pourquoi fait-on ceci? Que ne fait-on cela?
Je laisse aux cerveaux frénétiques
De nos fainéants politiques
A sonder ces abîmes-là.
Tandis que le navire flotte,
J'ignore jusques au danger,
Et me remets de tout, tranquille passager,
A la sagesse du pilote.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous et moi, Tisons, nous sommes tête à tête?
Le grand livre du monde où les sages, les fous
Également figurent tous,
A nos réflexions de lui-même se prête.
Ce que j'ai vu le jour se retrace le soir,

Dans mon esprit comme dans un miroir.
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits et les grands
Les passions sont le premier mobile,
Tous ces gens animés d'intérêts différents,
Qui, pleins de leurs projets, occupés de leurs vues,
Toujours pressés, toujours courants,
Roulent de toutes parts ainsi que les torrents,
Et viennent inonder les rues.....
A juger d'eux en ce moment,
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire.
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis :
Rentrent-ils plus contents qu'ils n'en étoient sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin,
Ils n'ont trouvé dans leur chemin
Que dureté, qu'ingratitude :
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume en effet les condamne à ces peines;
Sans murmurer contre elle, il faut baisser les bras;
C'est agir, travailler, que de porter ces chaînes,

Et l'on est fainéant, si l'on ne le fait pas.
Ainsi le conçut dans Athène
Ce cynique fameux, qui, par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif, remuoit son tonneau.
Il faisoit bien, j'en fais de même;
Et, fondé comme lui sur de bonnes raisons,
J'entre autant que je peux dans le commun système,
En remuant et tournant mes tisons.
Arbitre de leur sort, sans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, et règle entre eux les rangs;
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends:
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importants, gens affairés,
Qui, dupes de vos soins, et tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus sages que les autres?
Avouez-le de bonne foi,
Vous tisonnez tous comme moi.

Nous suivons en cela l'exemple de nos pères:
Ils ont tisonné tous; ainsi que nos aïeux,
De même dans leur temps en feront nos neveux:
Je suis donc tisonneur, et ne m'en cache guères;
Mais du moins est-il vrai que j'ai bien des confrères;
J'en ai dans tous les rangs et dans tous les états:
Et tel est du métier qui ne le pense pas.
Ce savant, par exemple, attaché sur son livre,

Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des auteurs qu'il regratte, et qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, et que son nom doit vivre,
Comme le leur, au-delà du tombeau;
Il se flatte, Dieu lui pardonne;
Mais il est mon confrère, et comme moi tisonne.
D'autres en font autant, qu'on pourroit blasonner;
Et plus on voit de près les allures des hommes,
Plus on est convaincu que tous tant que nous sommes
Nous ne faisons que tisonner.

Ici le champ est vaste et la matière est belle;
Mais, sans autre détail, bornons-nous à ces traits:
Dans sa malignité caustique et criminelle,
Le lecteur a l'âme cruelle,
Et voudroit portraits sur portraits.
C'est par-là que chez nous prospère
Le venin dangereux de ces livres parlants,
Où, sous des traits à peu près ressemblants,
On croit de son prochain trouver le caractère.
On ne nomme point, dira-t-on:
Tant pis, le plus souvent il vaudroit mieux le faire;
Et, faute de fixer le lecteur par un nom,
A droite, à gauche, il sonde, il devine, il soupçonne,
Et c'est en nommer cent que ne nommer personne.

Pour nous qui sommes seuls, et qui parlons tout bas,
Tisons, de mes discours et de tous mes mystères,
Uniques confidents et sûrs dépositaires,

Cette précaution ne nous regarde pas.
Avec d'autres que vous je suis sur la réserve,
J'écoute tout, j'approfondis,
Et pèse assez ce que je dis;
Mais sans crainte avec vous je me livre à ma verve.
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes secrets,
Et dans les vôtres je sais lire :
C'est peu de chose, et même on n'en feroit que rire;
Mais n'importe, Tisons, soyons toujours discrets,
Et gardons-nous de les redire.

LES BOTTES DE FOIN,

CONTE.

Dans un canton de Beauce est une ville
En fainéants et sots railleurs fertile.
Tous les matins en manteau rouge ou noir,
Dans le marché s'assemblent les notables.
Nouvelles là bourdonnent, il faut voir :
Sûres ou non, fausses ou véritables,
Tout est d'aloi. Politiques profonds,
Sur la gazette ils font des commentaires,
Du cabinet percent tous les mystères,
Règlent l'État. Du reste, est bien en fonds,
Qui peut trouver, après tant de doctrine,
Quand, pour dîner, il retourne au logis,
Je ne dis pas des ortolans rôtis,
Mais seulement du feu dans sa cuisine.

Non que le jeûne en ait là fort à cœur;
Mais gens oisifs ne s'enrichissent guère :
Le peu qu'ils ont n'est pour la bonne chère,
Vaine piaffe emporte le meilleur,
Et le fripier fait tort au rôtisseur.
Quoi qu'il en soit, dès onze heures précises,
La cour se lève, un chacun s'en allant
Ou pour dîner, ou pour faire semblant;
Mais dans le temps qu'ils tiennent leurs assises,
Malheur trois fois à tout pauvre forain,
Qui voyageant prend par-là son chemin.
Il doit tribut à la troupe mutine :
Sur lui d'abord chacun tourne les yeux,
Et de la tête aux pieds vous l'examine :
Puis coups de langue; on glose à qui mieux mieux
Sur le chapeau, sur l'habit, sur la mine;
L'un est trop court, l'autre paroît trop vieux;
De quolibets souvent on l'assassine :
Sûr de son fait peut paroître en tous lieux,
Qui sans reproche ou dits mal gracieux,
A pu passer par semblable étamine.

Le petit peuple, imitateur des grands,
Et par les grands, que l'on ne s'y méprenne,
C'est le bailli, c'est l'élu que j'entends,
C'est le commis des aides du domaine,
Quiconque enfin pour se mettre au niveau
Peut arborer ou rouge ou noir manteau;

Le peuple donc, comme par sympathie,
Avec les grands, puisque grands sont en jeu,
Dans cet ébat tient fort bien sa partie,
Et les forains n'épargne prou ni peu.
Avint qu'un jour certain cadet sans page,
Sur son bidet, tant bien que mal monté,
Transi de froid, et sur le tout crotté,
Comme l'on dit, à profit de ménage,
Entre onze et dix entra dans la cité.
Pour se défendre ou du froid ou des crottes,
Vaille que vaille, il avoit pris le soin
D'entortiller ses deux jambes de foin,
Et s'étoit fait un impromptu de bottes
A peu de frais. Aussitôt qu'il parut,
A ce subit et nouveau phénomène,
Petits et grands, tout le monde accourut.
Comme au bailli, par droit de préciput,
Appartenoit l'honneur d'ouvrir la scène,
Parbleu, dit-il, en le montrant de loin,
Je ne suis plus les modes anciennes;
Nous avons vu que jadis au besoin
Les gens mettoient dans leurs bottes du foin;
Mais celui-ci, plus fin, en fait les siennes.
N'en riez pas, messieurs, ce cadet-ci,
Dit un second, est prévoyant et sage :
Tout cavalier, en se bottant ainsi,
Ne craindra point de manquer de fourrage.
J'en veux, pour moi, donner avis en cour,

Dit le commis du domaine à son tour;
Car en bottant sur pareil formulaire
Les cavaliers, l'épargne est toute claire.

Dans ce moment le pauvre jouvenceau,
S'apercevant qu'on rit, qu'on le regarde,
Veut prendre à gauche et passer le ruisseau :
Levez les pieds, monsieur, et prenez garde,
Lui cria-t-on, vos bottes prennent l'eau.
Voilà mon homme étourdi du bateau :
Mais ce n'étoit que demi-mal encore.
Dans la grand'rue, à peine il fut entré,
Que du petit bourgeois au doigt montré,
Il se vit là traité de Turc à More.
A droite, à gauche, et de près et de loin,
Brocards pleuvoient sur les bottes de foin.
Maître, apprenti, le voisin, la commère,
A coups de bec dauboient le pauvre hère;
Tous semblent croire y gagner les pardons :
N'étoit tenu pour fils de bonne mère
Qui ne donnoit au moins quelques lardons.
Il lui fallut tout le long des boutiques
Baisser le dos, et passer par les piques;
A toute peine enfin il se sauva
Dans la première auberge qu'il trouva.

Mon homme étoit outré jusqu'à la rage,
Pestant, jurant contre le citadin

Et la cité, que même par dédain
Plus de vingt fois il traita de village.
Deux estafiers de saint Crépin surtout,
Le harcelant jusqu'à l'hôtellerie
Avec clameurs, et le poussant à bout,
Avoient contre eux excité sa furie.
Ils lui crioient, avec maint quolibet :
Piquez, piquez des bottes, mon cadet.
Oui, disoit-il, excédé de colère,
Et murmurant tout bas entre ses dents,
J'en piquerai dès demain pour vous plaire;
Mais ce sera, marauds, à vos dépens;
Ayant réglé le tout dans sa pensée,
Il fait venir l'un des susdits quidams.
Maître, dit-il, une affaire pressée
M'a fait partir en hâte ce matin;
Et n'ayant point de bottes sous ma main,
En cas pareil force est qu'on s'ingénie;
Bottes de foin, comme vous avez vu,
Faute de mieux à la chose ont pourvu.
On en a ri, mais j'entends raillerie
Mieux que personne; à peu que je n'en rie
Moi-même encore; il n'y faut plus songer,
Venons au fait. Je sens que j'ai beau faire,
Je ne saurois de bottes me passer.
Or, pourriez-vous m'en livrer une paire
Demain matin, en bien payant s'entend?
Oui-dà, monsieur, répond en riotant

Maître Gervais; le terme est bien sommaire,
Demain matin! mais baste, c'est affaire
A travailler toute la nuit d'autant:
Quoi qu'il en soit, monsieur sera content.
Le marché fait et la mesure prise,
Au lendemain la besogne est promise:
Et songez-y, retenez bien ce point,
Dit le Cadet, qu'à telle heure précise,
J'entends à cinq du matin sans remise,
Il me les faut, sinon je n'en veux point.
Le sabrenas y taupe et se retire.
Notre Cadet, sur le soir, sans rien dire,
Va de son pied chez l'autre cordonnier.
Dans sa boutique il trouve le compère,
Il l'arraisonne, et tient à ce dernier
Même propos qu'à l'autre son confrère;
Même marché tout du long se conclut,
A l'heure près; car le Cadet voulut
Que celui-ci, pour raisons pertinentes,
Ne vînt chez lui qu'à six heures sonnantes,
A six, dit-il, ni plus tôt, ni plus tard.
L'autre y consent, promet, à cet égard,
De n'y manquer d'une seule minute.
Le lendemain la chose s'exécute
A point nommé. Dès les cinq du matin
Maître Gervais entre, bottes en main,
Se met en œuvre. Il essaie une botte,
Puis l'autre après. A l'égard du pied droit

Tout alloit bien; mais on change de note :
Quant au pied gauche, on s'y trouve à l'étroit,
La botte blesse à tel et tel endroit.
Maître Gervais consent à la remettre
Sur l'embouchoir une heure ou même deux.
Et bien, soit fait, dit l'autre, je le veux,
Remportez-la; mais il faut me promettre
D'être sans faute à sept heures ici,
Et cependant je vous attends ainsi
Demi-botté, poursuit le bon apôtre;
Car, grâce à Dieu, celle-ci va fort bien.
Maître Gervais, ne se doutant de rien,
S'en va chez lui courant reporter l'autre.
Notre Cadet se débotte aussitôt,
Et met à part la botte pour attendre
L'autre ouvrier, qui vint chez lui se rendre
Au temps prescrit, et ne fit point défaut.
L'essai se fait, par la gauche on commence,
Et cette botte alloit par excellence;
Mais à la droite on jeta les hauts cris;
Le cordonnier en paroît tout surpris;
Bref, il demande une heure au plus par grâce,
Pour la remettre encor sur l'embouchoir.
Le cavalier feint d'être au désespoir
De ce retard : une heure! une heure, passe,
Je vous l'accorde à peine; mais aussi
Il faut qu'à sept vous vous trouviez ici.
Le sabrenas y consent; il remporte

La botte droite, et court à sa maison,
Laissant la gauche au pied du compagnon,
Qui tout d'un temps fermant sur lui la porte,
Chausse au pied droit la botte qu'à l'écart
Il avoit mise, et dans le moment part.
Le compte fait dès la veille avec l'hôte,
Et son bidet prêt à le recevoir,
Le palfrenier bien payé n'y fit faute,
Il pique, et puis adieu jusqu'au revoir.

Nos cordonniers, assignés à sept heures,
Le temps venu, sortent de leurs demeures;
Et, se suivant l'un l'autre de vingt pas,
Viennent tous deux, portant sur leur épaule,
Chacun sa botte en guise d'une gaule,
Et comptant bien d'en avoir bons ducats.
Le premier entre, et demande son homme.
Il est parti pour Paris ou pour Rome,
Lui répond-on : L'autre, entrant à l'instant,
Pour son malheur en apprend tout autant.
Voilà mes gens à la plainte, au reproche,
Tous deux surpris comme fondeurs de cloche.
On en éclate, on en raille à leur nez,
De toutes parts ils sont honnis, bernés;
On les poursuit jusque dans leur boutique,
Et chacun crie en leur faisant la nique :
O bonnes gens! qui troquent au besoin,
Bottes de cuir contre bottes de foin.

FABLES.

L'Agneau nourri par une Chèvre.

Un pauvre agneau, par un sort déplorable,
De sa mère en naissant se vit abandonné :
Mais une chèvre charitable
Recueillit, allaita le pauvre infortuné,
Comme si d'elle il étoit né.
L'agneau reconnoissant, aux champs comme à l'étable
La suivoit avec soin. Tu te méprends, Thibaut,
Lui dit un chien, prends garde au poil, et considère,
La chèvre que tu suis ne fut jamais ta mère.
Je sais ce que je fais, répondit-il tout haut,
Et n'examine point comment ma mère est faite :
Ma véritable mère est celle qui m'allaite.

Le Rat et le Raton.

Un vieux rat, au lit de la mort,
A son fils qui pleuroit et se lamentoit fort,
Pour testament tint ce langage :
Je te laisse, mon fils, assez ample héritage
De noix, fromage et de raisin,
Tu trouveras plein magasin.
Jouis de mes travaux, si tu veux être sage,
Quand tu vivrois cent ans encore et davantage,
Tu n'en verrois jamais la fin.
Mais prends garde à la friandise,

C'est un écueil : les lardons gras
Presque toujours sont de la mort-aux-rats.
Fuis, n'en approche en nulle guise,
Sinon, je te le prophétise,
Pauvre raton, tu périras.
Le ciel te garde et t'en préserve.
Disant ces mots, il l'embrassa,
Et dans le même instant le bonhomme passa.
Le fils, maître des biens qu'avoit mis en réserve
Son cher papa défunt, d'abord s'en engraissa.
Mais tôt après trouvant la chère trop bourgeoise,
De fromage et de noix enfin il se lassa.
Voilà donc mon galant qui s'écarte et qui croise
Sur tous les lieux des environs,
Croque morceaux de lard, et les trouve fort bons.
Parbleu, se disoit-il, mon bonhomme de père
Avec ses rogatons faisoit bien maigre chère :
Vive la guerre et les lardons !
Avint qu'un jour dans une souricière
Il découvrit, en battant le pays,
Morceau de lard des plus exquis.
Bon ! dit-il, tu viendras dans notre gibecière.
Le trou lui fut pourtant suspect, et lui fit peur ;
J'ai même lu dans un fort bon auteur
Qu'il recula quatre pas en arrière.
Mais le lardon, comme un fatal aimant,
Le forçoit, l'attiroit à lui si doucement,
Qu'après bien des façons le pauvret s'en approche,

Et le flairant de près y porte enfin les dents :
La bassecule se décroche,
Et tombant l'enferme dedans,
Le voilà pris ; que va-t-il faire ?
Il en mourut, à ce qu'on dit :
Le papa l'avoit bien prédit ;
Avis, prédictions qui ne servent de guère !
Quel fils ne se croit pas plus sage que son père ?

ÉPIGRAMMES.

SUR PHILON.

ABSTINENCE FORCÉE.

Nunquàm se cœnasse domi, etc. V. Liv. 48.

PHILON dit vrai quand il se vante
Qu'il ne soupe jamais chez lui :
C'est qu'il ne soupe point, la chose est évidente,
Quand il ne trouve point à souper chez autrui.

LE MAUVAIS RÉCITATEUR.

Quem recitas meus est, etc. I. Liv. 95.

OUI, ces vers dont tu fais parade,
Sont de moi, Cinna, j'en conviens ;
Mais tu les dis d'un air si sot et si maussade,
Que je les méconnois et les prends pour les tiens.

LE VIEUX PLAIDEUR,

CONTE.

Certain vieillard natif de Basse-Normandie,
Passait à bien plaider joyeusement sa vie.
Jadis de ses parents il avoit hérité
Non des châteaux, des terres, des domaines,
Mais beaux et bons procès, tous en maturité.
Il en devoit maint autre à sa capacité,
A ses talents, le bien ne s'acquiert pas sans peines.
Heureux dans la plupart, à force de procès,
Il devint riche, et riche avec excès.
Tout plaideur cependant, il est bon de le dire,
Ne doit pas se flatter d'un semblable succès,
Si ce n'étoit qu'il fût de Valogne ou de Pire,
Ou pour le moins de tout auprès;
Car autrement je ne réponds des frais.
Exempt de tous les maux que la vieillesse apporte,
Notre vieillard avoit l'œil vif et le teint frais,
L'estomac bon et la voix forte.
Si la fièvre venoit, mon homme au moindre avis,
Au lieu de quinquina, couroit d'abord aux plaids;
Barthole étoit son Hippocrate,
Contre tous maux de cœur, ou de tête, ou de rate;
Pour lui le spécifique étoit l'air du palais.
Une cause jamais n'étoit bien assortie,
Si comme demandeur,
Ou comme défendeur,

Le résolu vieillard n'y tenoit la partie.
Le roi l'ouït plaider un jour :
Touché de sa vieillesse et de son éloquence,
Ce prince bienfaisant, comme par récompense,
Finit tous ses procès et le mit hors de cour.
Hors de cour, quel désastre ! A ces mots, le pauvre homme
Pensa presque expirer ; adieu le teint vermeil,
Plus d'appétit, plus de sommeil :
Accablé du coup qui l'assomme,
A la bonté du prince il a recours en somme,
Et lui dit en pleurant : Grand roi,
Au nom du ciel, ayez pitié de moi,
Rendez-moi mes procès, ou bien m'ôtez la vie ;
Je ne puis vivre sans plaider ;
Ou si tous c'est trop demander,
Rendez-m'en tout au moins cinq ou six, je vous prie ;
On ne vit point hors de son élément.
Le ciel créa la mer pour la gent aquatile,
Comme l'air pour la volatile,
Le procès pour le Bas-Normand,

MURAT (Mme DE).

Henriette Julie de Castelnau, comtesse de Murat, née à Brest en 1670, a composé des romans qui lui ont donné de la réputation. On a aussi d'elle des *chansons* et d'autres petites pièces fort agréables Elle mourut en 1716.

LE PLAISIR.

Faut-il être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.
Tu nous fuis (las, quel dommage!)
Dès qu'on a pu te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond : rends grâce aux Dieux;
S'ils m'avoient fait plus durable,
Ils m'auroient gardé pour eux.

DANCHET.

Antoine Danchet, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions, né à Riom, en Auvergne, en 1671, mort à Paris le 21 février 1748, se fit autant aimer par son caractère, qu'estimer par son esprit. Il a laissé quelques tragédies qui sont très-faibles en général, mais on trouve du

talent dans ses opéras, entre autres dans celui d'*Hésione* dont La Harpe parle avec de grands éloges. Il a aussi laissé des pièces fugitives, dont la versification, bien qu'un peu faible, ne manque ni d'élégance ni de douceur.

PIÈCES DIVERSES.

—

A MADEMOISELLE D. M.

En lui faisant l'envoi de l'Epître à M. POULTIER, *sur un groupe d'Adam et d'Eve.*

Et la fable et la vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop épris de ses charmes,
Renonce à de célestes biens :
Pâris met l'Asie en alarmes,
Et fait périr tous les Troyens.
C'est une pomme infortunée,
Qui d'une affreuse destinée
Fit tomber sur eux le courroux.
En voyant ces attraits si doux
Dont les Grâces vous ont ornée,
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

Vers écrits de Bourbon.

Ici, d'un château ruiné
Nous voyons, sur un roc, l'affreuse décadence;
C'est là que le temps mutiné
A fait sentir sa violence.
Les remparts les plus hauts sont tombés sous ses coups
Au mépris des grands noms que cent peuples révèrent:
Nous voyons nicher les hiboux
Où jadis les Bourbons logèrent.
Parmi ces débris éclatants,
De ces fameux vainqueurs rappelant la mémoire,
Souvent seul, vous aurez de la peine à le croire,
Je vais moraliser sur la mort et le temps.
Que sont-ils devenus ces maîtres de la terre?
Rien ne nous reste, hélas! de tous ces grands héros.
En vain nous évitons les dangers de la guerre,
Et fuyons l'empire des flots;
En vain des Aquilons nous craignons l'influence:
Aux soins que nous prenons, la mort n'a point d'égard
Et nous cédons à sa puissance
Un peu plus tôt, un peu plus tard.
Près de cette source féconde,
Où chacun vient et croit rencontrer du secours,
Je vois que l'on finit ses jours,
Ainsi qu'aux autres lieux du monde.
Par ces réflexions je tâche à m'aguerrir
Contre l'affreuse mort qui semble me poursuivre;

Mais, quels que soient les maux où mon destin me livre,
J'aime mieux encor les souffrir,
Ah ! qu'il est fâcheux de mourir,
Lorsqu'auprès de vous on peut vivre.

A M. DE PLÉNEUF,

Qui, étant à la campagne, demandoit des nouvelles de Paris.

Vénus, ne voyant plus son fils,
D'un cruel chagrin dévorée,
Le cherchoit partout dans Paris.
Quelqu'un la trouvant éplorée
Lui dit : Charmante Cythérée,
Pour revoir ce fils si chéri,
Ici ton soin est inutile :
Avec l'aimable Savari,
Pléneuf a quitté cette ville.
Tourne tes amoureux oiseaux,
Vole vers ces riches coteaux,
D'où saint Suht voit errer la Seine,
Et, par mille et mille détours,
Sur l'émail d'une vaste plaine
Chercher à suspendre son cours.
Dans le fond de quelques vallées
Où Flore étale ses attraits,
Où dans les routes reculées
Des plus ténébreuses forêts,

Près de ces charmantes mortelles
Ton fils se plaît à s'arrêter.
Ah ! dit Vénus, puis-je en douter ?
Souvent il me quitte pour elles :
J'en ressens un jaloux transport ;
Cependant il faut me contraindre ;
Chacun me soutient que j'ai tort,
Si quelquefois j'ose m'en plaindre.

ÉPIGRAMMES.

Quoi ! tu me fuis, pour écrire sans verve ?
Disoit Thémis à certain sénateur.
Ne sais-tu pas qu'en dépit de Minerve
Nul ne peut être un excellent auteur ?
Je le sens bien, répond le déserteur :
Mais pour juger jamais n'eus de science.
Eh bien, va donc endormir ton lecteur,
Et ne viens plus dormir à l'audience.

Contre un Poète licencieux.

Pour quelque temps d'Argenson voudrois être ;
Non par désir d'éclairer tout Paris,
D'y conserver le calme, et de connoître
Filoux cachés, et bureaux de Cypris ;
Non que je veuille entendre les écrits
Qu'on fait jouer par la troupe comique ;
Mais pour punir certain rimeur cynique
Qui fait rougir tout le sacré vallon,

Et, singe froid du style marotique,
Veut usurper la place d'Apollon.

Contre l'Abbé Abeille.

Quand Abeille, assemblant ses rides,
Jure contre mes Tyndarides,
Je me ris de son vain effort;
C'est l'effet d'une vieille guerre
Où le sifflet fut le plus fort :
Jamais Abeille et le parterre
Ne purent se trouver d'accord.

PANNARD.

Charles-François Pannard, regardé comme le père du Vaudeville moral, né à Courville près Chartres, vers 1675, mort le 13 juin 1765, avait été surnommé par Marmontel le *La Fontaine du Vaudeville*. On trouve dans toutes ses productions beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit et de bon sens; mais aussi beaucoup de longueurs et de négligences. Pannard était également ami de Bacchus et des Muses. Il écrivait ses vers charmans sur des chiffons de papier tachés de vin, et disait que ces taches étaient le cachet du génie.

BOUTADE.

Un petit asile champêtre,
Un pouce de terre, un étui,
Si court, si serré qu'il puisse être,

Plaît toujours aux yeux de son maître;
Rien ne le flatte tant que lui.
Lorsque l'on se promène, il est bien doux de dire :
Je marche en ce moment sur quelque chose à moi;
Ce ruisseau dont le frais m'attire,
Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphyre,
Cette fleur que je sens, cette autre que je voi,
Sont autant de sujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout est charmant où l'on est roi.

Pannard peint par lui-même.

Mon corps dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur,
Aimant sans m'asservir; jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien n'ont captivé mon cœur,
Chansonnier sans chanter, passable coupletteur,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde;
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi,
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

L'Aveu digne de retour.

Que vos yeux sont charmants! que leur regard est tendre!
Si je les crois, Tircis, vous m'aimez ardemment;

Mais parlent-ils sincèrement?
Et votre cœur sent-il ce qu'ils me font entendre?
Si vous ne m'aimez point, hélas!
Ne cherchez point à me séduire;
Et que vos yeux ne parlent pas,
Si votre cœur n'a rien à dire.

Moralité.

Un chêne, un orme, un pin, font aisément connoître
Quel sort l'ambitieux peut avoir à la cour.
Ils sont plus de cent ans à croître;
On les abat en moins d'un jour.

Trois Ivrognes faisant chacun un souhait.

Après avoir vidé maint verre,
Trois vœux furent un jour formés par trois buveurs:
Je voudrois, dit Lucas, être dieu du tonnerre,
Pour pouvoir foudroyer tous les empoisonneurs.
Je voudrois, dit Lubin, être dieu de la treille,
Pour être nuit et jour assis sur un tonneau.
Et moi, cria Grégoire, en prenant la bouteille,
Et lui versant à plein vaisseau,
Je voudrois, mes amis, être la Renommée,
Non pas pour le plaisir de posséder cent voix;
Mais pour l'heureuse destinée
De boire cent coups à la fois.

Janus, ou le jour de l'An.

De trois cent soixante-et-cinq jours
Qui de l'an composent le cours,
C'est le premier de tous où l'on ment davantage :
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien, dans ce jour si fêté,
Voit-on par un fatal usage,
De faux baisers et donnés et rendus !
Combien de l'amitié tiennent le faux langage,
Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus !
De là certainement vient le double visage
Que la Fable donne à Janus.

Les Étonnements.

Que les mortels redoutent le trépas,
Et que tout homme ait grande envie
De jouir long-temps de la vie,
Cela ne me surprend pas;
Mais que chacun à l'abréger s'adonne,
Et que, pour en hâter le cours,
Leur expérience ait recours
Aux expédients les plus courts,
C'est là ce qui m'étonne.

Que Cupidon suive partout les pas
D'une beauté qui lui résiste,
Que plus on fuit, plus il persiste,
Cela ne me surprend pas;

Mais que bientôt cette ardeur l'abandonne,
Quand on lui fait un doux accueil,
Que ce port lui serve d'écueil,
Et que son but soit son cercueil,
C'est là ce qui m'étonne.

Que le mari d'un objet sans appas
Cherche un amusement aimable,
Quoiqu'au fond il soit très-blâmable,
Cela ne me surprend pas;
Mais que l'époux d'une beauté mignonne,
Qui de bien vivre a le renom,
La quitte pour une guenon
Qui jamais ne répondit non,
C'est là ce qui m'étonne.

Que ducs et pairs, seigneurs et magistrats,
Trouvent souvent sur leur passage
Des gens qui leur rendent hommage,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'une cour tous les jours environne
Un faquin qui, sur un brancard,
Foule des coussins de brocard
Aux dépens du tiers et du quart,
C'est là ce qui m'étonne.

Que des objets qui sont très-délicats
Sur leur équipage et leur suite,
Ne puissent faire une visite,

Cela ne me surprend pas;
Mais que Philis, qui fut long-temps piétonne,
Ait des maux de cœur, des hoquets,
Pour avoir été sans laquais
Du vieux Louvre au quai Malaquais,
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'à s'ajuster du haut jusques en bas,
Iris, pour paroître jolie,
Passe les trois quarts de sa vie,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'un abbé tous les jours *s'amidonne*,
Et qu'à pas comptés ce poupin
Sur la pointe de l'escarpin
Marche toujours droit comme un pin,
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'au Châtelet doyens et candidats
Plument comme il faut une dupe,
Qui dans un procès les occupe,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'en quittant cette troupe gloutonne,
Ce plaideur aille dans l'instant
Chez un autre où l'on gruge autant,
De ses fonds porter le restant,
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'un soupirant prodigue les ducats,

Quand chez la beauté qui le pique
Il est le premier et l'unique,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'au pays où l'on danse, on fredonne,
Une foule d'enchérisseurs
Se ruinent pour des douceurs
Qu'ont goûté mille précurseurs,
C'est là ce qui m'étonne.

Que dans Alger on trouve des ingrats,
Et que chez le peuple tartare
La reconnoissance soit rare,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'à Paris mainte et mainte personne
Qui vient vous demander lundi
Un plaisir qu'on lui fait mardi,
N'y pense plus le mercredi,
Voilà ce qui m'étonne.

LAFAYE.

Jean-François Leriget de Lafaye, membre de l'Académie française et ami de Voltaire, né à Vienne en 1674, mort le 11 juillet 1731, a composé des poésies où l'on remarque un esprit délicat et une imagination riante.

ODE.

Éloge des Vers.

Mauvais goût, né de l'habitude,
Faux enchantement du lecteur,
Rime, mesure, vaine étude,
Le peuple goth fut ton auteur :
Non, tu n'es point la poésie ;
D'un plus beau feu l'âme saisie
En prose s'énonce bien mieux ;
Les vers dans les siècles barbares
Ont eu de nos aïeux ignares
Le nom de *langage des dieux*.

Tel est l'audacieux blasphême
Qu'on profère contre Apollon :
Et qui ? C'est Lamotte lui-même,
Déserteur du sacré vallon :
Mais cette erreur qu'il nous propose
En vain de sa subtile prose
Emprunte un éclat spécieux ;
Par la rime et par la cadence
Sur le Parnasse il a d'avance
Expié son tort à nos yeux.

Censeur de notre tragédie,
Il ose en ces réflexions
Croire qu'une prose hardie
Peut nous peindre les passions ;

Que c'est violer la nature
Que d'asservir à la mesure
Et de rimer un sentiment,
Oubliant que c'est par ce charme
Qu'Inès communique l'alarme
Qu'elle éprouve pour son amant.

Quoi ! de l'ode dont Polymnie
A ses amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers !
Pindare, Anacréon, Horace
Ont donc abusé le Parnasse
Par leurs immortelles chansons.
J'entends Malherbe qui soupire
De voir qu'on ose de sa lyre
Dédaigner les superbes sons.

La sagesse des premiers âges
En vers voulut dicter les lois ;
Digne prix des plus grands courages
Les vers chantèrent les exploits :
Qu'on lise au temple de mémoire
Les noms consacrés à la gloire ;
Calliope les a tracés :
Tous ceux que son burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable
Sont peu lus ou sont effacés.

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes sons enchanteurs,
L'emportes-tu sur l'énergie
Dont se vantent les orateurs?
Dans Rome, bravant la nature,
Octave, insensible et parjure,
La remplit de sang et d'horreurs;
Eh! qui ne sait qu'à l'harmonie
Du divin chantre d'Ausonie
Il ne put refuser des pleurs?

Marcellus, dont les destinées
Privèrent trop tôt l'univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas qu'à tes beaux vers.
O poésie! à ta puissance
Que peut opposer l'éloquence?
Quel miracle a-t-elle à citer?
Seroit-ce un fougueux Démosthène
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter?

Ami né de la symétrie,
L'homme en recherche l'agrément;
Des merveilles de l'industrie
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la musique
Offre un mouvement symétrique

Des tons dont l'ordre fait les lois.
L'impression plus délicate
De cet ordre en beaux vers nous flatte,
Et sur l'esprit même a ses droits.

« Mais cet art frivole et pénible
« Est, dit-on, mécanique en soi;
« De plus d'un obstacle invincible
« Souvent l'esprit subit la loi :
« La cadence ou le sens vous gêne,
« Quelquefois la recherche est vaine
« D'un mot qui les sert tous deux;
« La rime à cette autre s'oppose;
« D'un autre qui plairoit en prose
« Le choix ne seroit pas heureux. »

Oh! combien le sage est louable
Qui, s'abaissant à ce détail
Pour rendre la sagesse aimable,
N'en dédaigne pas le travail!
Des attraits d'Hélicon parée,
Il peut nous ramener Astrée.
L'homme va goûter l'équité,
Ainsi de la main de sa mère
L'enfant boit la liqueur amère
Par quelque douceur attiré.

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,

Il acquiert cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux pressée
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui semble austère
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Non, le travail n'est point sensible
Quand la raison en est l'objet.
Qu'elle plaise en ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le sujet;
Médite, polis, remanie;
Des dons du dieu de l'harmonie
Aucun sans peine ne jouit:
C'est l'encens qu'Apollon désire.
A ce prix il prête sa lyre,
Et l'obstacle s'évanouit.

ROY.

Pierre-Charles Roy, né à Paris en 1683, est auteur du ballet des *Éléments*, de celui des *Sens*, de la tragédie de *Callirhoé* et de plusieurs autres opéras. Sa méchanceté et son humeur taciturne et insipide nuisirent beaucoup au succès de ses ouvrages. Fontenelle disait de lui que c'était l'homme

le plus bête qu'il eût connu; on trouve dans ses poésies quelques vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. Il mourut le 23 octobre 1764.

LE COCHE,

ALLÉGORIE.

Jadis étoit un coche bien monté,
Qui franchissant le sommet du Parnasse,
Nous menoit droit à l'immortalité.
Quarante en tout y pouvoient tenir place;
Mais à quel prix? Chacun payoit pour soi
En bonne espèce, en rime bien sonnante,
Prose de poids, pièce de bon aloi,
Le tout suivant la taxe et la patente
Du dieu Phébus, qui, jusqu'au dernier temps,
Sans s'embourber, sans mauvaise aventure,
Sut équiper et mener la voiture.
En est-il las? Des soins plus importants
L'occupent-ils? Ou les Dieux par malice
Ont-ils commis Momus à l'exercice?
Quoi qu'il en soit, Momus a pris le bail,
Et s'est chargé de tout cet attirail.
Le nouveau maître établit lois bizarres,
Fait bon marché des places, prend des arrhes
De tous venants, pâlots et tonsurés,
Et gros commis et robins désœuvrés,
Et les amis de leurs amis encore,
Même histrions; tout est bon, tout l'honore.

Qu'apportoient-ils? Des pièces de billon;
Nulle monnoie au vrai coin d'Apollon.
Crédit aux uns, aux autres pleine grâce.
Le corbillard est-il plein? Il entasse
Dans les paniers leurs apprentis auteurs,
Petits goujats timbrés de leurs couleurs,
Auteurs forains avec espoir très-proche
D'être à leur tour introduits dans le coche.
Les voilà donc en route avec ballots,
Et leur bon guide agitant les grelots
De sa marotte : on roule; mais leur joie
Ne dure guère : et dès le premier pas
Le vrai chemin se perd, on se fourvoie,
On suit sentier qu'Apollon ne prit pas,
Contre rochers l'on marche, l'on tournoie :
Au premier choc l'essieu vole en éclats,
La masse croule et nos gens sont à bas.
Qui me rendra tous les cris lamentables,
Les jurements de ce peuple embourbé?
Sous son Homère et son livre de fables,
Bagage lourd, Houdart a succombé.
A l'aide! à moi! crioit ce bon aveugle.
Le commis borgne à ses oreilles beugle,
Maudit le jour qu'il quitta le comptoir
Pour s'embarquer dans l'ambulant manoir.
Le vieux syndic des bourgeois de Cythère,
S'évertuant pour sortir de l'ornière,
Pleure un habit de vieux velours tanné,

Qu'une sibylle au cancre avoit donné.
Ah! dégagez l'esprit de la matière,
Disoit un autre. A ce style inconnu,
Qui n'étoit pas entendu du vulgaire,
A son secours, hélas! qui fût venu?
Certain farceur voulut faire l'ingambe;
Les brodequins lui blessèrent la jambe:
C'est cet auteur chez les Suisses prôné,
Et de la farce encore enfariné.
Vous êtes là, petit Pharmacopole,
Chez votre père aviez pris une fiole,
Qui, se cassant, vous effleura la peau;
Mais n'avez plus besoin d'être si beau;
L'affaire est faite; oubliez le service,
Et retournez à votre bénéfice.
Détaillerai-je ici par les menus
De chacun d'eux les bosses, les blessures,
Tel que Virgile étale en ses peintures
Les coups portés aux soldats de Turnus?
Mon cher lecteur, à tes yeux je dérobe
Masques plus laids que n'étoit Déiphobe.
Mais que fait-on de messieurs du panier?
On les entend leur maître renier.
Jurez, leur dit Momus; cela console.
Puis en sifflant dans les airs il s'envole.

Bonheur et devoirs d'un Amant.

Sur sa bergère seule avoir les yeux ouverts,
Avec elle et pour elle oublier l'univers,
Sans elle à tous plaisirs s'ennuyer, se déplaire,
Trouver tous lieux déserts où n'est pas sa bergère;
Goûter le prix d'un mot, d'un regard, d'un soupir,
Ajouter aux faveurs par l'art de les sentir;
D'un rendez-vous promis nourrir la douce attente,
Craindre de le manquer, l'entretenir absente,
Savoir dans une fête attirer tous les yeux,
Et de vingt soupirants nous rapporter les vœux;
Deviner ses chagrins, essuyer seul ses larmes,
Prévenir ou calmer de jalouses alarmes,
Recueillir tout le prix d'un soupçon éclairci,
Ah! c'est vivre deux fois, Damon, que vivre ainsi.

LAFOSSE.

Antoine de Lafosse, auteur de la tragédie de *Manlius*, né à Paris en 1653, mourut en 1708. Outre ses ouvrages dramatiques, on a encore de lui quelques poésies légères dont la lecture ne manque pas d'agrément.

ODES TRADUITES D'ANACRÉON.

Sur sa Lyre.

De Cadmus et des fils d'Atrée
En vain je veux chanter les noms,

Ma lyre aux Amours consacrée
Ne me rend que d'amoureux sons.
L'autre jour de cordes nouvelles
Je venois de la remonter,
Et je m'efforçois de chanter
Les entreprises immortelles
Qu'Hercule sut exécuter.
Je cherchois des tons dignes d'elles,
Mais en dépit de mes efforts,
Sous mes doigts les cordes rebelles
Résonnoient d'amoureux accords.
Hercule, Cadmus, fils d'Atrée,
Adieu donc, adieu pour toujours,
Ma lyre aux Amours consacrée,
Ne peut chanter que les Amours.

L'Amour pris.

Les Muses lièrent un jour
Avec des fleurs le dieu d'Amour :
Et pour mieux empêcher sa fuite
Le livrèrent à la beauté.
De sa prison Vénus instruite,
Avec des dons vint au plus vite
Leur demander sa liberté :
Mais en vain il fut racheté,
Il ne sort plus d'un lieu qu'habite
L'esprit joint avec la beauté.

Sur un Songe.

Je songeois cette nuit qu'au gré de mes désirs;
Je courois dans un pré brillant de fleurs nouvelles,
Et que mon dos portoit des ailes
Dont je devançois les zéphirs.
Cupidon par mépris de ma course légère,
Met du plomb à ses pieds, me poursuit et m'atteint.
Ce songe est sans doute un mystère
Où le sort de mon cœur est peint.
Je vois qu'après avoir couru de belle en belle,
Sans qu'aucune jamais ait fixé mon amour,
Celle que je sers en ce jour
Doit me rendre à jamais fidèle.

PRÉPETIT DE GRAMMONT.

RONDEAU

A Benserade, qui avoit demandé un Sonnet à l'Auteur.

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,

S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire,
T'en écrire un. Eh! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire;
Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A La Fontaine.

DUCHÉ.

Joseph-François Duché de Vancy, né le 29 octobre 1668 à Paris, y mourut le 14 décembre 1704. Il avait été choisi par madame de Maintenon pour fournir des poésies sacrées aux élèves de Saint-Cyr. On a de lui plusieurs tragédies et autres ouvrages dramatiques. La Harpe regarde sa tragédie d'Absalon comme supérieure à tout ce qu'a fait Campistron.

HYMNE.

Loin d'ici, profanes mortels,
Vous dont la main impie a dressé des autels
A des dieux impuissants que le crime a fait naître:
Qu'aux accents de ma voix tout tremble en l'univers:

Cieux, enfers, terre, mer, c'est votre auguste maître
Que je vais chanter dans mes vers.

Il est, et par lui seul tout être a pris naissance.
Le néant existe à sa voix :
La nature et les temps agissent par ses lois ;
Tout adore en tremblant sa suprême puissance,
Invisible et présent, on le trouve en tous lieux ;
Il remplit la terre et les cieux ;
Par lui tout se meut, tout respire :
Sa durée est l'éternité,
Et les bornes de son empire
Sont celles de l'immensité.

Il produit à son gré le calme et les tempêtes ;
Il commande aux flots en courroux,
Et des foudres bruyants qui menacent nos têtes,
Ses ordres éternels conduisent tous les coups.
Des climats où naît la lumière,
Aux lieux où le soleil termine sa carrière,
Il étend ses soins bienfaisants,
Et l'on voit sa bonté paroître
Partout où son pouvoir fait mourir et renaître
Les jours, les saisons et les ans.

Par lui brille en nos prés la riante verdure,
D'abondantes moissons les guérets sont couverts ;
L'automne de ses fruits embellit la nature,
Et l'aquilon fougueux ramène les hivers.

De l'énorme éléphant à la fourmi rampante,
De l'aigle au passereau, du monarque au berger,
Tout vit, tout se soutient par sa faveur présente;
Il change comme il veut la matière impuissante,
Et seul ne peut jamais changer.

Mais aussi terrible qu'aimable,
J'entends, Dieu tout-puissant, ta colère implacable,
Porter partout le trouble et la terreur.
Je te vois des méchants peser les injustices
Et leur préparer des supplices
Dignes de ta juste fureur.

Tu parles, et ta voix enfante le tonnerre.
Les anges tremblent à tes pieds;
Les superbes vaincus, les rois humiliés
Rentrent dans le sein de la terre.
Pour te venger et nous punir
Tous les éléments vont s'unir,
La terre ouvre ses flancs et la mer ses abîmes;
L'air s'allume, le feu dévore les mortels,
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éterniser leurs tourments et leurs crimes.

Qu'êtes-vous devenus, orgueilleux souverains,
De cent peuples divers vivantes destinées?
Comment ont disparu ces brillantes années
Où les jours des mortels étoient mis en vos mains?
Honneur, faste, grandeurs, vains fantômes de gloire,

A peine un reste de mémoire
Aux portes du néant prolonge votre sort :
La vérité paroît, les ombres dissipées
Ne laissent voir à vos âmes trompées
Que l'horreur, l'enfer et la mort.

Le jour affreux de tes vengeances
Éclaire l'impie étonné :
Je le vois confondu, tremblant, abandonné,
Fuir et trouver partout ton bras et ses offenses;
Dévoré par de vains et criminels souhaits,
Il cherche de faux biens dissipés pour jamais,
Et jamais le vrai bien ne sera son partage.
Il souffre à chaque instant d'éternelles douleurs;
Et, pour comble des maux d'un affreux esclavage,
On le contraint d'avouer dans sa rage
Qu'il est digne de ses malheurs.

Mais quel charme m'arrache à cet objet funeste?
Quelle divine main m'enlève dans les cieux?
Ta splendeur se montre à mes yeux;
J'entre dans la cité céleste.
Saisi, la force manque à mes sens enchantés;
Quels torrents éternels de saintes voluptés!
L'ouvrage de tes mains semble égal à toi-même;
Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais :
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime,
Et sa gloire est le prix de tes propres bienfaits.

Que ton pouvoir est adorable !
Tu peux faire, toi seul, notre félicité;
Toi seul dois être redouté,
Tout obéit à ta voix formidable :
Par toi de nos moments le cours est limité,
Et de la mort inpitoyable
Tu conduis et suspends l'aveugle cruauté.
Grand Dieu qui fais trembler l'enfer, la terre et l'onde,
Dont l'univers entier annonce la grandeur,
Toi, dont l'astre du jour emprunte sa splendeur,
Toi qui d'un mot créas le monde,
Sagesse, puissance, bonté,
Justice, gloire, vérité,
Principe de tout bien, seul bien digne d'envie !
Puissé-je, après ma mort, dans une heureuse paix,
M'enivrer dans ton sein, en ces sources de vie,
Qui ne doivent tarir jamais !

LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

Philippe duc d'Orléans, régent de France, né à Saint-Cloud, le 2 août 1674, mort le 2 décembre 1723, était né pour tous les emplois, avait tous les talens, et pourtant ne tint les rênes de l'état que pour le malheur de la France.

CHANSON.

Les différents États.

Insensés, nous ne voyons pas
Les chagrins des autres états,
Et nous voulons changer le nôtre
Souvent contre celui d'un autre,
A qui le sien déplaît autant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

Heureux est le petit collet,
Dit le marquis avec regret;
Mais, sous cet habit qui le gêne,
L'abbé, qui le porte avec peine,
Trouve son rôle rebutant;
Et voilà comme, etc.

Que le marchand fait de bons coups,
Dit le rentier d'un ton jaloux!
L'autre dit que dans le commerce
Tout le trahit, tout le renverse,
Qu'on ne voit plus d'argent comptant;
Et voilà comme, etc.

L'hymen a-t-il joint par ses nœuds
L'amant à l'objet de ses vœux,

L'épouse perd sa bonne mine,
L'époux trouve chez sa voisine
Je ne sais quoi de plus tentant;
Et voilà comme, etc.

Lorsqu'à Tircis, pour l'apaiser,
Cloris laisse prendre un baiser,
Il veut une faveur plus grande;
Plus il obtint, plus il demande,
Ses désirs vont en augmentant;
Et voilà comme, etc.

L'enfant voudroit devenir grand,
Le vieillard être adolescent,
La fille être femme, puis veuve,
La veuve se donner pour neuve.
La vieille fixer un amant;
Et voilà comme
L'homme
N'est jamais content.

MONCRIF.

François-Augustin Paradis de Moncrif, secrétaire des commandemens du comte de Clermont, lecteur de la Reine, membre de l'Académie française, né à Paris en 1687, mort

le 12 novembre 1770, a fait des chansons pleines de grâce et de sel, et des romances dans lesquelles il a imité avec beaucoup de bonheur le langage du vieux temps.

CONSEILS A UNE JEUNE DEMOISELLE.

Songez bien que l'amour doit feindre;
Redoutez un sage berger;
On n'est que plus près du danger
Quand on croit n'avoir rien à craindre.
Je voyois, sans être inquiète,
Daphnis m'aborder quelquefois;
Il me trouvoit seulette au bois,
Sans me compter jamais fleurette.
D'aimer on doit bien se défendre,
Me disoit-il, dans ses chansons;
Mais il formoit de si beaux sons,
Qu'on s'attendrissoit à l'entendre.
Je me croyois si raisonnable
En l'écoutant sur le gazon!
Quel ouvrage de la raison
D'écouter un berger aimable!
Sans dessein, sans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir:
Bientôt, sans m'en apercevoir,
Je perdis toute autre habitude.
L'enchanteur! quelle adresse extrême
Il employoit pour me charmer!
Croiroit-on qu'on se fait aimer

En ne disant point *je vous aime?*
Si je chantois dans le bocage,
Pour m'écouter il s'arrêtoit :
Une autre bergère chantoit,
Il s'en retournoit au village.
Des amants me peignant l'ivresse,
Il m'entretenoit tout un jour :
C'étoit pour condamner l'amour,
Mais c'étoit en parler sans cesse.
Qu'Amour séduit avec adresse!
Comme il sait déguiser son feu!
Jusqu'au mal qu'on dit de ce Dieu,
Tout est un piége qu'il nous dresse.
Daphnis enfin sut me contraindre
A partager sa tendre ardeur;
Je sentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

ROMANCE.

L'Amoureux indiscret.

Qui pour fortune trouvera
Nymphes dans la prairie,
Celle qui tant plus lui plaira,
Tenez, c'est bien ma mie.
Si quelqu'une vient à danser,
Et d'une grâce telle

Qu'elle ne fait les fleurs verser,
Eh bien! c'est encore elle!

Si quelqu'un dit avec serment,
Je donnerois ma vie
Pour être aimé rien qu'un moment,
Tenez, c'est de ma mie.
Si quelqu'autre suit sans espoir
La nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir,
Eh bien! c'est elle encore!

Églé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord suivie;
Églé revint le jour d'après,
On ne vit que ma mie.
Si quelque nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle
A vos yeux, comme à votre esprit,
Tenez, c'est toujours elle!

L'autre matin, sous ces buissons,
Une nymphe jolie
Me dit : J'aime tant vos chansons.....
Je dis : C'est pour ma mie.
Pour célébrer ses doux attraits
Fait-on chanson nouvelle?
En y songeant, l'instant d'après,
On chante encor pour elle.

Je lui sais maint adorateur
Et n'en ai jalousie.
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma mie.
Que serviroit de m'alarmer?
La chose est naturelle :
Amour la fit pour nous charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

Prendre ainsi le doux nom d'amant
Flatte ma fantaisie :
Elle me plaît uniquement,
Je l'appelle ma mie.
Mais si j'étois la déité
Qui la forma si belle,
Je croirois n'avoir mérité
Que d'être enchanté d'elle.

La Fantaisie.

Elle m'aima, cette belle Aspasie,
Et bien en moi trouva tendre retour :
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aspasie,
Entend Myrtil chanter l'hymne d'amour :
Elle l'aima, ce fut sa fantaisie,
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aspasie
A pris, quitté nos bergers tour à tour.
Ils sont fâchés; mais je la remercie;
Las! elle fait passer un si beau jour!

Pour ramener cette belle Aspasie,
C'est grand abus de montrer du courroux;
Si réclamez sa douce fantaisie,
Elle dira : Que ne l'inspirez-vous!

J'ai vu depuis cette belle Aspasie,
La couronnant de roses, je lui dis :
Quand reviendra la douce fantaisie?
Car ce jour-là, c'est le jour où je vis.

Lors j'aperçus en la belle Aspasie
Qu'un doux sourîs coloroit ses attraits;
Elle reprit sa douce fantaisie,
Et me donna même le jour d'après.

Amants quittés d'une belle Aspasie,
Ayez près d'elle un modeste maintien :
Ne prétendez gêner sa fantaisie;
Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

ROMANCE.

Les constantes amours d'Alix et d'Alexis.

SUR UN AIR LANGUEDOCIEN.

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens?
Ils auroient fait si bon ménage,
A tous momens.
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie,
Disant ainsi:
Oui, vous serez toujours ma mie;
Vous, mon ami.
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on vous marie,
Mieux vaux mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alix
A deux genoux, un jour demande
Son Alexis.

Maman, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour... quelle malice d'âme!
La mère a dit:
Alexis a pris une femme,
Sans contredit,
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit: voyez,
Il vous écrit; c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors, conseiller et notaire
Arrivent tous.
Le curé fait son ministère;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festin et danse
Ne sont qu'ennui;

Toujours lui vient en souvenance
Son favori.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur.
Sa mère la tance et la crie
Toute en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au bûcher,
La pauvrette en pleurant, se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu! qu'Alix, honnête et sage,
Se conduit bien!
Tous autres soins que du ménage
Lui sont de rien.
Voyant de son époux la flâme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son âme
Ce qui restoit.

Hélas! son âme tout entière
A ses soucis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet :
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

D'Alix, dans sa mélancolie,
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux :
Ma moitié, faites quelqu'emplette
De son écrin.
Perles et nœuds sont la recette
Pour le chagrin.

Baise-moi, moutonne chérie,
Je vais au plaid ;
Tiens, prends de cette orfévrerie
Ce qui te plaît :
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps :
N'épargne rien; voilà, mignonne,
Vingt écus blancs.

Il part. Le marchand, en silence,
L'écrin montroit,

Qu'Alix avec indifférence
Considéroit :
Chaque fois qu'il offre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois, du fond de son âme,
Sort un soupir.

En lui toutes fleurs de jeunesse
Apparoissoient;
Mais longue barbe, air de tristesse
Les ternissoient.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une âme tendre
A bien son prix.

Mais Alix, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit.
Pourtant, aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit :
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrin?
Ah! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains!

Las! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je vois?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le-moi.

Eh ! que sert de conter, madame,
Un déplaisir,
Qui jamais, jamais de mon âme
Ne peut sortir ?

Il n'est qu'un trésor dans le monde,
Je le connois,
Long-temps en espoir je me fonde
Que je l'aurois;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant;
Je l'emportois dans ma pensée
En le quittant,
Lorsqu'un lutin, par grand'rancune,
Vint l'enlever,
Puis d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde,
Quand je l'appris?
Pour m'en aller au bout du monde
Me départis.
Non qu'un instant en moi je pense
De l'oublier,

Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
Que ce trésor?
Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or.
Sont-ce rubis? J'aurois sans peine
Rubis perdus.
C'est donc le trousseau de la Reine?
Ah! c'est bien plus!

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
De souvenir;
J'ai, la voyant, l'âme remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, j'en meurs d'envie
Arménien,
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette,
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans du drap d'or.

Alix soudain prit la dorure,
La déplia;
Sur la tablette, en écriture,
Ces mots trouva :
ICI JE CONTEMPLE, A TOUTE HEURE,
DANS LES SOUPIRS;
JE GARDE TOUT CE QUI DEMEURE
DE MES PLAISIRS.

Alors Alix la tablette ouvre
Tant vitement:
Eh! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?
La voilà toute évanouie
A cet objet!
Qui n'eût même transe sentie?
C'est son portrait!

Alix, mon Alix, tant aimée,
Hélas! c'est moi!
Alix, Alix, tant regrettée,
Ranime-toi;
Ton Alexis vient de Turquie,
Tout à l'instant,
Pour te voir, et quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée,
Alix parla.

Alexis, j'ai ma foi donnée,
Un autre l'a :
Je ne dois vous ouïr de ma vie
Un seul instant :
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez, pourtant.

Voulant, pour complaire à sa mie,
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux survient. A cette vue,
Tout en fureur,
Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.

Alexis meurt. Alix mourante,
Les yeux baissés,
Dit : Je péris, mais innocente ;
Ce m'est assez.
Mon époux, votre jalousie
Verse mon sang :
Sans regret je quitte la vie,
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il est nuit, il voit l'image
De sa moitié,
Qui, du doigt montrant la blessure

De son beau sein,
Appelle avec un long murmure
Son assassin.

Après si triste tragédie,
Tout sage époux
Ne peut de sa moitié chérie
Etre jaloux;
S'il trouve un marchand d'Arménie
Prenant sa main,
Il dit : C'est qu'on le congédie,
J'en suis certain.

ROMANCE.

Les Infortunes inouïes de la tant belle, honnête et renommée comtesse de Saulx.

Sensibles cœurs, je vais vous réciter;
Mais, sans pleurer, las! comment les conter?

Les déplaisirs, les ennuis et les maux
Qu'a tant soufferts la comtesse de Saulx.

Si de beauté, de grâce et de vertu
Bonheur naissoit, comme elle en auroit eu!

Elle étoit sœur du vaillant Olivier :
A donc pourquoi ne la mieux marier?

Non que le comte entre les hauts seigneurs,
Puissant ne fût en vassaux et honneurs.

Mais las, hélas! c'est que par trop étoit
Mari méchant qui tant mal la traitoit.

Dans son châtel, entre quatorze tours,
Comme en prison, la tint-il pas toujours?

Sans damoiselles, sans nuls cavaliers,
Pages aucuns, et pas plus d'écuyers.

Mais pis encor, la pauvrette n'avoit
Serf ni servante, et son mari servoit.

Le pain cuisoit, pâtissoit, rôtissoit,
Faisoit le lit, et volaille engraissoit.

Or si l'époux lui fit tel traitement,
C'est qu'il étoit jaloux étrangement.

Est-on jaloux par trop forte amitié,
De ces gens-là faut avoir grand'pitié.

Mais ce mari, qui ne l'aimoit de cœur,
Jaloux n'étoit que par fausse frayeur.

Croyant, le fol, que si rare beauté,
Onc ne pourroit tenir fidélité.

Des yeux, le jour la couvoit constamment;
De nuit, à peine il les clot un moment.

De sa moitié que sert d'être gardien?
Sans sa vertu, vous ne garderez rien.

En songe un jour il rêva de galant:
A son réveil, las! il la battit tant...

Pour passe-temps, qu'est-ce donc qu'elle avoit?
Des animaux, elle les élevoit.

Un sanglier et deux grands louveteaux
L'alloient suivant, comme petits agneaux.

Un ours des bois dans leur parc se glissa:
En moins de rien elle l'apprivoisa.

A sa voix douce ils accouroient soudain,
Et ne prenoient vivres que de sa main.

Plus doux cent fois, un chacun d'eux sembloit
Dire à l'époux, qu'aimer il la falloit.

Quelquefois l'ours, comme on voit, s'adoucit;
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit.

Las! voici bien un autre désarroi!
Comte de Saulx, te faut servir le Roi.

Il t'a mandé : mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, et bien me défendrez.

Ne plus garder sa femme, oh quel malheur!
Il s'y résout, la rage dans le cœur.

Vivres chétifs pour trois ans lui donna
Dans la grand'tour, où vous l'emprisonna.

Or bien qu'époux fussent depuis cinq ans,
Elle n'avoit été grosse d'enfans.

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut, admirez le hasard.

Mais il s'en va, sans en être certain.
Comtesse, hélas! quel sera ton destin?

Deux ans passés, deux ans et seize jours
Elle habita la plus sombre des tours.

Et loin, bien loin qu'elle en eût du courroux,
Le comte absent, ses jours couloient plus doux.

Mais un matin, source de plus grands maux!
On ouvre l'huis; c'est le comte de Saulx.

Sa moitié voit, tenant sur son giron,
Et caressant le plus gentil poupon.

Morne et tremblant, il reste avec effroi;
Il fut absent, elle a faussé sa foi.

Il va penser qu'en la tour introduit,
Un verd galant l'escaladoit la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur.

Puis sur sa femme, avec un noir regard,
Il va levant l'ensanglanté poignard.

Femme sans foi, sans vergogne, sans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs...

L'infortunée, à ces mots n'entendoit,
Serrant l'enfant, qui son âme rendoit.

Bouche sur bouche, elle veut recueillir
Le fruit amer de son dernier soupir.

Quel tigre alors n'eût daigné s'attendrir?
Et le cruel sa moitié va meurtrir.

Vers son beau sein, déjà le fer mortel.....
Mais quel grand bruit à l'entour du châtel ?

Ah ! Dieu, vrai Dieu ! c'est le brave Olivier,
Qui l'escalade, avec maint cavalier.

L'époux se calme, ou se trouble autrement ;
Madame, allons au bel appartement.

Les y voilà : çà mettez sans retard
Juppes de soie, et le corps de brocard.

Car Olivier vient occir, par courroux,
Cil qu'en l'église avez fait votre époux.

Vos cavaliers, s'il demande où sont-ils ?
Au loup chassant avec chiens et fusils.

S'il vous demande où sont vos aumôniers ?
Allant à Rome avec mes écuyers.

S'il vous demande où damoiselles sont ?
Pélerinage à Saint-Claude elles font.

Si chambrière ? lors répondrez, bon !
Au clair ruisseau blanchissent le linon.

S'il vous demande où est le petit né ?
Dieu l'a repris comme il l'avoit donné.

Bref, s'il disoit, votre époux je ne vois ?
Mandé par lettre, il est au camp du Roi.

Mais à la porte Olivier mène bruit,
Et jà le comte est caché sous le lit.

Où est ma sœur? que l'emmène d'ici.
Mon frère, hélas! me méconnoît ainsi?

Ma sœur, ma sœur, est-ce bien vous? Hélas!
Pâleur avez comme au jour du trépas.

Tout haut répond : j'ai failli de mourir;
Et puis tout bas : las! j'ai bien à souffrir!

Ma sœur, ma sœur, je ne vois d'aumôniers,
De clercs aucuns, aussi peu d'écuyers?

Tout haut : pour Rome un chacun est parti;
Tout bas : mon frère, hélas! j'ai bien pâti!

Ma sœur, ma sœur, n'avez pages aucun,
Point de hérault, de cavaliers pas un?

Elle tout haut : ils sont chassant au bois;
Et puis tout bas : par jour me meurs cent fois.

Ma sœur, ma sœur, où donc est votre époux,
Qu'il ne me vient recueillir quant et vous?

Tout haut : il est allé le Roi servir;
Et puis tout bas, pousse un profond soupir.

Ma sœur, ma sœur, cher objet d'amitié,
Quoi! de vos maux me cachez la moitié!

Il est céans, ce tant barbare époux,
Qui méconnoît son vrai trésor en vous.

Lors l'aperçoit, et du lit l'arrachant,
Tire sur lui son coutelas tranchant.

Elle l'arrête, embrassant ses genoux :
Mon frère, hélas! c'est toujours mon époux.

Rancune n'ai de tant de maux que j'eus,
Pardonnez-lui, il ne me tuera plus.

Non, tout cruel éprouve un cruel sort,
Et qui vous hait a mérité la mort.

Lors il le frappe, et sa sœur lui montrant :
Regrette-la, dit-il, en expirant.

Le comte expire, et ce cœur sans pitié
Meurt honoré des pleurs de sa moitié.

Époux, époux, n'oubliez son destin,
Onc un jaloux ne fit heureuse fin.

Imitation des chansons du comte de Champagne, roi de Navarre.

Viens m'aider, ô Dieu d'amours,
A pourtraire celle,
Celle tant tant belle,
Que tant aimerai toujours.

Elle a bien du gai printemps,
Gente humeur et fin sourire;
Blanches perles sont ses dents,
Roses sa bouche respire.

Viens m'aider, etc.

Son maintien est si très-doux,
Son parler semble une lyre;
Si son regard luit sur vous,
Votre âme toute il attire.

Viens m'aider, etc.

Son vouloir est votre Roi,
Voulût-elle votre vie;
Ce vous seroit douce loi
D'accomplir sa fantaisie.

Viens m'aider, etc.

En sa personne rien n'a
Qui de l'aimer ne vous prie;
Et sans y penser, voilà
Qu'elle se trouve obéie.

Viens m'aider, etc.

Ne lui seriez moins constant,
En servant beauté nouvelle;
Car bien que l'œil soit content,
Le cœur dit : ce n'est pas elle.

Viens m'aider, etc.

Ayant le prix disputé,
(Amours ont vu l'aventure)
Vénus eut bien la beauté,
Mais ma mie eut la ceinture.

Viens m'aider, ô Dieu d'amour,
A pourtraire celle,
Celle tant tant belle,
Que tant aimerai toujours.

CHANSON.

Portrait de Sophie.

Il est une Sophie [1], onc il n'en sera d'autre,
Ravissant d'un souris mon âme aussi la vôtre;
Eussiez-vous cent ans,
Fussiez-vous cinq cens,
Et tout le monde encore;
Quand son regard tant doux verrez,
Son parler divin entendrez,
De bouche et de cœur lui direz:
Tenez, je vous adore,
Tenez, je vous adore,
Tenez, je vous adore.

AUTRE

Sur un air languedocien.

Contre un engagement
Je me crus affermie;
Mais Daphnis est charmant,
Et j'en fis la folie;

1 Marie-Félicité-Sophie, Reine de France.

Dès qu'il m'eut attendrie,
L'ingrat fut inconstant,
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un instant.

Plaire et sentir l'ardeur
D'un amour véritable,
A tout autre bonheur
Me sembloit préférable :
Raison peu secourable !
Eh quoi ! tu peux souffrir
Qu'un bien si peu durable
Fasse tant de plaisir ?

Amans, votre bonheur
N'est enfin qu'un mensonge :
Mais quelle aimable erreur
Lorsqu'elle se prolonge !
Ah ! si je me replonge
Amour, dans ce sommeil,
Si je fais un beau songe,
Sauve-moi du réveil.

AUTRE

Sur un air catalan.

C'EST toi qui nous fais naître,
Dieu des amours.
Que ne te rends-tu maître
De tous nos jours ?

Puisque ton seul empire
Peut nous charmer,
Pourquoi dès qu'on respire
Ne pas aimer?

Quand cette vive flâme
Qu'enfin je sens,
Vint enchanter mon âme,
J'avois quinze ans.
Que c'est long-temps attendre
De si doux nœuds!
Amour, un cœur né tendre
Est trop heureux.

AUTRE.

Quoi! du Dieu qui m'enflâme
Vous bravez les coups?
Non, Daphnis, dans votre âme
Je lis bien mieux que vous.
Vous avez vu ma Thémire;
Je puis vous dire
Les vœux que vous formez.
Vous avez vu ma Thémire,
Vous aimez.

A la belle fontaine
Va-t-elle au matin,
Certain penchant vous mène

Toujours sur son chemin.
Vous avez vu, etc.

De la jeune bergère
Le regard charmant,
Ou flatteur ou sévère,
Vous trouble également.
Vous avez vu, etc.

Si vous faites entendre
Son nom aux échos,
C'est sur un ton si tendre,
Qu'il blesse vos rivaux.
Vous avez vu, etc.

D'une amitié fidelle
Vous aimiez Linus;
Linus brûle pour elle,
Votre amitié n'est plus.
Vous avez vu, etc.

Qu'on chante une autre belle,
Vous aimez nos chants;
Ces chants sont-ils pour elle,
Adieu tous nos talens.
Vous avez vu, etc.

Pour cacher votre chaîne,
Efforts superflus;

Un silence qui gêne
Est un aveu de plus.
Vous avez vu, etc.

Quelle prudence extrême
Quand vous lui parlez !
Vous ne dites point, j'aime;
Non, mais vous vous troublez.
Vous avez vu, etc.

Pour elle tout s'enflâme,
Déclarons nos feux,
Le secret de notre âme
Se lit dans ses beaux yeux.
Vous avez vu ma Thémire,
Je puis vous dire
Les vœux que vous formez.
Vous avez vu ma Thémire,
Vous aimez.

CHANSON.

Rose est des dieux la fleur choisie,
L'ornement du jardin d'amour,
Des nymphes l'innocent atour,
Des mortels rose est l'ambroisie.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Charme de tout ce qui respire,
Qui la rose ne chériroit?

Si tristesse la rencontroit,
On verroit tristesse sourire.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

C'est un ciel de roses écloses,
Qu'offre l'Aurore en sa clarté :
Des trois Grâces la nudité
S'embellit d'un rézeau de roses.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Nymphes, la douce destinée !
Les chansons, les fleurs, le printemps ;
Voilà vos plus chers passe-temps,
Sachez comment la rose est née :
De chose si plaisante à voir,
L'origine est belle à savoir.

Par un beau jour la mer fit naître
Vénus, Vénus, objet si beau :
Puis Jupiter en son cerveau
Forma Pallas, qu'on vit paroître.
Que fit Vénus ? Troie enflamma.
Que fit Pallas ? Terreur sema.

Dès à l'instant qu'œuvre pareille
Aux yeux de nature éclata,
Nature en son sein projeta
Enfanter plus douce merveille :

Fit la rose, amour des zéphirs,
Et qui n'est que paix et plaisirs.

Strophe ajoutée en présentant cette Ode à la Reine.

Mais ce qui rose déifie,
Elle pare *un temple écarté* [1],
Où les arts, l'esprit, la gaîté,
Règnent sous le nom de *Sophie*;
Et depuis cet excès d'honneurs,
Rose est mieux que reine des fleurs.

CHANSON.

Scrupules tendres sur le devoir d'aimer le Prochain.

S'il faut aimer d'égal amour
Le *prochain* tel qu'il se présente,
Qui voit *Émilie* [2] un seul jour,
Trouve cette loi bien gênante:
Hélas! comment s'y renfermer?
Peut-on jamais la trop aimer?

Ce qu'on voit en elle et verra,
Annonce l'âme la plus belle;
Un *prochain*, avec ce don-là,
Inspire le plus tendre zèle;
Ce penchant doit-il alarmer?
Peut-on jamais la trop aimer?

1 Les cabinets de la Reine.
2 Supérieure des Carmélites.

Un esprit juste, humble et serein,
Brille en elle sans qu'elle y pense;
Comment sur tout autre *prochain*
Lui refuser la préférence?
Ce penchant doit-il alarmer?
Peut-on jamais la trop aimer?

Souvent à ce charmant *prochain*
Notre âme s'abandonne entière;
Le bon ange qui le voit bien,
Ne nous dit rien pour nous distraire;
Ce penchant doit-il alarmer?
Peut-on jamais la trop aimer?

CHANSON.

Portrait de ma tant belle Amie.

Catulle a tant imaginé
D'attraits dans sa Lesbie,
Que je crois qu'il a deviné
Comment seroit *ma mie.*
Qui veut tracer fidèlement
Des Grâces le modèle,
N'a qu'à venir ingénument
La voir, tout prendre d'elle.

J'avois, par de riants portraits,
Avant de la connoître,

Chanté les plus charmants objets
Que le siècle a vu naître :
Tous ces portraits, quand je la vois,
Elle me les rappelle ;
Plus ils sont beaux, et plus je crois
N'avoir peint jamais qu'elle.

Consultant un jour son miroir,
Hébé, par jalousie,
Regardoit, cherchant à se voir
Belle comme *ma mie;*
Et se trouvant pleine d'attraits,
Elle dit : Quel dommage !
Il est vrai, j'ai bien tous ses traits ;
Que n'ai-je son langage !

Diane veilloit son amant
Dormant dans la prairie,
Quand, d'un pas léger et charmant,
Près d'eux survient *ma mie ;*
Quel bonheur, dit-elle tout bas,
Que mon amant sommeille !
Non, que ses yeux ne s'ouvrent pas !
Je le perds, s'il s'éveille.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

Ou les Amours de Tithon et de l'Aurore.

L'AIMABLE déité que l'orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les Zéphirs,
Le croiroit-on? la jeune Aurore
Du tendre Amour long-temps ignora les plaisirs.
Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant ses regards attirés,
Allument dans son cœur une flamme inconnue:
Moments perdus, combien vous fûtes réparés!
Toute entière à l'Amour, quelle douleur profonde,
Lorsqu'au matin il falloit un moment
Remonter dans son char pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son amant!
O jours délicieux! plaisirs inexprimables!
Ne pouviez-vous toujours être durables?
Tithon étoit mortel, hélas! et ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps;
Il fallut y céder. La pesante vieillesse
Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir:
Injustice du sort! d'où vient que le plaisir
N'éternise pas la jeunesse?
Hé quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
Disoit l'Aurore aux pleurs abandonnée.
Quel remède à ses maux? Elle s'envole aux cieux.
O Jupiter! fléchis la destinée,

Pour mon amant je t'implore aujourd'hui :
Et quel amant? Je possédois en lui
Tout ce qui flatte un cœur : de la Parque cruelle
Fais qu'il soit toujours respecté
Dans une jeunesse éternelle.
Eh ! qui doit mieux conduire à l'immortalité
Que d'être charmant et fidèle ?
Ma fille, je sens vos douleurs,
Dit le maître des dieux ; les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verser que des pleurs,
Enfants du doux plaisir et l'ornement de Flore ;
Rendez le calme à vos esprits ;
Le printemps de Tithon va revenir encore,
Je le fais immortel, mais sachez à quel prix ;
Le Destin a parlé : telle est sa loi sévère.
Déesse, chaque fois que Tithon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chère,
D'un lustre tout-à-coup cet amant vieillira ;
Ainsi de lustre en lustre abrégeant sa carrière,
Sa jeunesse s'éclipsera.
Tithon est immortel ! Grands Dieux, je vous rends grâce,
S'écria-t-elle, embrassant ses genoux ;
Ce que j'aime vivra, mon sort est assez doux.
Elle dit, et des airs son char franchit l'espace ;
Son cœur cède au Destin, non sans quelques regrets.
Quoi ! d'éternels refus vont être désormais
De l'amour que je sens le plus fidèle gage !
Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer davantage,

Tes beaux jours seront mes bienfaits;
Je saurai, malgré toi, conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi : je ne sais quel présage
Me fait trembler pour le succès.
O vous dont les crayons voluptueux et sages,
Des mystères secrets des plus tendres amours
Tracent modestement les plus vives images,
C'est à votre art divin, Muse, que j'ai recours.
Tithon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours;
Il aime, il est aimé, quels transports vont renaître!
O Muse, hélas! dans un instant peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le char, porté d'une vitesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ses premiers regards, changement fortuné,
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je? cet amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux, transporté d'allégresse,
Reprend ces agréments que l'âge avoit ternis.
Quel retour! quels moments pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ses genoux. Vainement la déesse
Sur le sort qui l'attend voudroit le prévenir.
Un oracle... Écoutez... Elle ne peut finir :
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse.
Et comment résister long-temps
Quand le cœur est d'intelligence?
L'Amour, le tendre Amour emporte la balance;
Tithon obtient un lustre, et se trouve à vingt ans.

Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la déesse. Empressement trop tendre,
N'y songeons plus. Alors du sévère Destin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
O Dieux! s'écria-t-il, quelle loi rigoureuse!
Quoi! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé?
Non, je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse....
Tithon, que dites-vous? Vous me faites trembler.
Quoi! d'un si triste hiver la langueur douloureuse
Affoibliroit encor cette flamme amoureuse,
Dont votre cœur recommence à brûler?
Quand les sombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer?.... Non, je suis résolue,
L'Amour nous laisse encor ses plus sensibles biens;
Nous passerons les jours dans ces doux entretiens
Où l'âme avec transport se montre toute nue;
Nous aurons ces soupirs, ces aveux, ces serments,
Tant de fois répétés, et toujours plus charmants;
Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer,
Eh! quel bien vaut la certitude
D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer?
Ainsi, mais vainement parla la jeune Aurore:
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de son amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans son cœur Tithon a concerté
L'ingénieux secret de fléchir la déesse.

Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendresse
Remplira ma félicité :
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieillesse
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux.
Car enfin si le sort qui me rend la jeunesse
M'en avoit donné les défauts;
S'il me forçoit d'être volage;
Votre beauté vous répond de mon cœur :
Mais je n'ai que vingt ans; à ce dangereux âge,
De la constance, hélas! connoît-on le bonheur?
Assurons, croyez-moi, le sort de notre flamme.
Je le sens bien, un lustre à mon âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon âme
Ces goûts capricieux, cette légèreté
Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
Hé quoi! voudriez-vous, charmante déité,
Faute d'un peu de prévoyance
Exposer ma fidélité?
O divine raison, que ta voix est puissante!
La déesse se rend, et comment résister?
Déjà son âme impatiente
De tes sages conseils brûle de profiter.
Que leur pouvoir est doux! L'amoureuse déesse
Ne cherche, ne ressent que cette tendre ivresse
Qui la rend toute à son amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement!

Que j'aime à voir Tithon! Avec combien de zèle
Il se livre au plaisir qui le rendra fidèle!
D'un amant délicat dignes emportements.
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,
Il profite si bien de ces heureux moments,
Que de vingt ans il passe jusqu'à trente.
Hé bien, tendres amants, vous voilà rassurés,
Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Vos vœux sont-ils remplis? Hélas! peuvent-ils l'être?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément; mais en est-on le maître
Lorsqu'on en a senti toute la volupté?
Bientôt les craintes disparoissent,
Les désirs plus ardents renaissent;
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise.
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois
La déesse se rend; ici, c'est par surprise.
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles séduisants,
Semble éloigner leur destinée.
Tithon ainsi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre-vingts ans.
La déesse est en pleurs. Séchez, dit-il, vos larmes.
J'ai vu de mon printemps s'évanouir les charmes,
J'en regrette la perte, et ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai passés dans vos bras:
Rendez-les-moi, grands Dieux, pour les reperdre encore.